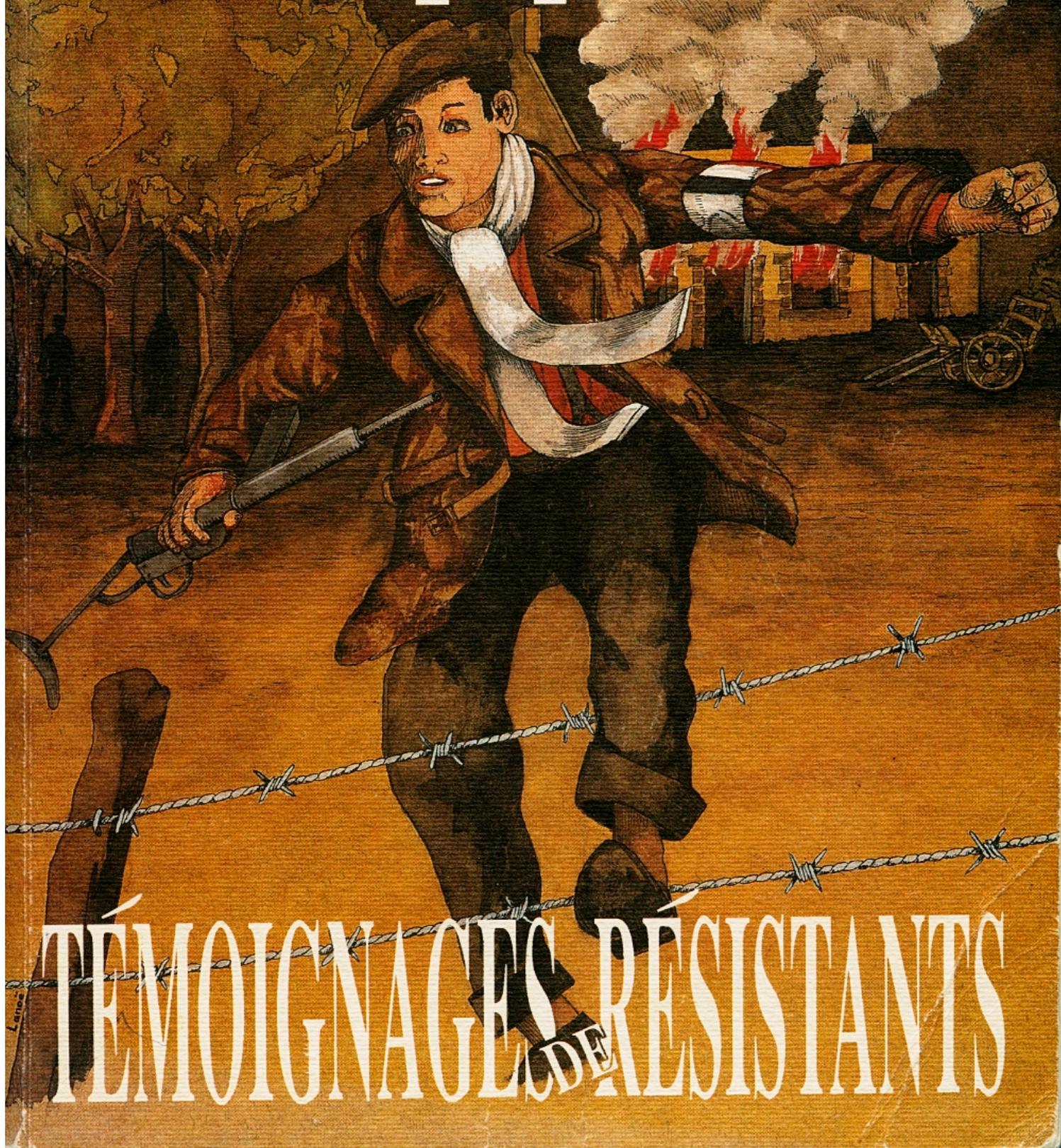


CENTRE BRETAGNE

40
44



TÉMOIGNAGES DE RESISTANTS

TEMOIGNAGES de RESISTANTS

Que ton poème soit dans les lieux sans amour
Où l'on trime où l'on saigne où l'on crève de froid
Comme un air murmuré qui rend les pieds moins lourds
Un café noir au point du jour
Un ami rencontré sur le chemin de croix
Aragon
Les yeux d'Elsa

"Aux Résistants et Martyrs du Centre Bretagne »

Préface

**"Ceux qui ne se souviennent pas du passé sont condamnés à le revivre".
(Santayana, Philosophe, 1863 - 1952).**

Obéissant à un devoir de mémoire. il nous a paru intéressant, profitant de la commémoration du Cinquantenaire de la Libération du Centre-Bretagne. de recueillir les témoignages de celles et ceux qui ont traversé cette période dense des "années noires", au cours de laquelle tout un peuple était confronté à l' »Occupation.

Alors qu'une majorité silencieuse. tout en s'insurgeant de plus en plus, en son for intérieur, contre les patrouilles allemandes, les réquisitions multiples. la présence du drapeau frappé de la sinistre croix gammée flottant sur les "Kommandantür", les affiches annonçant les rafles d'otages, la mise à prix de la tête des "terroristes" ou leur exécution. se réfugiait dans l'attentisme, si une minorité de traîtres s'égarait, par conviction ou par intérêt ou par hasard, dans la "collaboration, une autre minorité, à laquelle l'Histoire a donné raison, "entra en résistance ».

"Un millier d'années passeront sans pouvoir effacer la culpabilité de l'Allemagne".

Hans Frank, Gouverneur de la Pologne, pendu à Nüremberg, en 1946, pour crimes contre l'humanité.

Cette participation volontaire, réfléchie ou dictée par des nécessités personnelles, à une Histoire de redressement national. accomplie par les hommes et les femmes de l'"armée des ombres", souvent emprisonnés, torturés, déportés, martyrisés, présente une indéniable et souvent émouvante épaisseur humaine...

Ainsi. chaque trajectoire personnelle ne se réduit pas seulement à des faits, des actes, mais représente une somme d'espoirs, de craintes. de chance ou de malchance, de coups de dés... Beaucoup de ces tranches de vie oscillent ainsi entre le tragique et le comique.

Acteurs de la Résistance. ces grands-pères et grands-mères. âgés aujourd'hui nul d'au moins soixante-dix ans. évoquent leur parcours avec pudeur et modestie. Quelques-uns ont décrit, sans forfanterie et en gardant le sourire, les brimades et les tortures subies...

Une pédagogie de terrain : l'Histoire vécue

Les élèves du Collège public de Carhaix ont ainsi pu prendre connaissance de l'idéologie nazie, des méthodes utilisées par les "Frits" pour dominer, humilier et exploiter la France. Il était donc naturel que l'un des problèmes fondamentaux abordés lors des entretiens portât sur les raisons de l'engagement, celles qui poussent à franchir le pas, à abandonner une attitude de passivité hostile pour adopter un comportement de révolte ouverte.

Analyser un tel tournant n'est jamais, pour ceux qui ont dû l'affronter, chose facile... Presque tous les résistants interrogés ont insisté sur les circonstances fortuites qui ont fait d'eux de modestes acteurs de l'Histoire, mais aussi sur des réflexes naturels : la fibre patriotique, la volonté de bouter le Boche hors de France... Souvent, l'impulsion prévaut sur la réflexion mûrement réfléchie, le goût de l'aventure et de l'exceptionnel l'emporte sur les idéaux... La pâte humaine est complexe, diverse...

L'essentiel était alors de tirer le meilleur de chaque engagement, d'additionner les qualités de tous, d'atténuer, autant que possible, les conséquences dérivant du principal défaut, l'inconscience, l'imprévoyance, la sous-estimation des dangers.

La vérité historique, l'honnêteté intellectuelle obligent à souligner que certains résistants, et non des moindres, ont été cruellement déçus par les clivages politiques, les ambitions personnelles. La Résistance n'a pas échappé à la division... Dans une certaine mesure, cette "guerre civile" interne a réduit l'efficacité du mouvement...

Quelle est la valeur, quelle est l'ambition de ce petit livre ?

Il ne s'agit ni d'un ouvrage d'Histoire, ni d'une réflexion sur l'Histoire, mais d'un recueil de matériaux historiques, recueil qui a au moins le mérite d'exister et pourrait peut-être un jour servir à faire de l'Histoire.

Des élèves de treize ans ont réalisé une compilation, une juxtaposition de témoignages... Les redites sont donc inévitables et la spontanéité des récits a été autant que possible préservée afin de leur conserver une dimension humaine : que les amateurs de Belles-Lettres ne s'offusquent pas de certains propos, exprimés dans un langage parlé familier.

Le legs spirituel de la résistance : une redécouverte de certaines valeurs morales.

Les Résistants ont montré qu'une minorité - et l'Histoire a toujours été accomplie par des minorités actives et décidées - peut s'élever au-dessus d'elle-même, quand des circonstances particulières permettent à certains types de tempéraments de s'exprimer.

Ressuscitant les notions d'engagement individuel, de prise de risques, de solidarité, d'ambition raisonnée et raisonnable, la Résistance a une fois de plus administré la preuve que les périodes difficiles permettaient à une élite d'exprimer les qualités d'un peuple, et que les périodes de facilité, de laxisme, de veulerie étaient désastreuses parce qu'elles engendraient des fêlures dans l'armure morale de la Nation...

"Choisissez toujours la voie la plus difficile, vous ne serez. jamais loin de la vérité" (Charles de GAULLE)...

Les Professeurs



La classe de 4è D 93 - 94 du Collège Beg Avel, qui a recueilli les témoignages

Amis lecteurs,

En liaison avec la célébration du Cinquantenaire du Débarquement de Normandie, la commémoration du drame de Lamprat et la Libération de Carhaix; en association avec les autorités locales et les Anciens Combattants, le Collège Beg-Avel propose "Témoignages de la Résistance en Centre-Bretagne ».

L'entreprise s'appuie sur l'expérience acquise par la publication des livres "100 Ans de Chemin de Fer en Centre-Bretagne" et "Les Vieux m'ont dit" qui ont été des succès sur les plans pédagogiques et culturels et qui ont suscité auprès de la population locale un intérêt indéniable.

Ce livre est la concrétisation d'un projet pédagogique pluridisciplinaire ayant pour objectif de sensibiliser des élèves de quatrième à la Résistance dans notre région. Le projet a été réalisé par Madame Marie-Noëlle LE HÉNAFF, professeur de Lettres et Madame Anne-Marie MICHEL, professeur d'histoire-Géographie qui ont guidé dans leurs recherches les 25 élèves de Quatrième D de l'établissement.

De nombreuses heures de travail ont été consacrées par les enseignants et les élèves pour recueillir des témoignages, des souvenirs d'hommes et de femmes âgés aujourd'hui de plus de soixante-dix ans.

Qu'il me soit permis de remercier très sincèrement tous ceux et celles qui se sont investis dans cette opération d'envergure, en particulier ces témoins d'une période noire de notre histoire qui ont su raconter avec beaucoup de pudeur et de passion contenue les années difficiles de l'Occupation.

Cet ouvrage qui sera présenté en 1995 au Concours National Scolaire de la Résistance et de la Déportation rencontrera, j'en suis persuadé, le succès public qu'il mérite; le travail de qualité effectué par tous trouvera ainsi une juste récompense.

Le Collège Beg-Avel peut être légitimement fier de présenter une telle réalisation qui dans les années à venir sera une solide référence sur le sujet "brûlant" de la Résistance dans Carhaix et sa région.

René LASTENNET
Principal du Collège Beg-Avel de Carhaix.

"Actes qualifiés de Résistance »

(Article R-287 du Code des Pensions) - (extraits)

Sont considérés comme actes qualifiés de Résistance à l'ennemi, à condition qu'ils aient été accomplis à dater du 16 juin 1940, les faits ou actes ci-après :
Tout acte d'action contre l'ennemi et qui consiste en :

a) La rédaction, l'impression, le transport ou la distribution de tracts ou journaux clandestins établis par une organisation de Résistance reconnue

b) La fabrication, non rétribuée, de pièces d'identité pour des membres de la Résistance;

c) La fabrication et le transport de matériel radio en vue des émissions et réceptions de postes clandestins destinés à la Résistance, ainsi que l'utilisation de ce matériel, le transport et la détention d'armes et de munitions destinées à la Résistance;

d) La fourniture volontaire et gratuite d'un local pour une réunion d'un groupe clandestin;

e) L'hébergement gratuit de Résistants traqués ou blessés, de militaires français ou alliés évadés ou de parachutistes des armées alliées;

f) Le passage, à titre gratuit, de Résistants ou de militaires hors du territoire occupé vers la France libre, les pays alliés ou non belligérants

g) La destruction ou le sabotage de voies ou moyens de communication, d'entreprises ou de matériels concourant à l'effort de guerre de l'ennemi;

h) Les actions offensives ou défensives dirigées soit contre les forces militaires de l'ennemi, soit contre les autorités ou organismes militaires ou policiers placés sous son contrôle ou les individus collaborant avec lui;

i) La tentative de quitter un territoire occupé par l'ennemi ou placé sous le contrôle de l'autorité de fait se disant gouvernement de l'État français, ou le passage dans un pays non belligérant, pour rejoindre soit les forces françaises libres, soit à partir du 8 novembre 1942, les forces stationnées en Afrique du Nord ou Afrique Occidentale et, ultérieurement, les forces relevant du Comité français de la Libération Nationale puis du Gouvernement provisoire de la République Française;

j) Les actes qui, accomplis par toute personne s'associant à la Résistance, ont été, par leur importance ou leur répercussion, de nature à porter une sérieuse atteinte au potentiel de guerre de l'ennemi et avaient cet objet pour mobile.

Le Centre-Ouest Breton ou Poher

Maillage administratif et armature urbaine

■ ■ Limites communales ● Ville - capitale du Poher ● Bourg

Haut pays (altitude variant entre 250 et 300 m)

△ "Montagnes" d'Arrée au Nord, "Noire" au Sud

Régions boisées ∴

Noms de hameaux ou "villages" cités dans les témoignages

CARHAIX (CX)	1 : Moulin du Roy - 2 : Port de Carhaix - 3 : Moulin-Meur
PLOUNÉVÉZEL (PZ)	1 : Lamprat - 2 : Goas-ar-Guélen - 3 : Kerguévarec - 4 : Kergariou 5 : Kergroas
POULLAOUËN (PO)	1 : Le Guilly (Fréau) - 2 : Parcellou - 3 : Liorzou - 4 : Lescom 5 : Kerguinen - 6 : Croix-Neuve - 7 : Ty-Meur
SAINT-HERNIN (SH)	1 : Kergoat
SPÉZET (SP)	1 : Pont-Triffen, Kervengi - 2 : Kervenn - 3 : Peurit - 4 : Le Fell 5 : Trévily
BERRIEN (BE)	1 : Trédudon
SCRIGNAC (SC)	1 : Toul-an-Groaz - 2 : Pen-ar-Hars - 3 : Croix-Rouge
LOCMARIA-BERRIEN (LB)	1 : Kerliou-Vraz, La Haye, La Molette, La Mine 2 : Pont-ar-Gorret, Kerlivet
CHÂTEAUNEUF-DU-FAOU (CF)	1 : Poulodron
LANDELEAU (LD)	1 : Château-Gall
PLÉVIN (PL)	1 : Moulin du Quinquis - 2 : Saint-Émilion - 3 : Kerhoz
PAULE (PA)	1 : La Pie - 2 : Keristin - 3 : Kereffaut
LOCARN (LC)	1 : Le Stang (l'Étang)
DUAULT (D)	1 : Kerhamon

Noms des autres communes citées ou localisées

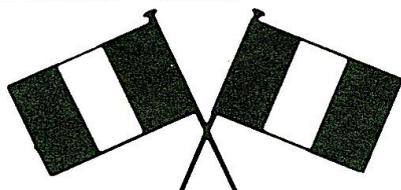
BR : Brennilis LO : Loqueffret F : La Feuillée
HU : Le Huelgoat BZ : Bolazec PY : Plouyé
CC : Collreoc PF : Plonévez-du-Faou CA : Callac
SV : Saint-Servais MX : Maël-Carhaix

Les principaux maquis

▲ installé dès 1943
▼ ■ organisé en 1944

Exactions commises par les Allemands

(Rafles, incendies, exécutions sans jugement) ★ en 1943
✻ en 1944



A TOUS LES FRANÇAIS

La France a perdu une bataille!

Mais la France n'a pas perdu la guerre!

Des gouvernants de rencontre ont pu capituler, cédant à la panique, oubliant l'honneur, livrant le pays à la servitude. Cependant, rien n'est perdu!

Rien n'est perdu, parce que cette guerre est une guerre mondiale. Dans l'univers libre, des forces immenses n'ont pas encore donné. Un jour, ces forces écraseront l'ennemi. Il faut que la France, ce jour-la, soit présente à la victoire. Alors, elle retrouvera sa liberté et sa grandeur. Tel est mon but, mon seul but!

Voilà pourquoi je convie tous les Français, où qu'ils se trouvent, à s'unir à moi dans l'action, dans le sacrifice et dans l'espérance.

Notre patrie est en peril de mort.

Luttons tous pour la sauver!

VIVE LA FRANCE !



GÉNÉRAL DE GAULLE

QUARTIER-GÉNÉRAL,
4, CARLTON GARDENS,
LONDON, S.W.1

Germaine MÉVEL

Le drame de Lamprat

Témoignage de Madame LE FLOCH, née Germaine MÉVEL

• Présentation de la période

L'Occupation nazie était pénible. Nous attendions avec impatience la fin de ces temps difficiles. Le 6 juin 1944, le Débarquement des Anglo-Américains et des Forces Françaises libres a eu lieu en Normandie.

Nous entendions très nettement les grands coups de canons de la Marine...

C'était une lueur d'espoir. Les jeunes résistants ont pensé qu'il fallait intensifier leur action et aider les Alliés à libérer notre pays. Ils ont donc gagné des endroits, tenus secrets jusque là...

. Le lieu du drame

Le village de Lamprat se trouve en Plounévél, en bordure de l'Hyères, près de Sainte Catherine, non loin de la route de Callac. Il comprend deux fermes : l'une exploitée par mes parents M. et Mme Youenn MÉVEL et l'autre par ma tante : Madame FAILLER, dont le mari est prisonnier en Allemagne...

• Les acteurs du drame

Les personnages sont, d'une part, des soldats allemands de la Wehrmacht, ne résidant pas habituellement à Plounévél, accompagnés de M Yves MORVAN secrétaire de mairie; d'autre part, onze jeunes résistants:

Eugène LÉON, Jean LE DAIN, Georges AUFFRET, Marcel GOADEC, Georges LE NAELOU, Marcel LE GOFF, Marcel BERNARD, Louis BRIAND, François L'HOSTIS, Jean LE MANACH et Bob JULET. Il faut ajouter Madame MÉVEL, ma mère, mes soeurs Christiane (dix neuf ans), Marie-Louise (quinze ans) et moi-même (vingt ans). A ces acteurs, s'ajouteront d'autres personnes qui arriveront au fur et à mesure du drame.

Premier acte : des hôtes inattendus

Nous sommes le jeudi 8 juin 1944. Il fait beau. Des jeunes Résistants rassemblés dans le village proche de Goas-Ar-Guelen se préparent à l'action. Ils sont confiants. Ils ont appris que le Débarquement se passe bien ; les troupes anglo-américaines n'ont pas été renvoyées à la mer. Divisés en trois groupes, ils s'appêtent à accomplir la mission que la Résistance leur a assignée...

Nous finissons de déjeuner vers midi, quand onze jeunes gens se présentent chez nous, nous déclarant que : "leur chef leur avait dit de se rendre chez M. MÉVEL pour manger" . Mes soeurs et moi préparons le repas. Le pain manque. Deux jeunes gens vont en chercher, les autres devisent joyeusement dans la cour... Ils ont déposé leurs sacs sur le parquet de la salle commune et se mettent à table...

Deuxième acte : des visiteurs indésirables

Christiane entre précipitamment dans la maison et dit : "je crois bien qu'une voiture arrive !" Nous pensons tous : "ce sont sûrement des Allemands ! »

Ces derniers pénètrent dans la maison et sont surpris de voir tant de jeunes gens et tout leur barda. L'un d'eux crie : "haut les mains !". Profitant de la confusion Jean LE MANACH et Georges AUFFRET s'échappent et gagnent un réduit près de la salle de séjour.

La fouille commence. Un Allemand donne l'ordre de retourner route de Brest pour aller chercher du renfort. Il s'écrie "ici, il y a un nid de terroristes !" ". Génou LÉON est fouillé le premier. Il possède un chargeur de revolver. Il se sait compromis et tente de fuir hors de la maison. Il est abattu dans la cour, à quelques mètres de nous. C'est horrible !

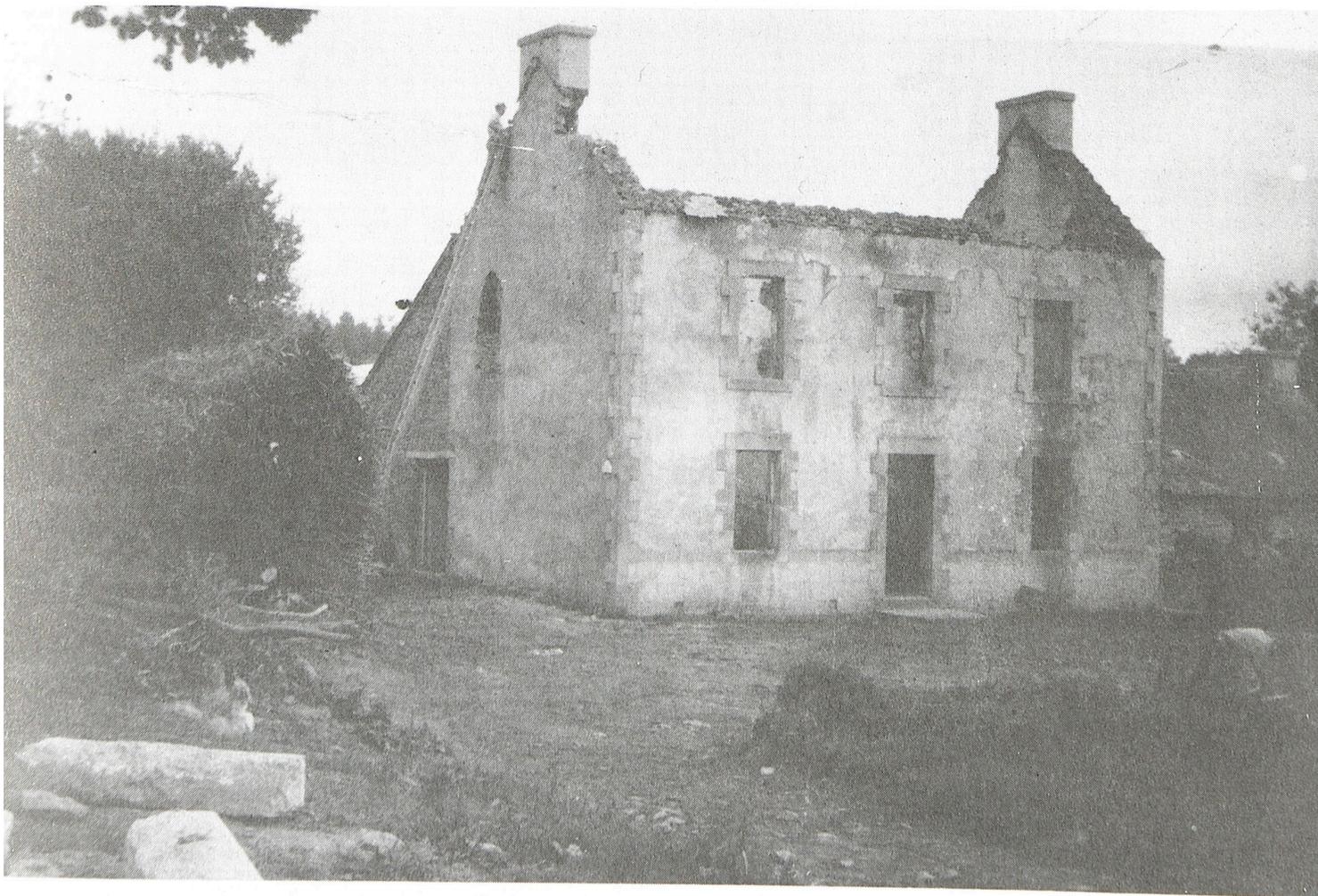
La fouille continue... Les Allemands occupés à retourner les vêtements des résistants, n'ont pas vu que mes soeurs et moi-même nous sommes échappées au bout du village. Ils font sortir les jeunes gens, mains levées et les alignent face au mur. Mitraillette dans le dos, je dois rejoindre le groupe. C'est à ce moment que le grand-père de la ferme voisine et le commis, étrangers au drame qui se joue, viennent grossir notre groupe.

La fouille se poursuit à l'intérieur. Nous entendons des bruits de vaisselle cassée, de tables renversées. La tension monte...

Deuxième acte : l'incendie de Lamprat

Les Allemands apportent de la paille et du foin dans la maison, à pleines fourchées. Alignés dans la cour, face à la mitrailleuse, nous pensons qu'ils vont tous nous faire périr dans les flammes. J'ai vingt ans et je ne veux pas mourir ! Quelques instants après, Georges AUFFRET est sorti de la maison à coups de crosse et de bottes dans les reins...

Le feu brûle maintenant aux quatre coins du village, je regarde tristement disparaître un pan de ma vie... L'officier allemand dit cyniquement : "voyez comme c'est beau !" Les jeunes gens, encordés, montent dans une charrette, poings liés dans le dos. Ma mère, ma soeur Christiane et moi-même, le commis, le grand-père et la bonne qui est malencontreusement venue chercher quelques maigres économies, devons les suivre... C'est un soulagement. Alignée avec les autres contre le mur, je pensais être fusillée ou brûlée vive. Tous les espoirs me sont à nouveau permis.



**Maison de Lamprat, incendiée par les Allemands
où furent arrêtés les jeunes Résistants**

Acte trois : le sinistre périple

En cours de route, nos geôliers font quelques prisonniers supplémentaires : M. TROADEC et Mme SALAÜN, venus aider à éteindre l'incendie. Nous nous dirigeons vers Plounévézel et nous voici plus loin que Garz-An-Hore. La côte est raide, le chemin mal aisé ; le cheval n'avance plus. Les Allemands font descendre les jeunes résistants. Mal à l'aise, ils imaginent des terroristes partout. Au bruit d'une branche, ils tirent une rafale de mitrailleuse. Je sus plus tard qu'elle était destinée à ma jeune soeur Marie-Louise qui voulait avertir les gens de ne pas aller se jeter dans la gueule des Allemands. Nous repartons péniblement et arrivons à un bistrot. M. BOU-DOIN, passant à bicyclette, croise ce cortège insolite. Les Allemands crient : "Papiere!". Il pose sa bicyclette contre l'estaminet et s'attend au pire. L'ai appris plus tard qu'il cachait des fusils enveloppés dans de la toile de jute et fixés au cadre de sa bicyclette...!

Nous dépassons les Écoles et nous dirigeons vers Doucam, sur la route de Poullaouën. Nous tournons à gauche et nous voici dans un champ, campement provisoire des Allemands.

Acte trois : l'interrogatoire au bois de Coat-Penhoat

Un officier interroge les jeunes gens à tour de rôle. Ils sont bas-tonnés. A leur retour, ils ont le visage tuméfié et boîtent... La jeune fille de Goas-Ar-Guelen est interrogée. C'est mon tour... j'ai peur, très peur...

Les tortionnaires me font savoir que nous sommes compromis, ayant hébergé des terroristes. Ils en ont la preuve ! Ils ont trouvé des lits très sommaires au dessus des étables... J'ai le réflexe de dire que nous employions des ouvriers agricoles et que ces couches leur étaient destinées !

Je ne suis pas frappée... Des Feldgendarmes font irruption. Ils se concertent et nous ordonnent de monter dans leur camionnette. J'ose demander ce que nous allons devenir ! L'officier me répond : "celui qui donne à boire et à manger à un terroriste doit être traité comme un terroriste ! »

Acte trois : la séparation

Quelques kilomètres plus loin, nous devons descendre. Nous imaginions tous que nous allions être fusillés à ce moment. Un Allemand

demande à Bob JULET de désigner ceux qui appartiennent à la Résistance... Lors de l'interrogatoire, j'avais été surprise de le voir ressortir indemne. Plus tard, j'ai appris que ce Lorientais travaillait pour les Allemands dans l'entreprise Todt.

Je n'ai plus jamais revu les huit jeunes gens qui avaient déjeuné à Lamprat. Ma mère, ma soeur Christiane, mes amis et moi-même avons été amenés au Château Rouge, siège de la Kommandantur. Les six femmes sont enfermées dans un réduit, les cinq hommes dans un autre. Le lendemain soir, on vient nous chercher pour un ultime interrogatoire à la Feldgendarmarie. Je rencontre le Dr. MENGUY, venu chercher un Ausweis ; il nous apprend que les huit jeunes résistants ont été pendus... Libérés le lendemain soir, nous rentrons chez nous.

Épilogue

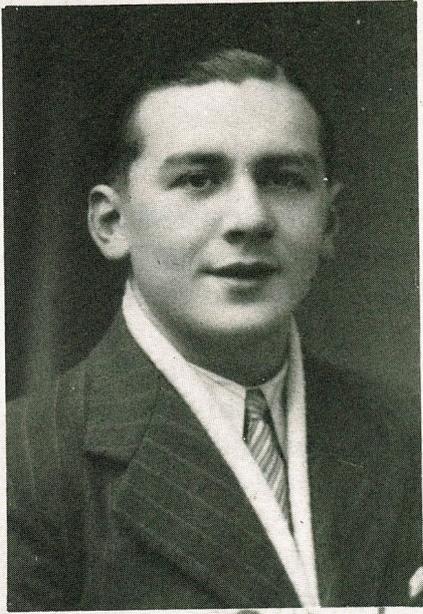
Jean LE MANACH est le seul rescapé de ce drame. Réfugié dans la cheminée, il a profité de l'incendie pour fausser compagnie aux Allemands. Sautant les talus, il a franchi la rivière, rejoint son domicile, puis le maquis de Saint-Hernin.

Bob JULET voulut quitter Carhaix le lendemain. Il a demandé à la gendarmerie l'autorisation d'aller à Quimper. Un gendarme a signalé son départ au maquis de Saint-Hernin. Les maquisards l'ont guetté, questionné et exécuté. Mon père Youenn MÉVEL, maire de Plounévezel, était à la scierie de Port-de-Carhaix. S'il avait été présent, il aurait fait servir les jeunes résistants dans un champ. Peut-être ce drame aurait-il été évité !

J'ai appris que ces jeunes gens sont morts dignement... Au coeur de l'horreur, l'un de ceux qui m'accompagnaient m'a parlé d'une déportation possible, il refusait de penser à la mort.

Je n'oublierai pas la solidarité de Carhaix et sa région. Nous n'avions plus rien, les gens nous ont donné de la vaisselle, des draps, des couvertures.

Tous ces inconnus avaient du coeur...



François L'HOSTIS, dix-neuf ans - pendu à St-Caradec

**Sources : Rapport détaillé par le caporal F.F.I.
signé illisible fait à Carhaix le 01.10.44 intitulé
"Rapport détaillé sur les actes d' atrocité
commis par les Allemands à Carhaix"**

Le drame débute à Lamprat, petit hameau paisible de la commune de Plounévezel, situé à environ 200 mètres de la route nationale Carhaix-Callac.

Deux fermes gérées, l'une par M. FAILLER, l'autre par M. MEVEL qui remplit en même temps les fonctions de Maire.

8 juin 1944. La matinée a été calme comme d'habitude. Cependant les esprits sont tendus dans l'attente des événements que le débarquement en Normandie va, sans doute, précipiter. M. MEVEL a quitté sa ferme de bonne heure. Midi, il n'est pas rentré. Sa femme et ses deux filles s'apprêtent déjà à déjeuner. Mais, soudain, onze jeunes gens font irruption dans la maison. "Le chef, dit l'un d'eux, nous envoie manger ici aujourd'hui". Ce sont des jeunes patriotes, âgés presque tous de moins de vingt-cinq ans. Ils ont l'air harassé. Les havresacs sont jetés pêle-mêle sur le parquet et sans plus tarder le repas commence. La conversation s'anime. L'idée du danger ne les effleure même pas. Dehors aucune sentinelle pour donner l'éveil.

Midi vingt. Un bruit de camion sur la route. Le bruit s'intensifie rapidement. Pas de doute, le véhicule va venir au village : Boches ou Français ? La conversation est subitement tombée. Anxieux, les jeunes gens écoutent, s'interrogent du regard. L'instant d'après, la voiture a débouché en trombe dans la cour de la ferme. Elle s'immobilise face à la maison. Des Boches: c'est la panique générale. Bousculant chaises et tables, tous se lèvent et cherchent à se dissimuler dans les recoins de la maison. Deux des jeunes gens réussissent à se faufiler dans un réduit attenant à la cuisine. Agrippés des mains et des pieds aux parois de la cheminée... ils retiennent leur souffle et attendent.

Déjà un Feldwebel est sur le pas de la porte accompagné du secrétaire de mairie : "les Allemands viennent réquisitionner des charrettes pour transporter le matériel dans la direction de Rennes". Mais remarquant l'attitude affolée des jeunes gens, l'Allemand dégainé son revolver : "Haut les mains !" leur crie-t-il. Toute résistance est inutile. Tous s'exécutent et c'est immédiatement la fouille, tandis que six Boches, mitraillettes braquées, gardent les abords de la ferme. Le premier fouillé, Eugène LEON est trouvé porteur d'un chargeur de pistolet. Il se croit perdu et essaie de fuir. Une rafale de mitraillette l'atteint à vingt mètres de la ferme. Il s'écroule sans un cri, frappé à mort d'une balle explosive.

Les prétendus terroristes sont alors alignés face au mur, les bras liés. Déshabillés un à un, ils sont fouillés minutieusement, tandis que des éléments de renfort prévenus en toute hâte, débouchent de tous côtés de la ferme, traînant la bonne de la ferme voisine et une paysanne du voisinage qui étaient venues se rendre compte du motif des coups de feu précédents.

A ce moment Georges LE NAELOU eut une courte syncope qui eut le don de déchaîner un gros rire parmi la soldatesque allemande. François L'HOSTIS ayant jeté un coup d'oeil par-dessus son épaule se voit administrer sans ménagement un gros coup de botte. Mademoiselle MEVEL Germaine elle-même, qui s'était reculée d'un pas pour mieux embrasser la scène, est rudoyée et remise en place sous la menace d'un pistolet.

A présent tout le monde est à demi-nu, en chemisette seulement. De l'autre bout de la cour arrive bientôt le commis de la ferme surpris dans son travail à une étable et ramené de force bien qu'il tente d'expliquer à ses gardiens qu'il est prisonnier rapatrié. Dêvêtu, il se voit obligé d'atteler un cheval, en chemise. Déjà le pillage de la maison est commencé. Du petit réduit où il s'est réfugié, surgit tout à coup Georges AUFFRET qui, blotti dans une cheminée avec Jean MANACH et n'y pouvant plus tenir, se rend, espérant malgré tout un geste de clémence. Mais à peine a-t-il été aperçu que

trois soldats se précipitent sur lui, le brutalisent et l'envoient rejoindre ses compagnons au piquet. Puis, rendus méfiants, ils visitent à nouveau les bâtiments de la ferme. Par hasard personne ne se doute de la présence de Jean MANACH dans la cheminée.

Une demi-heure plus tard, la perquisition ou plutôt le pillage en règle de la ferme est terminé. La maison de Monsieur FAILLER également a été visitée. Les soldats se sont rassemblés dans la cour. Ordre est donné aux jeunes gens de se déshabiller un par un. A certains, parmi lesquels Georges AUFFRET, il est interdit de se chausser. De plus ce dernier se voit coiffer d'un vieux képi de lieutenant, visière en arrière dans le but d'amuser les soldats. A ce moment des bottes de foin sont entassées dans la maison. "Regardez" dit le sous-officier allemand, et il lance une grenade incendiaire par la fenêtre. Les flammes montent, la maison brûle. Le feu est allumé aux quatre coins du village qui sera entièrement consumé. Avec un cynisme déconcertant l'Allemand invite ses victimes à "admirer ce beau spectacle ».

Les jeunes gens sont ensuite liés par deux, les mains derrière le dos. Une corde commune passant sous leurs bras les relie tous. Tout le monde, y compris la famille MEVEL, est entassé dans une charrette. Ils sont exactement vingt personnes. Le patron de la ferme voisine conduit à pied l'attelage qui s'ébranle aussitôt, escorté par la troupe en armes.

La route est encaissée. A chaque cahot, les jeunes gens sont secoués, les cordes leur rentrant dans les poignets mais aucun d'eux ne se plaint. Le premier kilomètre est franchi. Arrêt au bas d'une côte. Les jeunes gens descendent et, toujours liés, poursuivent la route à pied sur environ quatre kilomètres. Nouvelle halte, mais dans un champ qu'un bois entoure sur trois côtés, au lieu dit : "Coat-Penhoat". A tour de rôle, chacun est appelé, soumis à un bref interrogatoire d'identité et conduit sous escorte à l'autre bout du champ. Ensuite, un Allemand revêtu d'un costume singulier leur met un rondin entre les mains, maintenues ligotées. Toujours un par un, les patriotes sont introduits dans le bois à une vingtaine de mètres de la lisière.

Deux soldats tiennent la victime par les bras. Un troisième, armé du rondin frappe de toutes ses forces sur la figure, le dos, les jambes du patient qui crie éperdument à faire pitié : "Maman ! Maman ! Oh ! Assez" ! Sourds à ces supplications les bourreaux redoublent d'effort. La bastonnade se poursuit pendant cinq minutes dans un ricanement féroce. A la sortie du bois, tous boitent lamentablement. Tous ont la figure ensanglantée, les poignets meurtris par la corde qui leur pénètre profondément dans les chairs. Seul, l'un des onze est indemne : les mains libres, il fume maintenant en compagnie des bourreaux de ses camarades.

Vers ce moment arrive un homme du nom d'Emmanuel RUELLAN du TREHU. A son tour il est poussé à coups de crosse dans le bois et d'après son témoignage, il est tenu par un Allemand placé de chaque côté, tandis qu'un troisième l'interroge : "Monsieur vous êtes un terroriste ». "Je ne sais pas ce que vous voulez dire", réplique du TREHU embarqué jusque là sans motif : il était au village, essayant de sauver du feu quelques lapins. Aussitôt un quatrième soldat dont il ignorait la présence à ses côtés, se met à le frapper par derrière à grands coups de bâtons. Mais endurci à la douleur, Emmanuel ne bronche pas. Pas un cri, pas une plainte. L'Allemand sort alors du bois et revient, porteur d'un gourdin noueux. Une seconde fois il veut lui faire avouer qu'il est terroriste. "Nicht terroristen", en Allemand cette fois. Battu à nouveau, il se raidit encore contre la souffrance et à chaque coup répété, malgré les menaces : "je ne suis pas un terroriste" , tout en insultant ses agresseurs. Exaspérés par une telle endurance et quelque peu vaincus par son stoïcisme, les boches, rageurs, abandonnent leur victime l'ayant finalement pris pour un aliéné.

Tous les patriotes sont alors embarqués pêle-mêle dans une petite automobile et conduits à environ un kilomètre de là, tandis que la première jeune fille se voit lâchement battue et que ses compagnes sont entassées dans un camion qui les amène à l'endroit où se décide le sort des malheureux jeunes gens.

Là, un officier accompagné du nommé Bob JULET (qui comme on l'a dit plus haut, fumait un instant auparavant en compagnie des Boches) opère un tri parmi les hommes : "ces cinq-ci, dit JULET, ne faisaient pas partie du groupe". Ces cinq étaient le commis et les quatre embarqués en cours de route. Ceux-là sont joints au groupe de femmes et montent avec ces dernières dans un camion. On les oblige à s'allonger pour ne pas être vus à la traversée de la ville. Enfermés à la prison de Castel-Rû à Carhaix, ils y passeront la nuit dans les sombres caves, à même les dalles, et seront relâchés le lendemain soir.

Le calvaire des patriotes martyrs de Carhaix va, dès lors, entrer dans sa phase la plus atroce, celle que les témoins oculaires n'oublieront jamais. Ils ne sont plus qu'à huit dans le camion bâché et couvert de branchages, où on les a jetés comme du vulgaire bétail. Les mains liées derrière le dos c'est à peine s'ils peuvent faire le moindre mouvement. Ils ne se doutent pas encore du sort qui leur est réservé. Des convois de charrettes passent sans fin. Va-t-on les fusiller ou, par égard à leur jeune âge, les déporter dans un camp de concentration en Allemagne ? Ils n'osent plus y croire ; ils ont hélas compris que la barbarie allemande ne connaît plus de bornes. Mais alors ?

Brusquement la voiture s'est arrêtée au bas de la descente du Moulin-Meur. Trois ou quatre boches en sont descendus. Tous ont leur regard fixé sur le poteau téléphonique qui borde la route. Une réparation sur la ligne ?... Non, car comment expliquer leurs gestes menaçants, accompagnés de railleries sinistres ? La bâche du véhicule est enlevée. "Comme ça, vous voir camarades", ricane l'un des soudards.

Sur la route le convoi a reçu l'ordre de s'immobiliser. Tous ces paysans vont être, malgré eux, spectateurs d'une tragédie sans nom.

Il est environ vingt et une heures ; deux boches sont montés dans le camion. Ils se saisissent du premier patriote qu'ils rencontrent. C'est LE DAIN, un jeune homme de vingt trois ans à peine. Houspillé avec une brutalité sauvage, il tombe sur la chaussée comme une masse. Un Allemand lui prend la tête à deux mains et la cogne à trois reprises contre la paroi du camion. Pas une plainte, pas un reproche de la part de la victime. Dans la voiture, ses compagnons ont tristement baissé la tête sans mot dire. Plus d'espoir. Relevé à coups de baïonnettes dans les reins, ils assistent à la préparation de son supplice. Un boche a détaché une échelle du camion et l'a appliquée contre le poteau. Il est monté, portant à la main un câble électrique de haute tension qu'il noue par une extrémité à la console. A l'autre bout de la corde se balance un noeud coulant à trois mètres du sol. Le drame se précipite.

A coups de bottes, de crosses de fusils, de baïonnettes, LE DAIN doit marcher jusqu'au petit talus qui se trouve juste au-dessous de la corde et y grimper. Puis un boche l'empoigne à bras le corps, le hisse à la hauteur du noeud, le lui passe au cou et brusquement lâche son emprise. Le corps tombe, mais le noeud se défait et il dégringole dans la prairie jusqu'au bas du ravin, profond de cinq à six mètres, qui côtoie la route en corniche. Un moment stupéfaits de cette situation imprévue, les boches se sont esclaffés sur la route. LE DAIN a gémi en tombant dans la prairie, sa tête a porté contre un caillou en arête et il saigne abondamment. Mais les bourreaux n'ont aucune pitié. Deux d'entre eux sont descendus et le saisissant par les cheveux et les épaules, le traînent, pantin désarticulé à travers les ronces et les cailloux du remblai. Sur la route, le malheureux jeune homme s'affaisse sans connaissance. Durant deux à trois minutes il gît sur l'asphalte sans que personne ne s'en occupe. C'est un homme à demi-mort que les Allemands pendent à présent. Cette fois le câble a tenu. Avec un bruit mat il s'est tendu sous le poids du corps. Une ou deux convulsions, puis plus rien. Le premier crime est consommé.

Mais les Boches ne s'en tiennent pas là ! Ils raillent encore le cadavre : "Terroristes, nous corrects" ! ; le font balancer de la crosse de leur fusil et finalement lui accrochent un écriteau sur la poitrine avec cette inscription : "Ainsi sera fait à quiconque tirera sur un membre de la Wehrmacht". Blêmes, mais sans un mot, les six autres ont vu l'exécution de leur camarade. Bientôt ce sera leur tour. Les larmes coulent aux joues d'un vieux paysan qui n'a plus le courage de regarder la lugubre scène.

Le camion est reparti tandis qu'ordre est donné aux paysans de défiler lentement devant le cadavre de façon à mieux voir l'écriteau. Voici l'entrée de Carhaix. De nouveau le camion a stoppé devant le café Harnais. Dix heures viennent de sonner à la mairie. Des troupes S.S. passent en chantant. Madame HARN AIS est en train de fermer ses volets. A l'arrivée du camion elle s'est retournée. Georges AUFFRET a sauté à terre et s'est réfugié auprès d'elle en proie à une crainte indicible. "Oh Madame, ils vont me tuer" ! Il a les mains libres et par un geste instinctif a posé sa main droite dans celle de la dame qui, absolument étrangère à ce qui se passe demeure complètement stupéfiée. Mais déjà un Allemand a bousculé Georges AUFFRET. "Madame, rentrez chez vous vite" ! Le ton est sans réplique. Hâtivement Madame HARN AIS a refermé la porte sur elle. Un moment elle reste écouter ; elle entend très distinctement flageller le jeune homme à coups de câble électrique sur les jambes, mais elle n'a pas le courage d'assister plus avant à cette scène.

A ce moment, Madame LE ROUX, attirée par le bruit, arrive à la grille de son jardin, situé juste en face. Le tableau qu'elle aperçoit l'intrigue au plus haut point : un Boche, juché sur le toit est occupé à attacher un fil d'acier à la console électrique. Une échelle est placée contre le mur. Jusqu'à présent Madame LE ROUX n'a pas encore réalisé la situation. Mais soudain elle voit Georges AUFFRET au pied de l'échelle ; deux Allemands l'entourent. Il est monté seul, un soldat derrière lui. Le câble est enroulé quatre fois autour de son cou. Madame LE ROUX a jeté un cri : "Ils vont le pendre" !. Lorsqu'elle regarde à nouveau, les jambes ont deux ou trois secousses puis se raidissent. Georges AUFFRET a payé de sa vie son dévouement à la patrie. Il a vingt trois ans. les soldats allemands chantent toujours, d'autres rient à gorge déployée. A deux reprises le chef du peloton salue le cadavre :

"Au revoir" lui dit-il. La rituelle pancarte est mise en place. Tous sont remontés dans le camion dont le fardeau s'allège à chaque station. La nouvelle étape est très courte. C'est en pleine ville de Carhaix que les barbares allemands ont décidé que Marcel GOADEC allait mourir.

Il est à peine dix heures et quart lorsque le camion s'arrête devant le débit de tabac tenu par Madame POVIE, rue Fontaine-Blanche. Cette dernière est à sa fenêtre. Elle assiste au début de la scène. GOADEC saute du camion mais retombe car il a les mains liées derrière le dos. Il est relevé à coups de crosse. Ayant regardé dans la direction de Madame POVIE, il se voit administrer trois gifles de la part de la brute qui le surveille. Il n'a plus le droit de faire un mouvement sous peine de recevoir une grêle de coups de baïonnettes dans les côtes. De l'autre côté de la rue, une mitrailleuse braquée sur lui pare à toute tentative de fuite.

Tout est prêt. L'officier lui fait signe de monter à l'échelle. Marcel s'exécute, mais au troisième échelon il retombe sur le dos. L'Allemand placé derrière lui le reçoit et le rejette en avant. L'ascension recommence, dramatique, tandis que les troupes de passage font cercle autour de la victime. Le voici au plus haut de l'échelle. La corde fatale est enroulée à son cou. Le jeune homme ne bronche pas. D'un coup de poing sur la figure l'Allemand l'a balancé de l'échelle. Le pied cogne contre le mur, le corps tend le filin et le bourreau, pour serrer le noeud, appuie de toutes ses forces sur la tête qui s'est penchée. Les bras se soulèvent une fois puis retombent dans le dernier soubresaut de l'agonie. Les S.S. ont entonné un chant macabre coupé de railleries et d'insultes. C'est fini ! Marcel GOADEC a vingt-deux ans. Son corps est affreusement mutilé ; tout le dos est couvert de plaies, deux phalanges de la main droite sont brisées, des dents manquent à la mâchoire.

Mais la cruauté nazie n'est pas encore assouvie. A son tour, Georges LE NAËLOU, vingt-deux ans, va subir un martyre analogue dans la petite bourgade du Moustoir. Le camion a freiné sur le pont de Lost-en-Coat. Le jeune homme descend, accompagné d'une trentaine de Boches. Docilement, il se laisse conduire au milieu de la prairie voisine. Là, ordre lui est donné de ne pas bouger. Les Allemands se sont repliés sur la route à environ vingt-cinq mètres. Une, puis deux grenades sont aussitôt lancées dans la prairie ; mais sans doute à dessein, aucun éclat n'atteint LE NAËLOU. En sera-t-il quitte pour une simple peur ? Hélas ! Déjà il peut voir un soldat ennemi grimper sur la console électrique du débit tenu par Mademoiselle SIBÉRIL. Aucun doute n'est permis. Sans se débattre, Georges se laisse emmener. Il semble résigné. Deux Boches l'ont porté à bout de bras au haut de l'échelle. La minute d'après, l'officier lance un ordre bref. Brutalement l'échelle se dérobe sous les pieds du jeune homme : pendu lui aussi... Il rend son dernier soupir sous les yeux terrifiés de passants attardés.

Vite, car la nuit descend, l'automobile reprend la route. Ce n'est qu'à l'embranchement de "La Pie" qu'elle s'arrêtera pour une nouvelle exécution;

celle de Marcel LE GOFF. Lui aussi a vingt-deux ans. Il n'a qu'une parole de défense à l'adresse de ses bourreaux : "je ne suis pas un terroriste, je n'ai jamais porté d'armes". Mais peu importent ses dénégations aux yeux de brutes qui ne respirent que par sang et vengeance. Marcel LE GOFF n'a même pas la consolation d'un regard ami avant de mourir. Madame (CARDOUILLE ???) et son fils sont atterrés dans leur maison. Au dehors ils entendent les rires sauvages de la horde germanique. Puis, lorsque tout est fini, les interpellations grossières à l'adresse du supplicié : "camarade, descendez maintenant »

Lorsqu'une demi-heure plus tard, Madame CARD... ? voulut enlever le corps, elle se heurta à la rage d'un officier allemand : "si vous avez le malheur de le descendre, vous serez tous fusillés »

Le camion roule à présent. Il y a cinq officiers et trois futurs martyrs, tous jeunes mais qui sauront se montrer dignes de leurs aînés.

Rostrenen est la dernière étape pour deux d'entre eux. Vers deux heures du matin certains habitants ont entendu un bruit insolite, un chant macabre répété par une soldatesque ivre. A l'aube ils ont aperçu deux pendus : Marcel BERNARD dix-neuf ans, à l'entrée de la ville, et Louis BRIAND dix-huit ans, cent mètres plus loin, sous le balcon d'un marchand de tissus. Il a un gros trou dans la nuque par où s'écoule encore du sang noirâtre.

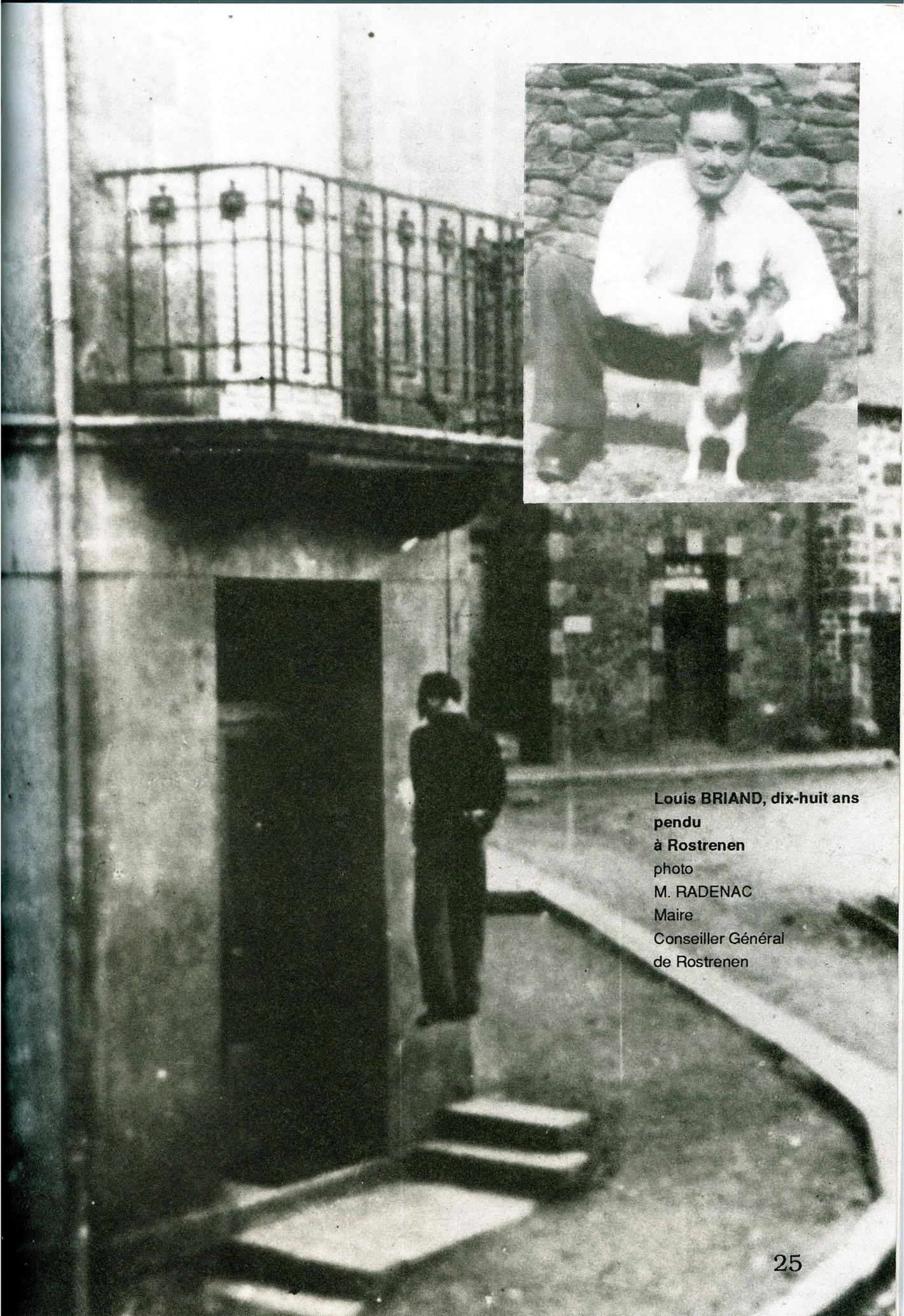
(Voici ce qu'écrit le copain qui m'a transmis ce rapport, au sujet du passage marqué :

"L'auteur me pardonnera si cette copie n'est pas conforme à 100%. Je peux affirmer qu'elle l'est à 99%. Mon document est un double ou un triple de quelques pages dactylographiées sur des pelures de mauvaise qualité, (pas étonnant en octobre 1944). Il présente donc quelques défaillances et certaines pages ont été reconstituées à l'aide de la loupe.

Merci à l'auteur pour ce document que je considère comme très précieux).

(Je continue maintenant la copie du rapport).

Maintenant L'HOSTIS est seul, face à son lamentable destin. L'aube a paru. Devant lui c'est toujours le ruban interminable de la route. Quel raffinement de cruauté lui réserve-t-on ? C'est le jeu du chat et de la



**Louis BRIAND, dix-huit ans
pendu
à Rostrenen
photo
M. RADENAC
Maire
Conseiller Général
de Rostrenen**

souris, l'interminable supplice du doute. Tour à tour Caurel, Bon-Repos, Mur de Bretagne, sont dépassés. La faim creuse son estomac.

Tout à coup le camion a quitté la route nationale et s'est engagé dans la rue principale du bourg de Saint-Caradec. Il a stoppé place de la mairie, qu'orne une console électrique. Mais laissons la parole à Madame RENOUARD Émile, tenancière d'un débit de tabac face à la potence improvisée.

"C'était l'après-midi du vendredi 9 juin, aux environs de quatre heures. Je revenais de mon jardin lorsqu'une dame m'accoste et me dit : "rentrez chez vous! Il y a cinq officiers allemands qui veulent forcer votre porte". J'y allai cependant. "Que désirez-vous messieurs" ? " Madame... Cigarettes" ?

"Non monsieur, nix cigarettes". Ils m'ont suivie dans la maison. "Madame, une échelle" ? "Non plus monsieur, je n'en ai pas". "Où en trouverait-on une" ? "Je n'en sais rien »

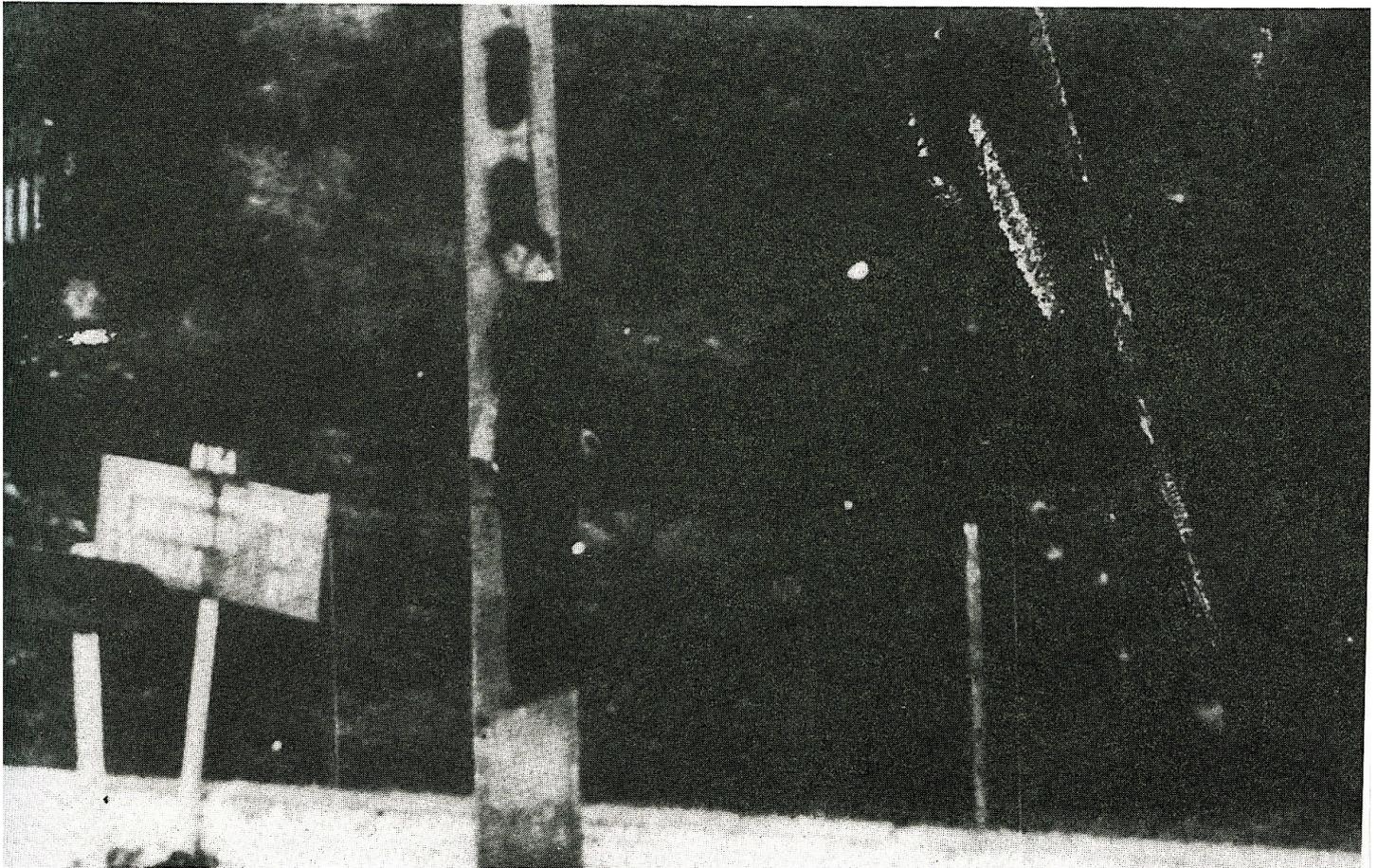
Ils sont repartis en maugréant. Je voyais l'auto couverte de branchages et, à l'intérieur, un tout jeune homme les deux mains attachées devant la poitrine, assis tout seul sur un vieux pneu usé. Je m'approchai. "Pauvre gars, tu as les mains liées" ? "Oui Madame" "Que vont-ils te faire" ?

Il ne m'a pas répondu. Il secouait la tête pour rejeter en arrière son abondante chevelure qui lui tombait sur les yeux. Les bourreaux sont alors arrivés avec une échelle et l'ont placée contre le mur de la console. Le jeune homme les regardait faire sans pleurer. Moi je criais. Deux officiers l'ont fait descendre à terre, les mains toujours liées. Il lui ont demandé quelque chose. Je n'ai pas compris. Lui n'a pas bronché. Par deux fois il a répondu : "Non !... Non !...." Ils l'ont obligé à monter l'échelle tout seul, droit comme un piquet. Là-haut, un Allemand attendait. Il lui a passé un fil électrique autour du cou. Il ne bougeait toujours pas. Il était pâle à faire pitié, mais n'a pas jeté un cri, n'a pas eu une larme. Le Boche a serré de toutes ses forces. Le petit gars râlait affreusement. Puis il a pris un deuxième câble, l'a attaché à celui du cou sous le menton, l'a passé entre les jambes du patient et l'a noué au premier par la nuque. Par un geste inexplicable, le bourreau a enlevé les liens qui entouraient les mains du jeune homme. Il est descendu de l'échelle et l'a retirée d'un seul coup. Le corps est tombé dans le vide. Le pauvre supplicié a levé les mains par trois fois et, à la troisième a poussé un long soupir, le dernier. Il est mort. Je demeurais hébétée sur la rue ne pouvant même pas crier mon indignation devant de tels procédés. Les Allemands riaient en insultant le cadavre. J'étais écoeurée. Je suis rentrée

précipitamment et me suis enfermée à double tour dans ma chambre. Je ne connaissais pas le jeune homme, mais je pensais à ses malheureux parents. C'était plus fort que moi, j'ai pleuré toute la nuit. Au matin, j'ai cru me réveiller en proie à un affreux cauchemar. Hélas ! le corps du malheureux se balançait sur place au bout de sa corde, une lugubre pancarte accrochée sur sa poitrine".

Ce jeune homme, c'était François L'HOSTIS de Carhaix et il avait dix-neuf ans. La rage allemande n'avait pas reculé devant un crime si monstrueux. En un seul jour, huit Français avaient payé de leur vie un patriotisme que les Nazis avaient décidé d'étouffer.

Les corps devaient rester soixante-douze heures durant exposés en plein passage public. La peine de mort était réservée au Français trop humain qui se serait avisé de les décrocher avant l'expiration du délai. Seul Marcel GOADEC put bénéficier d'une faveur spéciale : il fut inhumé le surlendemain.



Marcel BERNARD, dix-neuf ans - pendu à Rostrenen
photo M. RADENAC, Maire et Conseiller Général de Rostrenen

Devant une telle barbarie, tous les coeurs français se révoltent.

Ils crient à la vengeance. Le numéro de l'unité allemande ayant perpétré ces crimes est connu. Il faut que la justice suive son cours. Il faut que soient punis d'un châtement exemplaire ces officiers sans honneur, ces brutes revêtues de l'uniforme de soldat et, surtout, ces déplorables Français, membres de la Gestapo et miliciens qui, devant le corps mutilé de GOADEC avaient fait cette inimaginable réflexion: "Moi, je vous assure que ça me manque".

Yves MORVAN

Secrétaire de Mairie en 1944 par Yves MORVAN Un Clédinois à Plounévezel

Je suis né le 20 avril 1920 à Cléden-Poher. A l'âge de quatorze ans, j'ai perdu mon père, agriculteur et ancien de Quatorze-Dix-Huit.

D'abord instituteur libre à Saint-Renan, j'ai ensuite rejoint la région parisienne. Au début de la Seconde guerre mondiale, je suis revenu en Bretagne pour travailler à la poudrerie de Pont-de-Buis.

Lors d'un passage à Carhaix, je fus témoin d'un grand défilé motorisé des Allemands et j'entendis un avis stipulant que les juifs et les apatrides devaient se faire recenser à la mairie !!!

A la fin de 1941, je devins secrétaire de mairie à Plounévezel.

Les vainqueurs occupaient l'école et la grande pièce de la maison communale. Mon bureau, vétuste, se réduisait à seize mètres carrés. Il servait aussi de salle de réunion du Conseil Municipal présidé par le Maire, Youenn MÉVEL. Il ne faisait pas chaud dans mon réduit, le poêle ne fonctionnait pas bien et la porte était toujours ouverte à tous les vents.

J'ai pris ma retraite le 31 juillet 1980. J'ai donc vécu la fin de la guerre dans cette commune du Centre-Bretagne, m'occupant des cartes d'alimentation, des allocations militaires versées aux épouses de prisonniers, des réquisitions, et, bien évidemment, de l'état-civil.

Intermédiaire entre occupants et occupés...

Une bonne partie de mon travail de secrétaire de mairie découlait de la présence des Allemands, qui pillaient notre pays et rationnaient ses habitants.

La pénurie organisée et imposée :

- Les cartes d'alimentation

Pour obtenir une telle carte, il fallait en faire la demande à la mairie. Parfois, les Allemands, méfiants, contrôlaient la véracité des déclarations des demandeurs et donc la validité de leurs droits...

Les catégories étaient désignées par des lettres et parfois des chiffres : E concernait les enfants, J1, J2, J3, les adolescents, A, les adultes.
Les travailleurs de force avaient droit à un supplément de nourriture.

Les vêtements étaient distribués contre des cartes, les chaussures contre des bons, et, à la mairie, même le papier était rationné...

- Les réquisitions

Les Allemands prélevaient une bonne part de la production agricole et industrielle française, des moyens de transport, des objets usuels, le tout destiné à l'armée d'occupation, à la machine de guerre allemande engagée sur bien des fronts, et au peuple allemand...

Aussi, tous les mois devions-nous établir la liste des productions de la commune... Il faut bien dire que ces états étaient pratiquement faux...

J'ai assisté des réquisitions dont les deux seuls chevaux de labour de François COROLLER, de Kervengoz, des bêtes superbes, qui tapèrent évidemment dans l'œil des Allemands... Youenn MEVEL essaya bien de faire valoir que c'était une catastrophe pour le malheureux agriculteur, mais il fut assez sèchement repoussé... COROLLER ne se remit jamais de ce malheur. Par la suite, pour éviter de pareils déboires, beaucoup d'agriculteurs obtinrent du vétérinaire un certificat attestant que leurs bêtes présentaient une tare quelconque...

Entre le marteau et l'enclume

Les Allemands réclamaient des hommes et des charettes : j'établissais une liste de propriétaires et le cantonnier distribuait les ordres de réquisition. Si les "requis" n'obtempéraient pas, j'étais tenu pour responsable. Bien souvent, j'étais injurié par nos ennemis et parfois j'essuyais les reproches de mes compatriotes !!! J'essayais bien d'obtenir un quelconque allègement de la réquisition, mais les occupants me répondaient invariablement : "ce n'est pas nous qui avons déclaré la guerre" !

La mairie devait indemniser ceux qui supportaient des réquisitions. Certains renâclaient - dont Jean-Marie LE GALL - la commune n'a pu, par exemple, fournir la quantité de beurre fixée et a dû essuyer une amende collective... Comme tous les habitants ne pouvaient en payer leur part, il fut procédé à un prélèvement sur le budget communal.

Le STO

Les autorités allemandes nous ont demandé de leur fournir les noms des jeunes gens de la classe quarante-deux... M. LAMANDÉ, institu-teur, était chargé d'en dresser la liste. La plupart des personnes concernées ont réussi à être exemptées, cependant deux Plounévézéliens sont partis pour l'Allemagne. Un troisième s'est "évadé" après avoir touché la prime de départ. Il a été arrêté par la suite après avoir fait exploser un bâton de dynamite près de l'église de Carhaix et est mort en déportation...

C'est dans ce contexte que je suis entré dans la Résistance en mars 1944. Les évènements qui marquèrent la commune eurent lieu en juin, juillet et août de cette même année...

Sabotages

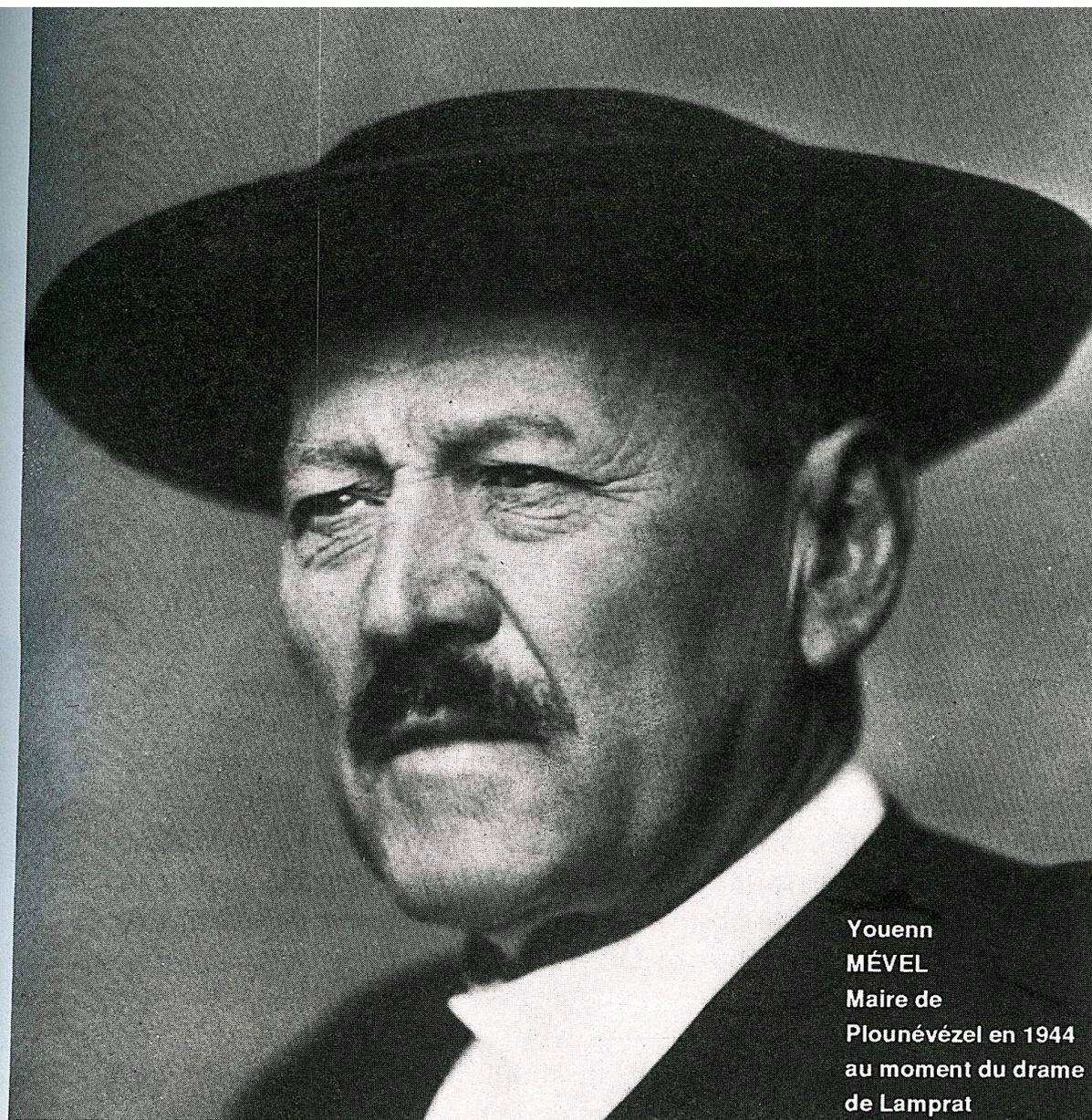
Germain MARC et son groupe de résistants ont fait sauter la ligne électrique qui alimentait la base sous-marine de Brest. Réparée, elle fut surveillée par des gardiens de pylônes.

Quant aux Feldgendarmen, ils n'étaient pas sévères, excepté l'un d'eux, qui avait gardé un mauvais souvenir de l'occupation de sa Rhénanie natale par les troupes françaises en 1923. On vit aussi des Russes blancs qui, circulant dans des carrioles du plus pur style Far West, affolaient la population.

Le 6 juin 1944, du Champ-de-Bataille de Carhaix, on entendait un grondement incessant venant de l'Est : nos occupants locaux refusaient pourtant l'évidence...

Le drame de Lamprat...

Jeudi 8 juin, en début d'après-midi, je suis à la mairie... Entrent des Allemands que je n'avais jamais vus : venant de Brest, il leur faut de nouveaux équipages pour gagner le front de Normandie... En chemin, ils sont tombés, par un malheureux hasard, sur un bâtiment de mairie, celui de Plounévézel...



Youenn
MÉVEL
Maire de
Plounévezel en 1944
au moment du drame
de Lamprat

Ils exigent chevaux et voitures sur le champ alors que, habituellement, pour les réquisitions, j'étais prévenu la veille... Il me faut cette fois exécuter leurs ordres toutes affaires cessantes : "Vous venez ou vous ne venez pas" ?... disent-ils.

Mon groupe de Résistance étant à Kerbastard, je préfère naturellement ne pas aller de ce côté... Je suis perplexe, soucieux. Je me demande si les chevaux seront rendus à leurs propriétaires... Je me décide à en référer au Maire, Youenn MÉVEL, qui habite Lamprat.

Je prends place dans la camionnette allemande découverte, entre le chauffeur et un gradé... Derrière nous, neuf soldats dans la force de l'âge, visiblement aguerris, fusils-mitrailleurs pointés vers les talus.

Nous voici à Cozabat ensuite à Gars-an-Hore, où Madame MÉVEL, parente lointaine du Maire, et dont le mari est prisonnier en Allemagne, injurie les "Boches" en breton...

La camionnette atteint le village de Lamprat, pénètre dans la cour de la ferme du Maire... Madame MÉVEL et ses filles crient : "les Allemands sont là" !!... Les jeunes gens attablés ont un sursaut et traversent la pièce en tous sens. Seul François L'HOSTIS reste à sa place...

La fouille commence. Eugène LEON porte un chargeur. Il s'élanche hors de la pièce, les soldats tirent. Il s'écroule au milieu de la cour et meurt dans une mare de sang.

Tous, nous devons lever les bras ; les Résistants sont alignés, dehors, contre le mur du pignon, et fouillés à nouveau, minutieusement, interminablement... Les poches des pantalons, les bérêts sont retournés, les doublures palpées, les pantalons baissés... Georges LE NAËLOU, victime d'une syncope, tombe à terre, il est relevé à coups de bottes.

L'une des filles du Maire s'écrie : "faisons notre acte de contrition, nous allons tous mourir" !!!-... A l'intérieur, la fouille continue, des bruits de vaisselle cassée nous parviennent... Aux yeux des Allemands, tout est suspect: une jarre de pore salé ? C'est pour nourrir les terroristes ! M. MEVEL possède un poste à cadre : c'est un poste émetteur ! Même l'uniforme d'officier de Quatorze-Dix-Huit du propriétaire des lieux est une "preuve" de culpabilité...

Georges AUFFRET, dissimulé dans la cheminée, ne pouvant plus supporter une position aussi malcommode, tremblant de peur, se rend, pensant ainsi mériter la clémence des Allemands. Ils posent sur sa tête le képi du Maire, mais tourné à l'envers, en signe de dérision. Il est pâle, ses yeux semblent me supplier: si tu pouvais faire quelque chose pour moi...

Des renforts arrivent, conduits par un gradé. Ils fouillent à nouveau la maison, déposent au milieu de la grande pièce ce qui leur paraît suspect.

L'un des Boches s'écrie : "Nous allons mettre le feu à la ferme" ! J'ose demander pour quelle raison : "Parce que des terroristes se cachent ici" !. Je demande alors à ce que les bêtes soient libérées. Les Allemands acceptent. Le vieux FAILLER, le père d'Étienne, m'aide... Nous allons jusqu'à l'ancien moulin de Lamprat et nous relâchons jeunes taureaux et génisses...

Les Allemands mettent le feu... Je dois ensuite accompagner un soldat jusqu'à la ferme d'Étienne FAILLER, qui doit, elle aussi, être brûlée. Nous tentons de récupérer l'argent qui s'y trouve et, à coup de hache,

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

M. 7.

MINISTÈRE DES ANCIENS COMBATTANTS
ET VICTIMES DE GUERRE

N° de l'acte :

453

N° du registre :

6

ÉTAT CIVIL - DÉPORTÉS

ACTE DE DÉCÈS

L'an mil neuf cent quarante cinq, le trente Mars
est décédé "MORT POUR LA FRANCE"

à (localité) WATTENSTEDT Département Allemagne
(Kommando de NEUENGAMME)
NOM LE GALL

prénoms Jean Marie

né le vingt et un Septembre mil neuf cent sept

à (localité) FLOUNEVEZEL Département Finistère

domicilié en dernier lieu à (localité) FLOUNEVEZEL Départ. Finistère
Hameau de KERREVOAL VRAZ
profession Cultivateur

fil ~~—~~ LE GALL Jean Marie Cultivateur

et de GUEGUEN Marie Anne Ménagère, son épouse

~~colombier~~ — époux de LE BRIS Pauline

Le présent acte a été dressé par NOUS VINCENT Pierre

Officier de l'État civil au Ministère des Anciens Combattants et Victimes de Guerre,

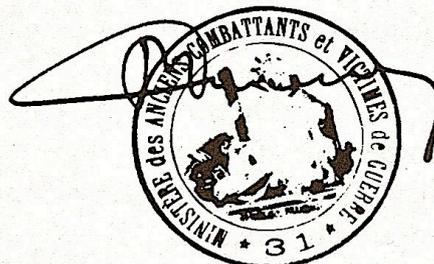
à Paris, le 21 MAI 1946

conformément aux dispositions de l'article 3 de l'Ordonnance du 30 Octobre 1945
(Journal Officiel du 31 Octobre 1945) sur la base des éléments d'information figurant au

dossier n° C. 734

qui nous a été présenté ce même jour.

L'Officier d'État civil,



ouvrons les armoires fermées... Un lit est livré aux flammes, la ferme s'embrase.

Spectateur de cette tragédie, j'ai pensé en devenir une des victimes, c'est-à-dire subir le sort des jeunes résistants... Mais j'ai réussi, en traînant les pieds, à me laisser distancer par les Allemands, et, à la faveur de l'épaisse fumée, à m'échapper... Je me suis caché quelques jours dans la campagne, où j'ai appris le calvaire enduré par les jeunes gens, puis suis revenu chez moi, à Kergroas...

J'ai continué d'exercer mon métier. Un peu plus tard, j'ai tenté d'avertir Jean-Marie LE GALL, qui était recherché par les Allemands. Recruteur pour la Résistance, ami de TANGUY-PRIGENT, réfugié à son propre domicile, il a été dénoncé, arrêté, déporté à Neuengamme, où il est décédé...

Le destin

Je repense bien souvent au drame de Lamprat... Si j'avais su que les jeunes résistants s'y trouvaient, je me serais évidemment rendu chez quelqu'un d'autre... Mais s'il y avait un endroit où ne pas aller pour des Résistants, c'était bien au domicile du Maire. Ils se sont jetés dans la gueule du loup... J'ai su par la suite que l'un d'eux avait préalablement fait part de ses hésitations...

Si les résistants étaient restés bien tranquillement à table, j'aurais pu expliquer qu'ils aidaient à la fenaison, puisque c'était le moment du foin...

Si M. MÉVEL, qui s'était rendu à la scierie Joncour à Port-de-Carhaix, avait été présent, cette catastrophe aurait été évitée : il aurait sans doute, par prudence, fait servir à déjeuner dans un champ, derrière un talus...

Tout cela fut fortuit. Ces soldats n'étaient pas de notre région. Le gradé qui ordonna la pendaison des jeunes gens, le fit, dans l'effolement provoqué par la nouvelle du Débarquement, et par la peur des résistants patriotes français. Il s'agit néanmoins d'actes barbares.

Depuis, j'ai visité bien des cimetières militaires : toutes ces tombes de Français, d'Allemands... et les tragédies d'ici ou d'ailleurs qu'elles supposent... Les jeunes des deux pays correspondent et se fréquentent de plus en plus... Il ne faut pas oublier, mais il faut rechercher la paix...

Auguste BARGUIL, Saint-Hernin

Je m'appelle Auguste BARGUIL. Je suis né à Saint-Hernin et j'y demeurais à l'époque de la Résistance.

Celle-ci fut organisée dans le Poher par des Carhaisiens, particulièrement Roger FROGER, qui laissa d'ailleurs la vie dans cette entreprise. Il battait la campagne pour recruter, parmi ses connaissances, des gens susceptibles d'adhérer au mouvement de Résistance. Je me suis engagé, j'ai signé et reçu un "nom de maquis" : Baptiste. Tout cela, au départ, avait peu d'intérêt et d'impact, car Saint-Hernin est à l'écart des axes de circulation.

D'ailleurs, la commune n'a jamais subi de représailles. Aussi sommes-nous restés longtemps passifs, d'autant que nous ne manquions de rien à la campagne, à la différence des villes... Ce furent en partie les difficultés de ravitaillement qui expliquent que beaucoup de traîtres, de dénonciateurs, de miliciens fussent des citadins. Pour manger, que ne feraient pas ceux qui ont l'âme mal accrochée ?

Les « Terroristes ».

Dans la partie "montagneuse" (Montagne noire) de la commune existait préalablement un groupe de maquisards étrangers à la région. Un petit nombre d'entre eux n'étaient pas toujours bien vus car, malhonnêtes, ils rançonnaient fréquemment les habitants, ils se nourrissaient donc sur le dos du pays et on les surnommait les "terroristes" ...

Le milicien un ami d'enfance.

Le 31 mai 1944, les Allemands, sur la foi de renseignements concernant la présence de résistants à Saint-Hernin, investirent de très bonne

heure un village proche du mien. Ils m'arrêtèrent, comme je me trouvais là, par hasard, sur le bord de la route où j'avais garé ma charrette... Parmi eux, je remarquai un de mes anciens camarades de classe, milicien, armé jusqu'aux dents. Cela me rendit encore plus méfiant, et je me tins sur mes gardes. Je fus emprisonné trois jours, du 3 au 6 juin, à la Kommandatur de Châteauneuf-du-Faou.

Je dûs la chance d'être relâché au fait que le Débarquement n'avait pas encore eu lieu, aux témoignages d'agriculteurs et d'ardoisiers... et peut-être au silence de ce milicien qui choisit de m'ignorer. Il fut par la suite, victime d'un mitraillage d'avion anglais; une sorte de justice immanente, car c'était grave de trahir son pays...

Quelques faits de résistance...

C'est à partir du Débarquement que nous avons vraiment commencé à réagir et à agir... C'est vrai qu'avant le 6 juin 1944, nous manquions d'armes. Il est exact aussi que l'affaire de Lamprat a douché l'enthousiasme naissant de beaucoup.

En juillet, un parachutage d'armes fut effectué dans la "montagne", un dimanche soir. Un message : "Les carottes sont cuites", entendu sur les ondes de la Radio de Londres, annonça aux initiés que l'opération était imminente. On avait balisé le terrain et allumé de grands feux. Les avions ont lâché de grandes caisses, des containers métalliques...

Un parachute ne s'étant pas ouvert, quelques armes furent abîmées, mais il n'y eut pas de blessé. Elles furent dissimulées dans deux caches, sous des fagots. Et on a attendu le "jour de la mobilisation" en s'initiant au maniement des armes... Nous effectuâmes trois séances d'entraînement en plein jour, ce qui manquait de discrétion, car les bruits d'une mitrailleuse ou de l'explosion d'une grenade s'entendent de loin... !

Ce fut le dernier mardi de juillet que nous reçumes l'ordre - ici, c'était M. RIOU qui se chargeait de l'organisation - de prendre les armes qui nous étaient attribuées et de nous rendre au "camp" près de Saint-Deval...des ponts. Nous rejoignîmes Port-de-Carhaix, où les Allemands procédaient au minage

On nous mit en position au-dessus du village de Kervez en Saint-Hernin. Nous y restâmes toute la journée, mais aucune attaque ne fut

tentée contre les Allemands, qui paraissaient mieux armés et aguerris que nous. Revenus au camp, nous entendîmes, vers minuit, vingt détonations : les deux ponts avaient sauté...

Un nouveau parachutage d'armes eut lieu dans la nuit, approximativement au-dessus de l'actuel terrain des sports de Saint-Hernin. Au matin, deux d'entre nous se sont aventurés jusqu'à Cléden, en dépit des recommandations de prudence. De fait, ils sont tombés dans un piège et, si l'un a réchappé, l'autre y est resté. Nous n'avons donc rien tenté d'autre, notre seul objectif étant d'empêcher les Allemands d'investir Saint-Hernin.

Un samedi matin du mois d'août 1944, grande nouvelle : les Américains arrivent ! De notre position, nous apercevions une colonne de poussière dans la direction de Glomel. Les troupes U.S. étaient obligées d'emprunter les derniers ponts utilisables, notamment celui qui permet de joindre Cléden à Saint-Hernin. On repérait donc cette traînée de poussière provoquée par les chars et les camions, depuis Glomel jusqu'au Huelgoat.

Les Allemands mirent Carhaix en état de siège et ce, pendant plusieurs jours. La Wehrmacht gardait les entrées de la ville... Lorsque nous apprîmes que les troupes d'occupation avaient évacué Carhaix, nous nous y rendîmes et on nous rapporta qu'il y avait eu un accrochage sur la commune de Plounévezel. On nous cantonna Boulevard de la République à l'école ; il s'y trouvait des soldats allemands prisonniers, des Carhaisiens blessés, soignés dans une infirmerie de fortune : il y avait donc bien eu des combats. Nous restâmes une dizaine de jours dans la ville, puis, les Américains ayant construit un pont au Moulin du Roy, il nous fallut y monter la garde : nous servîmes donc un peu à quelque chose, mais, au total, aucun fait marquant ne nous arriva.

La « guerre ».

Le 20 août 1944, nous fûmes dirigés sur la presqu'île de Crozon, occupée par les Allemands... Notre rôle fut empêcher des infiltrations allemandes, celui des troupes américaines de réduire la résistance allemande. Des combats d'artillerie éclatèrent lorsque les Américains voulurent s'emparer du Ménez-Hom. Nous essayâmes des projections de terre et de cailloux.

Trois d'entre nous réchappèrent, à quelques centimètres près, à l'explosion

Nous continuâmes à avancer : Plomodiern, Argol. Le premier dimanche de septembre, bombardement aérien anglo-américain sur Argol : par erreur, il toucha les troupes américaines et des résistants quimpérois... Fin septembre, la garnison allemande de Brest ayant capitulé, les troupes de la presqu'île en firent autant... Notre groupe se partagea alors entre ceux qui rentrèrent chez eux et ceux qui se rendirent à Lorient.

Exécution d'un traître...

Il paraîtrait que le maquis de Saint-Hernin s'est chargé d'exécuter Bob JULET, qui dénonça les Résistants lors de l'affaire de Lamprat.

Interprétations d'une expérience...

L'Occupation fut une période sombre, nous étions chez nous mais nous n'étions pas libres : les Allemands étaient toujours là, même si à la campagne ils étaient moins présents qu'en ville, où ils avaient imposé le couvre-feu... Ceux qui ont transgressé cette règle à Carhaix, ont conservé de leur séjour à la Kommandantur, un mauvais souvenir. Je n'ai reçu que quelques coups de crosse lors de ma détention de trois jours à Châteauneuf-du-Faou. Mais j'en voulais surtout au milicien...

En compensation, il y avait une camaraderie qui, depuis, s'est perdue : on s'amusait bien...

Guillaume BRIAND, Poullaouën

1942 : prise de contact avec la résistance.

Cette année 1942, celle de mes vingt-quatre ans, fut surtout consacrée à collecter des renseignements sur les effectifs et les déplacements des troupes allemandes d'occupation, à couper des câbles souterrains, à écouter Radio-Londres sur un poste récepteur alimenté par le courant continu.

1943 : hébergement de réfractaires et de résistants.

J'ai accueilli quatre réfractaires dont deux Carhaisiens, Lucien CLEC'H et le sous-chef de gare Jean COUGARD... Puis "Georges", le chef des F.T.P. pour le Nord Finistère, a passé trois mois sous mon toit...

Mi-juillet 1944 : la belette de Restparcou.

Un message de Londres nous prévint d'un parachutage à Restparcou : "la belette passera par le trou de la serrure (trois fois)".

Nous avons bâti des tas de bois à chaque coin d'un champ dissimulé à la vue des Allemands installés au bourg de Poullaouën. Vers minuit, trois avions se sont succédés. Ils ont largué une quarantaine de containers, dont quelques-uns sont tombés assez loin... Les regrouper et les charger sur une dizaine de charrettes nous demanda du temps et de la peine... Les caisses furent cachées dans des endroits prévus à l'avance, carrières, tas de foin ou de trèfle vert.

Nous eûmes ainsi à notre disposition des mitraillettes Sten, des fusils, des révolvers, des grenades, des munitions et un poste-récepteur. Il fallut assembler les armes pendant deux jours, puis les répartir entre les membres de la compagnie.

Juillet - Août 1944.

Se produisirent des escarmouches entre maquisards et soldats allemands en petits groupes et isolés qui circulaient sur toutes les routes de la commune...

Scrignac...

Le 17 ou le 18 juillet, le capitaine MARCHANT, un sous-lieutenant français, PARISELLE, et un lieutenant américain, CHADBOURNE, parachutés à Collorec, inspectèrent notre groupe et nous encadrèrent... C'est le sous-lieutenant français qui, en dépit de l'opposition de la sixième compagnie du bataillon La Tour d'Auvergne, prit contact avec Londres afin de faire bombarder Scrignac... Malheureusement, les avions alliés ne se présentent que le 29 juillet au-dessus de Scrignac, alors que les Allemands en sont partis... Le bombardement fait une vingtaine de victimes françaises, de tous âges et sexes, détruit les écoles publiques, rase le presbytère, endommage l'église...

La Libération de Poullaouën...

Ce jour-là, vers sept heures, nous fûmes équipés d'un blouson, d'un brassard F.F.I. et d'un béret à écusson...

Le 5 août, les Américains arrivèrent par la route du Croissant. Je me trouvais sur la vieille route de Kerbaol avec mon escouade. Les Allemands entreprirent de nous déloger par des tirs de mortier, puis à la mitrailleuse lourde. Nous choisîmes de nous porter au-devant des G.I.'S. dans la direction du bourg...

La première jeep sauta sur une mine à l'entrée du bourg : un officier et un soldat furent tués sur le coup. Cette explosion marqua le début d'un combat général... Les balles sifflaient... Je demandai aux occupants d'une maison voisine d'utiliser les volets des fenêtres pour transporter les corps des soldats américains à la mairie... Je fus pris sous le feu des Allemands et dûs la vie à un LE GUEN qui me couvrit de son fusil-mitrailleur.

Un des nôtres fut tué, un second, blessé, cinq civils abattus par les Allemands, devenus furieux.

Ceux-ci résistèrent pendant une heure environ avant de s'enfuir par la route de Kergloff. Poullaouën fut la première commune du Finistère à être libérée...

Lannéanou, 9 - 10 août 1944.

Le capitaine MARCHANT nous appela en renfort à Lannéanou, où des Allemands s'étaient réfugiés dans un bosquet. Le curé, portant un drapeau blanc, s'avança vers eux. Pas de réponse. Quelques grenades, et ils sortirent du couvert pour se rendre. Nous n'étions que deux et le curé... Ils étaient dix-huit... Je crois que mes cheveux étaient bien raides sur ma tête !!!

Il était trop tard pour ramener nos prisonniers à Poullaouën. Il nous fallut trouver un local pour les mettre à l'abri des habitants qui voulaient à toute force les lyncher... Nous dûmes veiller toute la nuit, pour empêcher les uns de s'enfuir, les autres de se venger.

Le 10 août, tôt le matin, accompagnés d'Yves LE GUERN, nous sommes partis vers Poullaouën, avec nos prisonniers et un de leurs canons tiré par une paire de chevaux. Vers seize heures, nous avons remis le tout aux Américains.

La presqu'île de Crozon.

Le 12 août, nous voilà partis pour Ploéven, au pied du Ménez-Hom. Notre mission: faire le guet en avant des positions américaines... Les Allemands nous ont envoyé quelques obus, dont l'un est tombé, sans explo-ser, sur le hangar où dormaient plusieurs d'entre nous.

Le 14 août, deux ou trois d'entre nous (sixième compagnie) avons libéré Saint-Nic. Il faut dire que les Allemands étaient pris de panique... Le 15, à Kerliven, près de Tal-ar-Groas, lors d'un bombardement au mortier, nous nous précipitâmes, à trois ou quatre, dans un trou. Après quelques instants, l'un d'entre nous, impatient, sortit de l'abri de fortune, histoire de se rendre compte... A peine debout, un obus l'a projeté, puis brûlé l'herbe à un mètre de ses pieds. Un des éclats a traversé sa poche, détruit sa lampe,

qui est tombée le long de sa jambe, à l'intérieur du pantalon. Il ne pouvait plus sortir un seul mot...

Les Allemands étaient acculés à l'extrémité de la presqu'île, véritable souricière... Ils montaient aux arbres, avec leurs armes. J'ai échangé, avec un Américain, mon colt contre sa carabine...

Bilan de cette période.

Si c'était à refaire, je ne recommencerais plus... J'étais jeune et trop sûr de moi. J'ai eu beaucoup de chance. De nombreux camarades, trop téméraires, y ont laissé la vie... Un de mes amis, Jean LE DAIN, pendu au Moulin-Meur, participait au battage du blé chez moi deux jours avant de dis-paraitre... Ce fut une période de carnages où tout était permis...

Il est vrai que, d'un autre côté, la Résistance a permis d'accélérer le départ des Allemands. Je n'éprouve pas de haine à l'égard des Allemands. Ils étaient fanatisés depuis plusieurs années par un régime nazi qui les poussait à commettre le pire.

Les prisonniers allemands que j'ai pu observer étaient des gens comme nous...

Depuis, j'ai reçu des Allemands chez moi... J'ai remarqué cependant que les plus âgés étaient plus réservés, plus froids à notre égard, que les jeunes qui se montraient très sociables...

J'espère que tout cela ne recommencera plus... Il y a de vieilles souches qui repoussent en Allemagne : les néo-nazis...

Je ne comprends pas qu'à l'aube du vingt-et-unième siècle, la guerre continue de sévir de par le monde...

Ernest BROCHER

Ernest BROCHER, "saboteur de rails » ...

Je m'appelle Ernest BROCHER. Je suis né le premier mars 1923 à Montauban-de-Bretagne en Ille-et-Vilaine. Mon père était cheminot. Fils unique, catholique mais non pratiquant, j'ai quitté l'école à quatorze ans et suis devenu maréchal-ferrand...

Ma famille était hostile au régime de Vichy. Mes parents ont donc approuvé mon engagement dans la Résistance, fondé sur le refus de l'occupation allemande et donc le patriotisme.

En 1941 ont commencé les sabotages : il s'agissait de couper les boyaux de freins des wagons et locomotives. En 1943, j'ai aidé au transport et à la dissimulation d'armes (mitraillettes, grenades) parachutées par les Anglais à l'adresse des F.F.I.... En 1944, les cheminots du Dépôt de Carhaix fabriquaient des poignards pour les Résistants...

La région de Carhaix était d'une grande insécurité pour les troupes d'occupation. Les maquisards s'en étaient pris, au cours d'embuscades, à des convois allemands. Les occupants, confrontés à une guérilla, commençaient à craindre les "terroristes". Le principal but des Résistants était de saper le moral des soldats allemands.

Je suis entré en 1943 à Libération-Nord, à Saint-Hernin. Contraint de choisir un surnom, je choisis celui de "Boulangier". Je participai aux actions destinées à paralyser le trafic ferroviaire. Le 7 août 1944, alors que nous avions monté une embuscade, nous vîmes arriver des camions verts. C'étaient les Américains. La Libération !!! Une heure plus tard, nous

entendions toutes les cloches des bourgs voisins qui sonnaient à toute volée...

Questions posées à Ernest BROCHER :

Quels motifs vous ont poussé à prendre le maquis ?

"La nourriture était rare, on ne pouvait plus vivre. Nous devions travailler au moins cinquante heures par semaine, avec un seul jour de repos par mois. Vous ne pouvez accepter que votre pays soit pillé et occupé. Mais le S.T.O. n'a pas déclenché mon entrée en résistance, puisque je n'étais pas concerné".

Avez-vous éprouvé de la haine et ressenti le besoin de tuer des Allemands ?

"Oui, mais c'est le passé ».

Marie FAILLARD

née TOULLEC de Locmaria-Berrien

Parisienne et employée chez des israélites.

En 1940, année de mes seize ans, j'étais aide-caissière chez M. et Mme LÉVY, propriétaires d'un magasin de confection rue du Temple.

Le 14 juin, l'armée allemande entra dans Paris, déclarée « ville ouverte ». Mes employeurs prirent peur et se réfugièrent un peu plus tard en zone dite libre... M. LÉVY revint, puisque les citoyens français de confession israélite n'étaient, à première vue, pas inquiétés...

Persécutions « raciales »...

Cependant, très rapidement, il y eut le Statut des Juifs d'octobre 1940 et le propriétaire dut apposer une affiche sur la vitrine du magasin : "Juif français" sur fond bleu-blanc-rouge...

Je fus témoin de la recherche des Juifs à laquelle se livraient les occupants...

Deux israélites s'étaient réfugiés, en passant par l'escalier de service, dans l'appartement sis au-dessus du magasin. A peine étaient-ils arrivés que nous vîmes surgir deux Allemands dans la boutique. Ils fouillèrent partout : en vain... La chasse aux juifs avait commencé...

Hypocrisie allemande...

M. LÉVY souhaitait fortement le retour de son épouse et de sa fille ; pour franchir la ligne de démarcation et séjourner à Paris, des laissez-passer et des "papiers" étaient nécessaires...

Je me rendis à la Kommandantur à cet effet. Trois secrétaires, successivement, m'opposèrent un refus cassant. C'est alors qu'un officier, maniant parfaitement la langue française, me pria de le suivre, ce que je fis...Il ordonna à une secrétaire de me donner les laissez-passer nécessaires...Cette attitude aimable et compréhensive cachait un froid calcul : il était en effet plus facile aux Allemands de mettre la main sur les juifs en zone occupée qu'en zone sud... Quant à nous, nous ne pouvions imaginer les atrocités à venir...

Madame LÉVY et sa fille revinrent, mais quelques temps après, Monsieur LÉVY fut arrêté et déporté... Nous ne le revîmes jamais.

Donc, tôt confrontée aux Allemands, je nourrissais à leur égard la plus grande méfiance... Ayant contracté la rougeole, je ne pus demeurer à Paris. Je rentrai en Bretagne pour me soigner... Mon père ne voulut pas me laisser repartir...

Débuts dans la résistance, 1943...

Je fus recrutée par Armel COANT en février 1943. Mon travail était la recherche d'armes : fusils de chasse, révolvers, que je cachais chez moi...

Puis je distribuai des tracts et journaux anti-nazis, en choisissant soigneusement les destinataires... Il ne fallait pas se tromper de porte : les collaborateurs en tous genres prospéraient, particulièrement les spécialistes du marché noir, car les Allemands payaient le prix fort...

Le problème du S.T.O. divisa les jeunes gens concernés en deux camps : certains, ayant foi dans le Maréchal PÉTAINE, pensèrent qu'il fallait collaborer pour hâter la fin de la guerre et de l'Occupation ; ils acceptèrent de travailler en Allemagne... En revanche, nombreux furent ceux qui refusèrent et donc naturellement conduits à s'intéresser à la Résistance et à se renseigner sur la possibilité d'entrer dans un maquis...

Beaucoup de ces jeunes gens passèrent à cet effet chez moi, mais je fus assez prudente pour ne pas les héberger. Je contactais le plus tôt possible le chef de réseau qui les acheminait ensuite vers le maquis...

La Résistance s'organisait peu à peu, se faisait plus efficace, disposait de toujours davantage d'armes... Nous durcissions notre action : du sabotage, on en vint à la guerre d'embuscade...

Première frayeur : perquisition, fin juin 1944...

Au début de l'été, un groupe d'Allemands accompagné d'un milicien fit irruption à mon domicile, à cinq heures du matin... Mon mari, réfractaire au S.T.O., dormait près de moi... J'eus la réaction instinctive de le repousser afin de le dissimuler aux regards...

"Pas d'homme ici, madame" ?

"Non" !

Je disposai la couverture du mieux que je pus mais la pensée me traversa que nous allions mourir...

"Où est votre mari" ?

"Je ne sais pas, n'ayant pas de ses nouvelles" !

J'essayai de tenir un discours cohérent, car il fallait faire preuve de logique jusqu'au bout... Ils étaient cinq dans la pièce, heureusement fort mal éclairée : le milicien, un gradé et trois soldats. L'un d'eux braqua sa mitraillette sur moi, tandis que les autres s'affairèrent à fouiller la maison de fond en comble, jusqu'au grenier où ils firent valser l'avoine...

Je craignis la découverte de la correspondance que m'adressait mon beau-frère, membre du maquis de Savoie, correspondance que j'avais cachée dans le mur de pierre. La peur me gagnait... Je pris, dans son berceau, mon bébé et lui donnai le sein. Ce fut à ce moment que je "craquai". Je les insultai en breton.

Le milicien me dit alors : "vous l'avez bien caché, Madame" ! Je répondis : "Si vous le trouvez, donnez-moi donc de ses nouvelles" !. Il répliqua : "Nous reviendrons" !

J'avais eu une chance extraordinaire... Il ne fallait pas la tenter à nouveau. En réfléchissant, l'évidence s'imposa à moi ! J'avais été victime d'une dénonciation...

Dans le village, un étalonnier hébergeait deux réfractaires et il était convenu que je devais les prévenir au moindre signe de danger... J'y allai. Les deux hommes, bientôt rejoints par mon mari, se cachèrent dans de grands sapins...

Deuxième frayeur : arrestation à Scignac, Juillet 1944.

Un jeune homme, mon "contact" dont j'ignorais le nom par mesure de sécurité, me demanda des renseignements concernant le nombre d'Allemands installés à Scignac, le matériel de combat dont ils disposaient, leurs postes de guet.

A mon arrivée au bourg, peu de Français en vue, mais beaucoup d'Allemands... L'un d'entre eux, perché dans un arbre, me demanda mes papiers. Comment allai-je justifier ma venue ? Il me fallait trouver sur le champ une raison valable... J'affirmai me rendre à la pharmacie, parce que mon bébé était malade... On me laissa passer.

Le pharmacien, M. MONGE, qui était des nôtres, me donna les renseignements voulus par la Résistance et un sac de médicaments. Mais au dehors, deux Allemands m'attendaient : "Mairie" !... Ils m'encadrèrent jusqu'à la mairie où je devais subir un contrôle renforcé de mes papiers...

J'y rencontrai une amie à qui je donnai des nouvelles de son fiancé, maquisard... Nous attendions... Au bout d'un moment, j'attirai l'attention des Allemands et leur signalai que mon bébé était malade...

L'Allemand qui tenait les interrogatoires me fit entrer dans une pièce...

"Vous connaissez des terroristes" ?

"Non" !

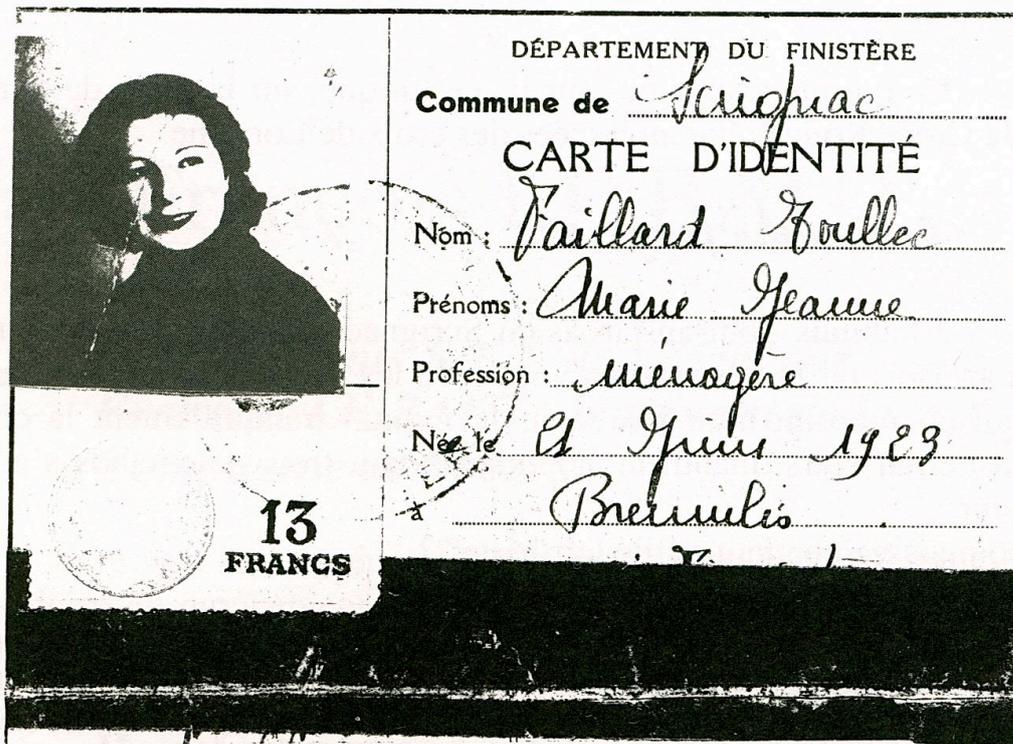
"Où est votre mari" ?

"En Allemagne" !

"Où habitez-vous" ?

"A l'autre bout de la commune, à Coat-ar-Herno" ! (ce qui était un men-songe).

Il me relâcha et me fit accompagner à la sortie du bourg.



Vu pour validation



De l'utilité de la langue bretonne...

Sur le chemin du retour, j'aperçus soudain la casquette de mon père qui se déplaçait au ras du sommet du talus... Inquiet à mon sujet, il était venu aux nouvelles.

Mon père ne m'avait pas vue, mais il risquait fort d'être mis en joue par un Allemand caché dans un arbre... Je chantai alors à l'adresse de mon père, en breton : "Reste dans le champ ! Ne te montre pas" !...

Quelques centaines de mètres plus loin, nous nous rejoignîmes et il fondit en larmes...

Ce qui me frappa ce jour-là, ce fut que, sur la route de Scignac jusqu'à la Croix-Rouge, étaient tracées des croix de Lorraine.

Troisième frayeur.

J'habitais Toul-an-Groas en Scignac et j'allai prendre livraison d'armes au Bois de Fréau en Poullaouën. Je les cachai dans le double fond du landau où reposait mon fils Jean. Je montai tranquillement la côte du Cloître à Pen-ar-Hars quand un side-car portant trois Allemands s'arrêta à ma hauteur.

"Vous connaissez une jeune fille terroriste" ?

"Non" !

Je compris immédiatement que cette jeune fille recherchée, c'était moi... Ils examinèrent mes papiers... J'avais très peur qu'ils ne tirent une rafale de mitraillette dans le landau, dont le contenu aurait explosé : mon fils et moi aurions été désintégrés. A ma grande surprise, un des soldats se mit à pleurer... L'officier m'expliqua qu'il avait un enfant qu'il n'avait jamais vu... Le soldat me demanda la permission d'embrasser mon fils. Je ne refusai pas... Mon bébé gazouilla et sourit... A son âge, il ne faisait pas de différence entre les langues...

L'officier se tourna encore vers moi et me demanda sèchement :

"Vous connaissez des terroristes? Vous, patriote"!

"Non" !

Ils abandonnèrent la partie et me laissèrent aller... Il était évident qu'une fois de plus, j'avais été dénoncée... De fait, revenue chez moi, on me dit que j'étais activement recherchée...

Bilan...

Si c'était à refaire, je referais le même parcours, en prenant, à la lumière de cette expérience, encore davantage de précautions...

Je n'éprouve pas de haine à l'égard des Allemands, mais, pour être tout à fait sincère, je ne les aime pas... Trop de mes amis sont morts, martyrisés, torturés...

Ce fut cependant une très belle période, exaltante, en dépit des angoisses, de la peur omniprésente, car il existait une grande amitié, une solidarité profonde entre les résistants d'un même groupe...

François LE BAUT

Les Résistants F.F.I. de Spézet par François LE BAUT, lieutenant de la Compagnie de Spézet.

Je suis né à Quéménéven, nommé instituteur à Spézet en 1941. J'ai participé au mouvement de Résistance dans la commune. Celle-ci s'est déroulée en deux phases distinctes :

Première phase : création du maquis de Spézet en 1943 et rafle du 5 mai 1944.

A partir de 1943, des réfractaires au Service du Travail Obligatoire, organisé par le gouvernement de Vichy, dévoué à la cause allemande, se sont réfugiés à Spézet. La création de ce premier maquis a entraîné de vives réactions de la Gestapo, dirigée par Albert GERHARDT de la Kom-mandantur de Châteaulin :

Déportation de la famille ROSCONVAL, du Fell, qui ravitaillait le maquis.

Incendie des maisons CASTEL et MARTIN, en haut du bourg, en mars 1944.

Occupation des deux écoles par les troupes allemandes, dont les chefs avaient réquisitionné des chambres dans les plus belles maisons du bourg.

Établissement du couvre-feu de vingt et une heures à six heures du matin.

Réquisitions, perquisitions, fournitures de viande, céréales et autres denrées.

Organisation de rafles, dans l'espoir de capturer des maquisards.

La première rafle de Spézet

Elle est survenue le 5 mai 1944; nous venions de recruter les premiers F.F.I. Monsieur Robert FROGER de Carhaix et moi-même, en avons la liste. Ce soir-là quatre cents S.S. ont entouré Spézet. Sortant de la classe, deux mitraillettes dans les côtes, j'ai été conduit près de l'église. Nous sommes divisés en deux groupes : les plus de cinquante ans d'un côté de l'église, les autres plus loin. Une mitrailleuse est postée en face de nous, quatorze camions sont prêts à nous transporter.

Les moins de cinquante ans, dont je fais partie, sont amenés à l'école Saint-Trémeur de Carhaix et retenus toute la nuit. Les Allemands procèdent aux vérifications d'identité. Ceux qui sont soumis au S.T.O. (vingt deux ans) sont gardés, les autres relâchés au cours de la matinée. Ils sont conduits à Quimper et dirigés vers l'Allemagne. Lors de l'embarquement à Paris, certains réussissent à s'échapper, dont M. COCHARD de Châteauneuf-du-Faou (enfermé dans les pissotières de la gare), ainsi que Jean MOAL et Arsène SALAN.

Je suis libéré et rentre à Spézet à pied.

Deuxième phase : organisation du maquis, sabotages...

Au printemps 1944, M. Robert FROGER, droguiste à Carhaix est délégué du mouvement Libération Nord. Il est responsable du recrutement des résistants pour le canton de Carhaix.

Je recrute les maquisards dans la commune de Spézet. M. FROGER a pensé que ma formation d'aspirant, sorti de Saint-Cyr, peut être utile... Notre P.C. est la salle du cadastre de l'ancienne mairie. Chaque volontaire est engagé sous un numéro comprenant deux lettres de son nom.

Mon numéro est B3CX5 28600, mon surnom "Bureau".

Au début de juillet 1944, les maquisards s'installent au bois deKervenn en Spézet, à cinq kilomètres en direction de la Montagne Noire. Nous construisons une hutte. Le 10 juillet a lieu le transport d'armes en provenance de Guiscriff sous la direction du capitaine LE BON. Neuf charrettes, attelées de deux chevaux, ramènent des containers métalliques à travers les chemins creux. Le bruit des roues en fer s'entend à plusieurs kilomètres à la ronde dans la nuit de pleine lune !

Les containers sont des tubes de deux trois mètres de long, garnis de mousse pour amortir le choc. Les avions ont largué vingt deux tonnes et demie d'armes : douze fusils-mitrailleurs, des mitraillettes Sten, une cinquantaine de fusils anglais, deux ou trois carabines américaines, des colts, des grenades, des munitions, du plastic antichars.

Au camp, nous démontons et dégraissons les armes et nous initions les jeunes au maniement. Ces derniers ne sont pas toujours disciplinés :

dès qu'ils ont une arme, ils tirent n'importe où ! Parfois des incidents malencontreux surviennent : un jeune de Quéménéven blesse Yves LOUARN en essayant sa mitrailleuse...

A partir du 1^{er} mai 1944, les événements se précipitent.

Le "triangle rouge" délimité sur la carte par Saint-Goazec, Spézet et Gourin est étroitement surveillé par la Gestapo. Le 7 juin, lendemain du Débarquement en Normandie, je dirige l'équipe de sabotage qui opère à la Gare de Pont-Triffen. Elle coupe les lignes téléphoniques et démonte les rails, interrompant le trafic de la ligne Carhaix-Châteaulin. Le 20 juin a lieu la deuxième et tragique grande rafle de représailles.

Deuxième phase (suite) : le combat de Pont-Triffen

Il se déroule le 4 août 1944. L'ordre est venu du commandant RIOU, mon collègue à l'École Normale. Ses directives sont les suivantes : s'installer sur l'autre rive du canal de Nantes à Brest, en Cléden-Poher, dans les bois dominant la route nationale. Les Allemands nous ont devancés. Ils manifestent leur sinistre présence en brûlant les maisons le long de la route, après y avoir enfermé les habitants... La compagnie de Spézet, renseignée au dernier moment, a pris position sur les hauteurs de Peurit, de Kervengi...

Le combat débute l'après-midi du 4 août. Les troupes allemandes du général RAMKE sont nombreuses et formées de soldats aguerris qui ont combattu en Crète (parachutistes de l'Afrika Korps). Elles tentent de rejoindre la rade de Brest.

Je suis chargé du ravitaillement de la compagnie, du côté de Cléden. Nous arrivons avec la charrette, la batterie de cuisine, la viande, le pain, le saucisson. Nous nous trouvons nez-à-nez avec les Allemands. Sauve-qui-peut général ! Nous rampons à l'abri des talus et rejoignons la route de Carhaix. Nous nous cachons un moment dans une carrière. Il nous faut traverser le canal. Par chance, à l'écluse, un jeune homme nous fournit une barque à moitié pourrie. Nous voilà sur l'autre rive ! Nous rasons les talus, les balles allemandes claquent !

J'ai sauvé mes quatre camarades. Mon ami, Yves ROUZIC, blessé au genou, n'a pu nous suivre. Caché dans un roncier, il a été surpris par un soldat ennemi qui y a mis le feu... Fait prisonnier, gardé comme otage,

il doit la vie aux gendarmes de Châteauneuf-du-Faou qui ont déclaré aux Allemands "qu'il s'agissait d'un restaurateur spézétois réquisitionné par les terroristes" !

Le combat a duré deux heures, nous avons quelques blessés : M. LE BON, Pierre KERHAMON et M. KERDELO. Du côté allemand, on parle de plusieurs morts et soixante-dix blessés...

La nuit du 4 août 1944

Vers vingt deux heures les Allemands font sauter les deux ponts de Pont-Triffen, celui de Port-de-Carhaix et celui de Moulin-du-Roy.

En compagnie de deux maquisards, je retourne à la ferme de Kerven chercher les armes camouflées sous le colza. Nous les ramenons au Stang•

Cette même nuit, nous avons raté un parachutage. Un avion, chargé de munitions, tourne longtemps autour de la région de Carhaix. C'est une forteresse volante. Nous aurions dû faire les signaux habituels à la lampe électrique... L'avion est reparti... Le lendemain, Radio Londres a diffusé : "Le forgeron a mal forgé sa hache". Nous n'avons pas reçu le premier message nous annonçant le parachutage !

La libération

Le 5 août 1944, des éclaireurs américains, venant de Gourin, arrivent en jeep et s'accrochent aux Allemands, en retraite, à la limite de Châteauneuf-du-Faou. Nous les avons prévenus de la présence ennemie ; en vain ; ils ont deux morts. Tout le Centre-Bretagne est pratiquement libéré par les résistants...

A la fin du mois d'août, la compagnie de Spézet se déplace au Faou et participe à la libération de ce secteur jusqu'à la presqu'île de Crozon. Ceux qui le désirent peuvent s'engager jusqu'à la fin de la guerre. Etant enseignant, j'ai repris la classe à Spézet le 9 octobre 1944.

Le bilan de l'action de la Résistance est positif. Nous avons retardé les troupes allemandes, remontant vers la Normandie pour enrayer la percée du général PATTON. Ralenties, ces troupes ont dû changer de direction et se replier sur la rade de Brest. Nous avons contribué à la libération de presque toute la région.

Yvon LECLERC

Une famille de résistants...

Je m'appelle Yvon LECLERC et je suis né en 1923. Ingénieur des Travaux Publics, j'ai participé à la reconstruction de Brest et de Lorient...

Une famille ayant payé son engagement au prix fort...

Mon père, ancien de Quatorze-Dix-Huit, avait donc déjà résisté aux Allemands pendant quatre ans : "ils ne passeront pas" !... Bien qu'il fût de nature placide, il ne manquait pas de nous dire qu'il éprouvait, depuis cette longue épreuve, une méfiance à l'égard des Allemands... L'invasion de 1940 l'a atterré. J'ai donc été marqué par cette tendance paternelle à la résistance et vécu dans une ambiance familiale empreinte de patriotisme...

Mon père, déporté à Mauthausen, est décédé dans ce camp. Mes deux beaux-frères, arrêtés eux aussi, ont eu la chance de survivre...

De la "résistance passive" à la "résistance active".

La BBC.

En 1940-41, résister se résumait essentiellement à l'écoute de Radio-Londres, activité évidemment répréhensible. Mais le besoin de savoir, de connaître. Le déroulement de la guerre, et de braver les Allemands était le plus fort...

Le sauvetage des pilotes anglo-américains

A partir de 1943, le réseau Pat O'Leary a pris une importance toute particulière, car beaucoup de pilotes alliés chargés de bombarder Lorient tombaient, après que leurs avions aient été touchés par la Flak, dans la région de Carhaix.

C'est ainsi que, en février 1943, l'avion de mon beau-frère Gordon CARTER a été abattu. C'est en effet l'appareil "leader" qui courait les plus gros risques : chargé de lancer des fusées éclairantes, il arrivait le premier ; puis, son second rôle étant de prendre des photographies du site bombardé afin que l'on puisse apprécier les résultats du bombardement, il quittait les lieux le dernier...

Mon autre beau-frère, Georges JOUANJEAN, et son réseau ont enlevé à la barbe des Allemands, environ quatre-vingts aviateurs, qu'il fallait ramener en Angleterre... Ils restaient d'abord cachés dans des familles d'accueil, pendant parfois plusieurs semaines. L'un d'eux, Gordon CARTER, après la guerre, est revenu pour épouser celle qui l'avait hébergé... Il habite aujourd'hui encore Plobannalec et parle français et breton...

Le sabotage.

En 1942, de petits groupes se sont spécialisés dans le sabotage. Au sein des réseaux de saboteurs, des agents actifs, ayant quitté leur famille, se cachaient sous de faux noms. Les agents "passifs" avaient un rôle de soutien logistique : ainsi, mon père, qui avait en garde une certaine somme d'argent les aidait en leur procurant des postes de radio qu'il avait en réserve et de l'argent en cas de besoin.

C'est surtout en 1943 que l'on a vraiment commencé à recruter des résistants F.F.I., en prévision d'un Débarquement inéluctable des forces alliées, qu'il s'agissait d'aider. Dans la région de Carhaix, l'engagement était verbal. Plusieurs groupes, divisés en sections, ont été placés sous la direction d'anciens officiers ou sous-officiers.

C'est au début de 1944 que nous avons obtenu, par parachutage, des armes qui, jusque-là, nous avaient été livrées au compte-goutte...

Une douche écossaise (juin - juillet 1944)

Au lendemain du six juin, les gens et, parmi eux, les jeunes Résistants, croyaient tout danger écarté... D'où le drame de Lamprat, qui nous a psychologiquement traumatisés et a refroidi notre ardeur... Un ordre venu de Londres nous demandait d'attendre l'arrivée des Alliés.

Nous avons donc attendu, sans nous manifester, que les troupes américaines approchent pour passer à l'action...

Libération.

"Ils arrivent" !

Au début d'août, nous pouvions observer à la jumelle l'avance des G.I'S... Ils ont libéré Poullaouën, le Huelgoat, puis Carhaix.

"Ils partent" !

Dans cette ville, l'occupant avait réuni la population sur le Champ de bataille, lui avait ordonné d'abandonner les maisons, qui devaient rester ouvertes, et de prendre le chemin de Plévin: ce fut un exode de quelques jours ; Carhaix est le seul exemple de ville évacuée ainsi, dans le Finistère.

L'importance des noms de lieu

Le 7 août, comme je me trouvais près du Moustoir, arriva une jeep conduite par un médecin américain, qui cherchait un hôpital de campagne qui, disait-il, se situait à Carhaix, alors vide d'habitants. Je guidai donc ce médecin, sur la route de Petit-Carhaix ; des Allemands, qui s'en allaient sur Guerlesquin, nous prirent pour cible... Sans aucun désagrément pour nous. Mais, l'Américain, sortant une carte, me montra l'emplacement de cet hôpital : il était installé à Maël-Carhaix...

Kergariou

Les Allemands quittèrent Carhaix par la vieille route de Morlaix, dans l'espoir de rejoindre Brest... Nous nous sommes alors regroupés en "Bataillon de la Tour d'Auvergne" sous le commandement de Yves RIOU.

Quelques escarmouches eurent lieu, notamment à Kergariou en Plounévezel... Nous étions là un groupe de F.F.I. ; un détachement allemand avait bien été cerné, mais il paraissait impossible d'en venir à bout car nous n'avions que des fusils et des mitraillettes...

Les Américains ont accepté de venir en renfort, munis de lance-grenades... Les Allemands se sont rendus... Mais quelqu'un a tiré... Ils ont aussitôt réagi, se sont défendus. Le capitaine américain a été tué, plusieurs d'entre nous furent blessés, dont Étienne LE BIHAN. Finalement, quelques Allemands s'échappèrent par l'ancienne voie de chemin de fer, d'autres capitulèrent...

Fin août, nous sommes allés épauler les Américains dans la presqu'île de Crozon. Revenus en septembre à Carhaix, nous avons été démobilisés... Et je suis allé poursuivre mes études à Paris.

Bilan...

Je ne suis pas un héros... Pour échapper au S.T.O., il n'y avait que deux solutions: se procurer une fausse carte d'identité ou entrer dans le maquis... J'ai choisi la seconde solution, parce qu'à vingt ans, on ne se rend pas compte du danger, on se croit un peu au Far West, et parce que j'étais animé par un esprit de vengeance : nous avons déjà eu bien des malheurs, mon père, mes beaux-frères arrêtés et déportés, la mère et le grand père de ma future femme emprisonnés...

Je n'éprouve pas de haine, mais je n'oublierai jamais : c'est pourquoi ma femme et moi n'irons en aucun cas visiter l'Allemagne...

Mais si c'était à refaire, je le referais, à la façon de mon père.

Paulette LE DAIN

"On pendra jusqu'à Rennes" !

par Paulette LE DAIN

Née de BOISSIER, j'habitais Kergoat, en Saint-Hernin où mon père tenait une ferme de sept hectares. Il avait fait la Grande Guerre ; un de ses frères a été tué, l'autre porté disparu. Il éprouvait de la haine envers les Allemands.

J'ai mal supporté la Débâcle de juin 1940 et l'occupation nazie. Des gens de Lorient se sont réfugiés au "château" du Kergoat. Ils logeaient dans la chapelle. Les soldats allemands arrivaient parfois chez nous pour se ravitailler. Ils descendaient alors à la cave où se trouvaient les grands saloirs remplis de porc salé. Cependant, nous n'avons pas subi de réquisitions...

Agent de liaison du maquis du Kergoat

Les organisateurs de réseaux nous ont demandé de cacher des parachutistes. Nous en avons hébergé cinq pendant deux mois. Ils étaient logés dans notre petit Pen-Ty près du Nivernic. Georges JOUANJEAN, du réseau Pat O'Leary et le docteur LIGNON de Carhaix furent nos hôtes. J'étais chargée du ravitaillement : j'en ai fait des kilomètres à bicyclette ! Un jour, j'ai eu très peur... Partie acheter le pain à Saint-Hernin, me voici nez-à-nez avec des Russes blancs à cheval ! Ils se sont placés de chaque côté, se rapprochant de plus en plus, jusqu'à me toucher !

Peu à peu, les Résistants - jusqu'à deux cent cinquante - se sont installés dans les bois, les champs, les bâtiments de ferme du Kergoat. J'étais agent de liaison. Je jouais le rôle d'intermédiaire entre le maquis du Kergoat et le maquis Tonton à Saint-Hernin. Je cachais les messages dans mes chaussettes !

Incursion teutonne

Le 8 juin 1944, à vingt trois heures, mon père est réveillé par du bruit dans la cour. Il se lève et descend. Ce sont des Allemands ! Ils ont des bombes incendiaires ; s'ils trouvent quelque chose, ils mettent le feu au Kergoat ! Il voit deux mitrailleuses braquées sur la maison. Ils heurtent la porte. Ils n'attendent pas la réponse, ils la démolissent ! Ce sont des S.S. ! La crème ! Ils ont leur tenue de camouflage, la poitrine ceinte de deux cartouchières. Ils nous somment de descendre, nous rassemblent dans la salle à manger, nous interdisent de parler. Nos visiteurs du soir ont appris l'existence du Maquis. Après avoir arrêté les jeunes gens à Lamprat, après les pendaisons de quelques uns, ils veulent détruire la filière disent-ils.

Mon père avait été informé de la probabilité de leur incursion, par le maquis de Châteauneuf-du-Faou. Il s'était longuement interrogé sur la conduite à suivre. Fuir, c'était avouer que nous avions quelque chose à nous reprocher; nous aurions dû prendre le maquis. Mon frère n'avait que onze ans, ma soeur de seize ans était blessée à la jambe à la suite d'une chute de bicyclette, j'avais dix neuf ans... Nous sommes finalement restés au Kergoat, essayant d'imaginer les questions que les Allemands ne manqueraient pas de nous poser et les réponses que nous leur ferions...

Pressé par les S.S., mon père doit faire le tour de la propriété à la recherche des maquisards. Les Boches voient des terroristes partout ! Dans un champ, ils ont entendu du bruit. Ils courent... Ce sont des lapins dans un terrier ! Ils inspectent même la fosse à purin et cherchent le souterrain ! Ils sont bien informés, le maquis du Kergoat est toujours là ! Ils ne trouvent rien, ni personne. En réalité, ayant eu vent de la tragédie qui s'est jouée dans l'après-midi à Lamprat, les maquisards ont pris la poudre d'escampette. Ils sont entre Saint-Hernin et Gourin, au maquis de Tonton...

Épilogue du drame de Lamprat

Ne trouvant rien au Kergoat, ils nous demandent de nous habiller et nous sommes embarqués dans un camion... C'est avec angoisse que j'abandonne ma sœur blessée aux Allemands qui ont investi la ferme.

En nous installant, je reconnais François L'HOSTIS qu'accompagne un jeune homme. Mon père lui demande ce qui se passe. Il lui répond : "Attention, il y a un espion parmi nous" ! Plus tard, j'apprendrai son nom Bob JULET. Nous commençons un long et triste périple. Nos geôliers nous conduisent devant chaque pendu. Ils ricanent ! "voyez votre camarade, dans deux heures, vous serez comme cela" ! Ces jeunes gens que



Paulette LE DAIN et Robert FROGER au maquis du Kergoat devant le pen-ty où furent hébergés cinq parachutistes américains pendant deux mois

je connaissais bien avaient mon âge ! Je suis obligée de regarder ! J'entends crier "et on pendra jusqu'à Rennes" !

Bouleversée, anéantie, je perds la notion du temps... Le camion s'arrête dans une ferme, au bord de la route, entre Rostrenen et Plouguernevel.

Nous y restons de longues heures... François L'HOSTIS me dit : "si on nous envoie un casse-croûte, c'est qu'on va être pendu" !... Le temps passe... Interminable... Quand un gradé s'éloigne, j'ose questionner un jeune soldat qui nous garde... Je lui mime une corde au cou d'un air interrogatif. Il bredouille "nicht papa, nicht maman, mademoiselle courage" !... Quelque temps plus tard, François reçoit un casse-croûte et pas nous ! Il me demande de lui donner un peigne et de le coiffer. Il veut être beau avant de "partir"... Effectivement, nos routes se séparent ; il continue son chemin dans le camion... J'ai appris qu'il a été pendu à Saint-Caradec.

Nous sommes conduits sur la route, entre Rostrenen et Plouguernevel pour y être interrogés toute la journée du 9 juin 1944. Mon père persiste dans ses déclarations : "Si nous avons quelque chose à nous reprocher à propos d'un pseudo-maquis du Kergoat, nous n'aurions pas attendus les Allemands, prévenus que nous étions de leur visite" ! Nous avons été relâchés dans la soirée, avons récupéré nos papiers d'identité et après avoir passé la nuit dans une ferme, sommes rentrés à la maison le 10 juin. Chez nous, tout avait été volé, saccagé...

Bilan d'une expérience

Cette sinistre journée du 9 juin 1944 m'a profondément marquée. J'avais dix neuf ans; pendant trois semaines j'ai fait d'horribles cauchemars. Arrêtée, emmenée, les pendus, relâchée !... je criais !

J'éprouve de la haine envers les Allemands, je ne pourrai jamais oublier ce que j'ai vécu. Ceci est d'ailleurs un sujet de discussion entre ma petite fille et moi. Je ne pardonne pas. Je n'oublierai jamais ces jeunes gens qui ont été suppliciés, ils étaient désespérés avant de mourir...

Malgré la peur éprouvée dans ces instants, si c'était à refaire, je le referais sans hésiter.

Albert LE GOFF

Un résistant déporté à Dachau n° 72 699 Par Albert LE GOFF

Un jeune mécanicien de marine dans la guerre

Né le 25 mai 1922 à Glomel, domicilié à Paule, j'ai fréquenté l'école primaire de ce bourg, puis le Cours Complémentaire de Rostrenen. Mon père, ancien combattant de Quatorze-Dix-Huit, gazé, titulaire d'une croix de guerre avec deux citations, disait toujours : "surtout, ne laisse pas envahir ton pays" ! Cela m'a marqué à vie...

En avril 1939, j'entre à l'École des Apprentis Mécaniciens de la Marine Nationale à Lorient. Le 3 septembre de cette année, la France déclare la guerre à l'Allemagne nazie. Je m'engage pour la durée du conflit...

Mon premier combat eut lieu le 21 juin 1940, au port de Lorient. Nous avons dû nous replier sous le poids du nombre et du matériel. Notre capitaine ayant ordonné le sauve-qui-peut, nous avons malgré tout tiré nos dernières cartouches sur des petits avions de reconnaissance ennemis qui survolaient le port en feu. C'est avec tristesse que je vis la Croix-Gammée flotter sur mon école...

Le 24 juin 1940, mon bateau arrive à Casablanca au Maroc. Je suis affecté aux Patrouilles de l'Océan, puis aux sous-marins, aux dragueurs de mines. Fin octobre - début novembre, je viens en permission au pays.

Le 8 novembre 1942 les Anglo-Américains débarquent en Afrique du Nord ; le 10 Novembre de cette année, les Allemands envahissent la Zone Libre. Je suis fait prisonnier. Je tente de m'évader pour rejoindre les

Forces Françaises Libres en Afrique du Nord. C'est un échec. Je suis emprisonné à la Caserne des Incurables à Marseille. A nouveau, je prends la clé des champs et me retrouve à Toulon, resté Camp Retranché selon l'accord entre les Allemands et le gouvernement de Vichy. Je suis affecté à l'entretien des groupes électrogènes.

Le 27 novembre 1942, la flotte se saborde. Les Allemands m'enferment à nouveau. Je m'évade une nouvelle fois et rejoins mes foyers à Paule.

Réfractaire au S.T.O.

Le 18 mars 1943, je suis convoqué pour le S.T.O. en Allemagne. Je refuse de partir. Fin mars, les Allemands m'ordonnent de me présenter à la Kommandantur de Saint-Brieuc. Nouveau refus de ma part. Ma carte d'alimentation est supprimée. A partir de ce jour, j'entre dans la clandestinité. J'ai travaillé chez Jean COUGARD à Keristen. Je lui suis reconnaissant de m'avoir hébergé. Je sens alors qu'il faut faire quelque chose pour résister à l'Occupant. Je suis persuadé que travailler pour le S.T.O. ne fait que prolonger la guerre.

Le groupe Duguay-Trouin

Jean LE JEUNE, de Plévin, ancien marin comme moi, me contacte. Nous organisons la première réunion dans la vieille salle de danse de M. AUFFREDOU et formons un groupe de résistance. Chacun prend un nom de guerre. Plusieurs camarades de Paule, participent aux réunions clandestines décidant des actions : distributions de tracts, délivrance de fausses cartes d'identité aux camarades convoqués au S.T.O., drapeaux tricolores hissés sur les monuments aux morts de la région dans la nuit du 11 novembre 1943...

Nous avons saboté de nombreux pylônes électriques de haute tension partant du barrage de Guerlédan vers Brest, les privant de courant qui servait à la recharge des batteries de sous-marins allemands. Sur le porte-bagages de ma bicyclette je plaçais dans un petit sac un pain de plastic, un cordon bickford et par-dessus une... poule... ! Les Allemands n'y voyaient qu'une poule ! Nous étions organisés en groupes... J'opérais avec le facteur. A force d'essayer, nous avons acquis une certaine compétence. Nous dispo-

sions des pains de plastic sur les poutrelles et écrasions une petite ampoule contenant de l'acide. Il rongea un ressort de cuivre. Ce dernier se détendait, provoquant le déclenchement du détonateur, donc l'explosion... En théorie...

Notre premier essai fut un échec ; le détonateur étant trop humide pour fonctionner... Le lendemain, tremblant de peur, j'ai démonté mon installation et compris ce qui s'était passé. Nous avons trouvé l'astuce : fixer une cinquantaine de centimètres d'amadou au détonateur... ! On peut imaginer dans quelles conditions nous opérions : dans la nuit. Forts de notre expérience, nous avons coupé les gros câbles téléphoniques de la ligne souterraine reliant Berlin à Brest le long de la route nationale 164 bis. Les pancartes indicatrices routières de la Wehrmacht furent souvent inversées dans les carrefours de la région. Nous avons recueilli, soigné, hébergé des aviateurs alliés tombés en Centre-Bretagne. Ils étaient ensuite convoyés pour leur retour en Angleterre.

Nous recherchions des armes. Certains camarades ont retrouvé des vieux fusils de chasse rouillés. Les Allemands interdisaient de garder des armes. Les fusils, les vieux revolvers furent nettoyés. C'étaient les seules armes dont nous disposions. Les premiers parachutages d'armes commencerent en mai 1943.

Arrestation

Le dimanche 23 janvier 1944, à huit heures, j'ai été arrêté par quatorze Allemands, gendarmes et miliciens. Un officier allemand et un gendarme font irruption dans ma chambre. Ils disent : "Haut les mains" ! Le Feldgendarme descend, le gendarme braque sur moi un revolver me demandant si je ne possède pas de papiers compromettants. Dans ma poche se trouve une photo d'identité destinée à figurer sur la fausse carte d'identité d'un réfractaire au S.T.O.... Le gendarme présente ce document à l'officier qui crie : "les menottes" !...

L'interrogatoire se poursuit dans le petit garage au pignon de la maison. Un camarade voisin ayant voulu s'enfuir, fut lui aussi arrêté et attaché à moi par la paire de menottes. Les policiers fouillent partout. Derrière une armoire se trouvent deux combinaisons de parachutistes américains recueillis le 5 janvier 1944. Ils ne trouvent rien.

Vers le camp

Interné à Maël-Carhaix, je subis des tortures, mais ne parle pas. Plus tard, on me transporte à Angers, centre de la Gestapo. Je suis torturé, classé N.N. (Nacht und Nebel) nuit et brouillard...

Le 18 juin 1944, environ mille huit cents Français quittent la gare de Compiègne, dont moi... Encore fouillé, je monte dans le wagon à bestiaux où nous sommes quatre vingt ? Cent ? Cent dix ?

A Soissons, nous avons chaud ; des camarades demandent à boire. Voilà Reims. Le train s'arrête pour laisser passer un convoi de matériel de guerre. Nous ruisselons de sueur. L'arrêt est interminable. Grâce à la complaisance d'une sentinelle italienne, je réussis à obtenir un peu d'eau dans la botte d'un capitaine, ceci par la petite lucarne du wagon. Le train repart. Des camarades délirent, appelant mères, femmes, enfants. Le vieux bidon, coupé en deux, déborde d'excréments qui coulent sur les hommes. Un évêque et deux jeunes prêtres demandent une prière aux croyants et non-croyants...

Arrivés à la frontière les portes sont ouvertes sur un quai de gare. On nous compte à coups de fouet...

Une autre étape aussi interminable commence. Le train roule de nuit... Il pleut... Les trous du toit laissent suinter quelques gouttes... Dans mon coin, j'ouvre la bouche ; sur ma langue desséchée, je sens l'humidité... Cela me fait du bien.

Le jour se lève et le train roule toujours. Vers quinze heures, nous arrivons en gare de Dachau. Les S.S. et leurs chiens nous escortent. Rangés en colonne, cinq par cinq, nous buvons l'eau des nids de poule tant nous avons soif. Nous soutenons les camarades qui chancellent. Sur la route, des petits garçons nous traitent de "Schweine Franzosen" (cochons de Français). Nous voici devant un large portail portant l'inscription : "Arbeit Macht Frei" (le travail rend libre).

La vie à Dachau

Il faudrait que les jeunes sachent exactement ce qui s'est passé. Les Allemands voulaient donner aux représentants de la Croix-Rouge une image idyllique : musique, infirmerie , etc...



**Stalags, baraquements des prisonniers,
fils de fer barbelés, électrifiés**

DACHAU

**L'arbre où étaient
pendus les prisonniers
récalcitrants qui tentaient
de s'évader et les
saboteurs**



La salle de torture



En quarantaine

A notre arrivée, nous avons été conduits aux douches, puis rasés, tondus... Nous avons reçu une tenue, ayant appartenu à des prisonniers italiens. Vestes et pantalons étaient rapiécés de part en part. Certains étaient troués parce que leurs propriétaires avaient été fusillés par les Allemands.

Pendant une quinzaine de jours, nous avons été mis en quarantaine dans des baraques, entassés les uns sur les autres, dormant sur des châlits en bois avec pour nourriture de la soupe de rutabagas à midi, un morceau de margarine et un peu de pain...

Au quinzième jour, nous avons été rassemblés sur la place, conduits aux douches ; badigeonnés d'un liquide spécial, avons reçu les costumes rayés de bagnards comportant une plaque numérotée et un triangle rouge accroché à notre veste. Notre béret s'ornait aussi d'une inscription. Aux pieds, nous portions des claquettes de bois avec deux morceaux de chiffon que nous appelions "des chaussettes russes" et affectés aux commandos d'Allach

Au travail

Nous nous rendons à pied au camp de travail à quatre kilomètres du camp, sommes reçus par le commandant du camp et les S.S., puis divisés en plusieurs groupes commandés par les chefs de blocs : les Kapos.

Une heure d'exercice physique nous est imposée avant de regagner les baraques. Le lendemain, à cinq heures du matin, nous voilà sur la place d'appel pour le départ au travail à l'usine en construction : la B.M.W., qui servira plus tard à la fabrication des pièces mécaniques d'avions. Nous sommes chargés de bâtir des entrepôts pour stocker des pièces de bombardiers Messerschmitt.

A midi, nous recevons une soupe de rutabagas et deux cents grammes de pain; un jour : une rondelle de saucisson, un autre : une portion de margarine.

A dix neuf heures, nous rentrions au camp. On nous donne un peu de thé ou un ersatz de café et nous allons nous coucher. Tous les jours se ressemblent : l'hiver, le froid, la neige... Plusieurs camarades tombent, frappés de congestion...

Une semaine sur deux, je travaillais de nuit lorsque je fus affecté à l'usine. J'étais à l'abri. J'usinai des pièces de carters de bombardiers Messerschmitt sur un tour. A minuit, on nous distribuait un morceau de pain et une soupe d'orties.

Le typhus

Après les douches, venait l'inspection des poux. Nous déplorions de nombreux cas de typhus. Beaucoup de mes camarades sont morts de cette maladie, souvent quelques jours seulement avant la Libération.

J'ai toujours eu l'espoir de revenir - même aux pires moments - J'étais malgré tout un privilégié étant célibataire, jeune, en bonne santé. Des camarades pleuraient silencieusement ou appelaient mères, femmes, enfants...

Quand les S.S. me frappaient, je serrais les poings... Les Kapos étaient des prisonniers, "des droits communs". Les Polonais n'étaient pas tendres envers nous : ils nous reprochaient de les avoir laissés tomber en 1939 !

La solidarité

Parfois nous devions nous rendre à Munich, non loin de Dachau, pour le déblayage des bombes anglo-américaines! Nous pénétrions dans les maisons et ramassions biscuits, pain, médicaments dans notre gamelle. De retour au camp, nous partageons avec les camarades ! La solidarité était réelle au camp : celui qui recevait un morceau de pain, gardait un morceau pour un plus démuné... Les médicaments glanés de ci de là ont permis d'éviter de nombreuses morts.

"Sabotage" !

Une nuit, je travaille sur mon tour. Épuisé, je m'endors... Le feu prend dans la machine. Je l'arrête, verse une caisse de sable sur les flammes et nettoie. Je me confonds en excuses et explications auprès du contremaître.

Quelques temps après, je suis convoqué au bureau devant les chefs. Je comprends qu'on m'accuse de sabotage ! Sur la pièce que j'usinai au moment de l'incendie, il manque un millimètre !

Le lendemain, je suis enfermé dans une baraque où on ne peut tenir ni debout ni assis. Je me dis "je vais être pendu" !

A onze heures, les copains viennent me chercher. Je mange la soupe et me rends à l'usine. Le contremaître dit : "tu peux me remercier ; j'ai expliqué aux Allemands que ta machine était déréglée ».

Le gibet

Un autre soir, en arrivant au camp, nous voyons deux poteaux munis d'une poutrelle à laquelle une corde est attachée. Deux gars arrivent, les mains dans le dos, poussés à coups de crosses par les S.S., le cercle rouge peint dans le dos. Un soldat fait monter le prisonnier sur un escabeau sous la poutrelle, il lui passe la corde au cou et donne un coup de pied dans l'escabeau...Le sergent nous dit : "voilà ce qui vous attend si vous essayez de vous évader. Ce n'est pas la peine, vous serez repris" !

La délivrance

Les Américains ne sont pas venus tout de suite libérer Dachau. Quelques déportés ont réussi à s'enfuir au printemps 1945 - la surveillance allemande s'étant relâchée - ils ont persuadé les Américains d'y aller. Ils ont mis des drapeaux blancs aux miradors. Quand ils ont vu les atrocités autour du camp (des moitiés de cadavres), ils ont fusillé quelques S.S....

J'ai quitté Dachau Allach le 29 avril 1945 pour rentrer dans mes foyers le 3 juin 1945.

Conclusion

Mes camarades déportés et moi sommes un peu déçus de ce qui se passe dans le monde actuellement. Nous n'aurions jamais pensé, cinquante ans après, qu'il y aurait des camps de concentration à deux heures d'avion de Paris...

Je souhaite que tous les peuples puissent s'aimer les uns les autres dans la Paix, le Bonheur, la Liberté... et que nos enfants, petits-enfants ne voient plus jamais ça. Si c'était à refaire, je le referais

Armand LE GOFF

Souvenir d'enfance

par Armand LE GOFF

La journée du dimanche 11 juillet 1943 restera à jamais gravée dans ma mémoire. J'avais alors onze ans...

La rafle des communistes carhaisiens

Ce jour-là, "l'Autorité d'Occupation" a organisé une rafle importante à Carhaix, arrêtant une quarantaine d'habitants de la ville et sa région.

Certains étaient des militants ou des sympathisants du Parti Communiste Français hors-la-loi à l'époque.

D'autres étaient engagés dans la Résistance ou soupçonnés de l'être.

D'autres enfin, ont été arrêtés par hasard...

Il est clair que la plupart avaient été dénoncés - la délation étant de mode durant ces sombres années de l'Occupation.

Mon père, Louis LE GOFF, était du nombre, ainsi que Piti GUÉGUEN, Marcel MASSÉ, maître LE GAC notaire à Poullaouën, François HARNAY, un cheminot, le docteur MENGUY...

L'arrestation

L'après-midi, en compagnie de mon cousin, je m'étais baigné à la rivière, au Moulin du Roy.. Arrivant rue Cazuguel, je vois ma mère qui court dans la rue... Une voisine me dit que les Allemands ont arrêté mon père! J'ai appris, peu après, comment la rafle s'était déroulée.

Deux Boches se présentent chez moi, accompagné d'un gendarme français. Ils tambourinent à la porte, l'ouvrent violemment, menacent mon père et lui ordonnent de les suivre. A peine a-t-il le temps de prendre ses vêtements qu'il est poussé brutalement jusqu'à l'école (du Boulevard de la République). C'est dans cette direction que ma mère court à perdre haleine.

L'impossible adieu

Quelques minutes plus tard, me voici sur les lieux ; de nombreux curieux s'y pressent. Je voudrais entrer dans la cour de l'école ; la sentinelle en faction, m'en empêche. J'insiste ! L'Allemand me repousse brutalement...Le cœur lourd, je reviens à la maison.

Un jour plus tard, Paul GUÉGUEN a voulu voir son père, comme moi. Âgé de dix sept, dix huit ans, il a insisté fortement. Le garde l'a aussi repoussé et chassé à coups de pied jusqu'à la rue Brizeux... Il a pleuré ! Malgré mon jeune âge, j'éprouvais de la haine pour cet officier allemand qui frappait un adolescent, dont le seul crime était de vouloir embrasser son père avant sa déportation.

Le départ pour le camp de concentration

Je suis revenu tristement à l'école au moment où deux camions en sortaient, prenant la route de Quimper. Mon père était assis à l'arrière avec d'autres prisonniers. Je pensais ne jamais le revoir !

Ils furent conduits à la prison Saint-Charles où ils restèrent quinze jours, à l'issue desquels M. HARNAY et le docteur MENGUY furent libérés.

Maître LE GAC, Marcel MASSÉ, Piti GUÉGUEN et mon père ont été dirigés, enchaînés deux par deux, au centre de rassemblement de Compiègne et à la mi-août 1943 au camp de Buchenwald, dans des wagons à bestiaux de sinistre mémoire...

Auguste LE GUILLOU

Une pente naturelle me portait vers le refus de la défaite.

Né le premier août 1920 à Brasparts, au cœur de l'Arrée, dans une école communale, j'appartenais à une famille d'instituteurs...

Je vécus mon enfance, dans cette école publique et j'y fus d'une part, porté à réfléchir, d'autre part influencé par les cours d'instruction civique à caractère patriotique...

En outre, la mort de mon oncle - dont je porte le prénom - tué à Verdun en 1916, entretint en moi une germanophobie tenace...

Après des études poursuivies au Cours Complémentaire de Châteaulin et sanctionnées par l'obtention du Brevet Élémentaire, je réussis un Concours ouvrant sur la profession de fonctionnaire du Trésor Public.

L'irruption de l'armée allemande en France me décontenança : vainqueurs en 1918, nous étions vaincus en 1940.

Qui portait la responsabilité du désastre ? Nos gouvernements successifs n'avaient rien tenté de sérieux pour juguler le danger hitlérien : la remilitarisation - interdite par le Traité de Versailles - de la Rhénanie le 7 mars 1936, le dépècement de la Tchécoslovaquie - notre alliée, que nous avons l'obligation de secourir - ne suscitèrent d'autre réaction que l'odieuse capitulation de Munich en septembre 1938...

L'invasion de la Pologne ne me laissa évidemment pas indifférent :

ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase... Mais la défaite française de juin 1940 m'atterra...

Ses conséquences politiques étaient désastreuses : beaucoup de Français se résignèrent au régime pétainiste ; cela était inacceptable ; il me fallait donc réagir...

L'arrogance des Allemands à leur entrée en France contribua à transformer une germanophobie ancienne en haine : je détestais tout ce qui portait un uniforme allemand, le bruit des bottes m'était insupportable.

Entrée précoce en résistance...

Bien que n'ayant pas entendu l'appel du Général DE GAULLE et en dépit de l'ambiance fataliste régnante, dès 1940 je décidai de résister à ma manière.

Ce fut d'abord une résistance spontanée et, sans doute, dérisoire : à quelques-uns, nous barbouillâmes les rues châteaulinoises d'inscriptions, de slogans hostiles aux Allemands. Les choses se corsèrent lorsque je fus contacté par Jean LE FOLL, fils du Receveur des Postes de Châteaulin. Ce jeune homme de dix-huit ans, appartenait à un groupe de Francs-Tireurs-Partisans de Pont-de-Buis.

Il m'apprit un jour qu'un dépôt de munitions allemand était installé dans le garage Laboulin à Quimerc'h. En plein hiver et nuitamment, nous nous rendîmes sur les lieux à bicyclette. Nous réussîmes à prélever des caissons que nous prîmes soin de dissimuler dans la chapelle Saint-Luc, après avoir bien transpiré en montant la côte du cimetière de Quimerc'h...

Le lendemain matin, transfert des caissons dans le grenier de l'église et au presbytère... Mon frère craignait que tout ne saute...

Aussi, quelques jours plus tard, nouveau transfert, à bicyclette, vers le maquis de Pen-ar-Pont. L'envie nous prit d'examiner le contenu de notre butin: force fut de constater que nous avons pris des risques et sué pour... des grenades fumigènes...

Si cette résistance initiale était mal organisée et peu efficace, elle n'en était pas moins dangereuse... Jean LE FOLL, en contact avec Libération-Nord et (Libé-Vengeance du Faou), continuait de vivre chez lui, tout à son amour pour une belle réfugiée de Brest, Mado... Dénoncé, arrêté, torturé, il fut fusillé à Mousterlin en Fouesnant.

Tribulations...

Création du groupe F.T.P. de Spézet - Saint-Goazec.

Bien que continuant à travailler à Châteaulin, je rencontrai quelques hommes décidés : d'abord, trois Belges qui refusèrent de participer à la construction du "Mur de l'Atlantique" ; ensuite, Joseph MILIN, réfractaire au S.T.O., ouvrier agricole itinérant, que je joignis au pardon de la chapelle Saint-Léger ; enfin, un adjudant-chef de l'infanterie coloniale ayant "divorcé" d'avec l'armée et facteur des postes, sous un faux nom, à Pont-de-Buis. Ce fut ce dernier qui prit le commandement du groupe, auquel se joignirent quelques gars de Camaret et de Crozon.

Le problème des armes : à la fois matériel et politique.

Nous ne recevions pas d'armes. Les Anglais en parachutaient au profit de Libération-Nord (Carhaix) et de Libération-Vengeance (Le Faou). Mais nous faisons peur aux Alliés et aux résistants d'obédience différente; parce que nous étions F.T.P. Aussi devons-nous accomplir des prouesses pour nous procurer des armes...

Nous avons ainsi appris qu'un parachutage devait avoir lieu entre Scrignac et Callac, à Plounévez-Moëdec je crois. En pleine nuit, nous parcourûmes soixante kilomètres à pied, franchissant rivières, landes, bois, pour parvenir enfin à une maison abandonnée où étaient réunis des gars des maquis du Cloître et de Plounévez.

Les Boches furent à deux doigts de nous prendre... Heureusement qu'ils s'annoncèrent par leur "Heili ! Heilo ! Heila" ! , nous laissant le temps de nous aplatir dans les ronciers... Les Allemands ignorèrent notre présence et continuèrent sur Scrignac, mais nous rentrâmes bredouilles.

L'action directe...

Nous nous lançâmes alors dans l'action directe... Nous essayions de gêner les Allemands et de délivrer les résistants détenus à la prison Saint-Charles de Quimper (école privée catholique transformée en maison carcérale)... Nous n'avions que des fusils, des revolvers et des armes blanches. La sentinelle allemande fut abattue ; mais les Boches ne laissèrent que peu de temps aux Résistants délivrés pour fuir ; ceux-ci purent rejoindre les maquis.

La fuite...

A la suite d'une imprudence commise par notre chef qui avait laissé dans sa musette les billets de liaison que je lui adressais, les Boches commencèrent à me surveiller, d'autant qu'ils occupaient la cuisine du Percepteur... Leur suspicion étant évidente, je pris la précaution de placer en permanence une échelle dans le jardin contre le mur de mon bureau... Un jour, un type venu me voir à la Perception, chercha à comparer mon écriture à celle des billets saisis. Je l'attrapai et le frappai d'un coup de crosse de revolver, je pris la fuite et quittai Châteaulin à bicyclette.

Mes pérégrinations me conduisirent chez René CARO à Lannédern, puis à Carnoët où la famille LE BEC me cacha, à Kergloff où je dormis chez mon oncle, l'Abbé LOZACH, à Clédén-Poher où je gardai les vaches pendant une semaine, enfin au maquis de Spézet - Saint-Goazec.

Réorganisation de ce maquis...

Son chef, Youenn BEVEN, ayant été arrêté au village du Fell, je fus désigné pour "remettre de l'ordre" dans ce maquis afin de lui conserver son efficacité.

Je pensais qu'il fallait changer de stratégie... A un maquis sédentaire, comme ceux de Kerbars ou de Kerlaviou, installés dans une ferme, il fallait préférer un maquis nomade, mobile, composé de groupes de sept à huit membres, vivant dans la nature. J'estimais qu'il nous fallait être toujours en mouvement, afin d'être toujours sur le qui-vive... J'organisai donc trois groupes, le premier sous la direction de Yann GUIVARC'H, le second commandé par André LE MIGNON, dit "Basane", et le troisième sous la houlette de Roger SALAÛN...

Quelques faits d'armes...

Attaque d'estafettes allemandes...

Mon groupe apprit que deux Allemands à bicyclette acheminaient le courrier entre Saint-Goazec, dont le château abritait des Allemands ayant combattu en Crête, et Châteauneuf-du-Faou. Armés de deux révolvers et de deux gourdins, nous attaquâmes les deux Boches et leur confisquèrent leurs armes. Mais le lendemain, la nouvelle nous parvint que les Allemands avaient encerclé le Bourg de Spézet ; aussi prîmes-nous la fuite à travers



Auguste
LE GUILLOU

champs, en passant entre Goarem Boulc'h et Roch Toulæron, vers le Cudel et les "montagnes" de Saint-Goazec.

L'attaque du Nivernic, 7 juin 1944...

M. LE MAIGRE, photographe et commandant des F.F.I. (Libé-ration-Nord) pour le canton de Carhaix, désirait attaquer le camp des Boches installé au Nivernic, en bordure de l'Hyères. Il sollicita notre aide. Or, il devenait difficile de contrôler mes hommes, qui avaient la tête près du bon-net... Il s'imaginaient que, puisque les troupes alliées avaient débarqué en Normandie, ils n'avaient plus à se cacher et ils étaient pressés d'en découdre avec l'occupant...

Tous les Résistants se regroupèrent au château du Kergoat en Saint-Hernin. Nous étions de cent à cent-cinquante. Nous décidâmes d'attaquer dans la nuit... Après avoir longé le canal de Nantes à Brest, M. LE MAIGRE donna l'ordre de faire sauter la voie de chemin de fer. L'explosion alerta les Boches. Leurs sentinelles furent doublées. Les Résistants tirèrent du haut de la colline dominant le camp des Allemands, qui ripostèrent. Quelques-uns d'entre eux tombèrent. Quant à nous, repli sur les écuries du château du Kergoat, puis vers le maquis de Tonton près de Goarem Boulc'h, entre Saint-Hernin et Gourin.

"Liquider" un traître...

M. LE MAIGRE et M. RIOU avaient demandé aux F.T.P. d'exécuter un traître faisant partie du réseau Libération-Nord de Carhaix, à la sortie de la messe de Landeleau. Cet homme pour 500 000 francs, avait "vendu" aux Allemands, la cachette de containers d'armes provenant d'un parachutage effectué en février 1944.

Nous effectuâmes la besogne, en échange de la promesse de deux mitraillettes que j'attends toujours...

Les onze fusillés de Spézet...

Des la fin du printemps 1944, certains Résistants, dont Jacques GUEGUEN, me demandèrent la permission de retourner chez eux afin de vaquer aux travaux agricoles. Considérant que la Résistance était fondée sur le volontariat, je ne m'y opposai pas...

Mais j'appris que onze hommes, parmi lesquels figuraient ces résistants redevenus paysans, furent arrêtés à Spézet lors d'une rafle, puis emmenés au Faouët, où siégeait un Tribunal militaire allemand. Le 23 juin 1944, ces onze hommes furent torturés et abattus au coin d'un champ... Les corps furent inhumés plus tard dans les tombes de famille.

Dédé le parisien...

Je voudrais rendre hommage à Dédé le Parisien qui appartient au maquis de Spézet.

le 2 aout 1944

Ma très chère mère,

Je t'écris pour te donner de mes nouvelles, peut être ça sera la dernière lettre car je suis affecté à la section spéciale les " S.S. " française pour la France dans le maquis car avant j'étais agent de liaison entre les postes de commandement et bientôt on va recevoir l'ordre d'aller se battre et de faire sauter les points stratégiques.

Nous faisons l'instruction déjà et je pense que nous n'aurons pas beaucoup de chance d'en ressortir car c'est un gros travail qu'ils nous incombent mais ont nous a choisi parmi les plus courageux et je ne suis pas un froussard car depuis trois mois que je suis dans le maquis je suis toujours en tête de combat, car j'aime me battre, je m'excuse ma très chère maman de te faire de la peine, mais je ne crois pas que tu revois ton fils qui t'a bien fait du chagrin.

Donc quand tu recevras cette lettre, c'est que je serai mort car j'ai chargé une jeune fille de mon secteur que si elle apprenait qu'elle t'envoie cette lettre.

Je mourrais mais heureux d'être mort pour le plus beau pays du monde " LA FRANCE ".

Je voudrais tant que tu aies un autre enfant plus sage et plus tranquille que ton fils.

André Chabas.

testament fait le 2 aout 1944 à Saint Goazec.

En raison de l'indisponibilité momentanée pour blessures de Yann GUIVARCH et de Dédé "Basane", Dédé le Parisien fut nommé agent de liaison... Il avait dix-sept ans.

Il portait une arme, contrevenant ainsi au règlement : c'est qu'il était "enragé", voulant à toute force "casser du Boche ».

Cette fonction d'agent de liaison ne lui convenait pas... C'était un combattant. Aussi entra-t-il dans les Corps Francs... Il participa au combat de Châteauneuf-du-Faou en juillet - août 1944... A coups de grenades Gammon, il infligea à l'ennemi des pertes sensibles avant de mourir d'une balle en pleine tête.

Ce n'est que plus tard que je compris pourquoi il se montrait aussi acharné... Le premier mari de sa mère avait été tué à Verdun, le second- son père, soldat - avait trouvé la mort au cours de la débâcle de juin 1940...Le désir de vengeance l'animait...

Le bataillon de « Stalingrad"...

Peu à peu, au cours de l'été 1944, le maquis de Spézet - Saint-Goazec se vida de ses hommes, les maquis de la région ayant fusionné. Fut créé le Bataillon de Stalingrad, basé à Ker Allée en Leuhan... Il comprenait quatre compagnies de cent hommes chacune. J'en fis partie, comme Tintin GARREC et QUÉNECH'DU, de Carhaix.

Bilan...

Au total, deux types de résistance coexistaient : celui de la France combattante, auquel j'ai appartenu, celui des renseignements.

Cinquante après, quand je rencontre des touristes allemands âgés, quels sentiments puis-je éprouver ? Comme moi, ils ont des cheveux blancs. Où étaient-ils donc en 1940 ? Qu'ont-ils fait entre 1940 et 1944 ? Eux aussi avaient une famille... Je n'éprouve pas ou plus de haine envers ces gens... Pour la plupart, ces Allemands étaient des soldats contraints de faire la guerre...

Louis le MANAC'H

Minotier, j'avais vingt-deux ans à l'époque de la guerre.

Le réseau de récupération des aviateurs alliés.

Si certaines organisations de résistance étaient chargées de collecter et de transmettre des renseignements concernant les forces allemandes d'occupation à Londres, d'autres avaient pour objet de réceptionner, habiller, loger, acheminer vers la côte bretonne ou vers l'Espagne, les aviateurs des appareils anglo-américains abattus au-dessus de la Bretagne.

Cette activité était vitale, car aux U.S.A. et au Royaume-Uni, le rythme de fabrication des avions était bien supérieur à celui de la formation de pilotes. Ceux-ci étaient en sous-nombre par rapport aux appareils disponibles et donc infiniment plus précieux...

Le réseau PAT O'LEARY

J'appartenais au réseau Pat O'Leary, organisé par un Belge, membre de l'Intelligence Service (service d'espionnage et de contre-espionnage britannique). Bâti en 1942-43, ce réseau gravitait autour d'un Carhaisien, Georges JOUANJEAN.

Il vint me demander un jour si j'acceptais de prendre en charge un aviateur anglo-saxon. Le danger était que mes ouvriers ne parlent à tort et à travers ; mais ils surent se taire. Je reçus pendant quinze jours chez moi deux aviateurs restés en souffrance à Gourin, puis Georges les confia à un convoyeur.

Chirurgie au « lambig ».

Un appareil s'était écrasé à Landeleau ; Jean SOLU, Étienne LE BIHAN, François L'HOSTIS, étaient chargés de repérer les avions abattus et François LE MAIGRE d'établir les cartes d'identité. Je fus appelé pour récupérer les cinq aviateurs. J'allai donc les chercher, muni d'un ausweiss (un minotier étant évidemment appelé à se déplacer souvent pour des transports de farine et de blé, je bénéficiais de facilités officielles de circulation). Je chargeai des fagots dans mon camion et m'en fus vers Landeleau. On dissimula les aviateurs... L'un fut hébergé par Mademoiselle CORREC, l'autre par Mademoiselle MARCHAIS, trois au moulin de Kerniguez.

D'eux d'entre eux étant blessés gravement - l'un souffrait d'une fracture ouverte du tibia, l'autre avait été atteint par balle dans les reins - je voulus les faire soigner à l'hôpital de Carhaix. Il fallait pour cela l'autorisation du Maire, qui refusa. Etienne LE BIHAN se rendit alors en personne à Morlaix pour solliciter les services du Docteur LE JANNE, dont nous savions qu'il appartenait à la Résistance... Il vint, accompagné d'une infirmière, et opéra les blessés chez moi. Imaginez la difficulté à pratiquer la chirurgie sans anesthésie ! De plus, nous ignorions que ces aviateurs avaient été vaccinés contre le tétanos en Angleterre : ils hurlaient comme des fous ! En guise d'anti-douleur, nous leur donnâmes de fortes doses d'eau-de-vie à tel point qu'ils étaient ivres...

Le Docteur LE JANNE ne pouvant venir chaque jour de Morlaix, le Docteur LIGNON de Carhaix le suppléa... La convalescence se confirma; aussi décidai-je de transporter les deux aviateurs à Saint-Quay-Portrieux, en zone côtière, donc interdite...

Nous fûmes inévitablement arrêtés pour contrôle d'identité par les Allemands : "Papiere" !. Ils ont bien donné quelques coups de baïonnette dans les fagots qui dissimulaient les aviateurs, mais sans succès.

Revenu à Carhaix, j'ai à nouveau été sollicité, en particulier pour cinq aviateurs tombés du côté de Malestroit (Morbihan). Trois furent hébergés au moulin, un chez Mademoiselle CORREC et un autre chez Mademoiselle MARCHAIS. En compagnie de Georges JOUANJEAN, je les ai convoyés à Pontivy en camion. Ils furent arrêtés dans le train la veille de mon arrestation sur ordre de Roger LE NEVEU.

Un traître...

Un traître, un Français appartenant à la Gestapo, s'était infiltré dans le réseau : Roger LE NEVEU. Il fit preuve d'une rare efficacité contre nous...

Nous apprîmes que deux aviateurs convoyés de Bretagne vers l'Espagne avaient été interceptés à Toulouse, mais la lumière ne se fit pas immédiatement... Un jour, LE NEVEU se présenta chez moi, donna le mot de passe : comment ne pas lui faire confiance ? Il me dit qu'il devait voir Georges JOUANJEAN qui était caché chez le Docteur ANDRIEUX... Nous y allâmes. Ce qui fit naître un soupçon en moi, ce fut la question de LE NEVEU : "Connaissez-vous le Docteur ANDRIEUX" ?... Mais je passai outre.

Étranges manigances...

Sur le renseignement fourni par le Docteur LIGNON, concernant un officier allemand défaitiste qui voulait communiquer à la Résistance les plans de la base sous-marine de Lorient, Georges et moi sommes partis pour un étrange rendez-vous lorientais, mais via Pontivy ; au restaurant, apparition de LE NEVEU qui nous conseilla de rentrer à Carhaix et de le retrouver le lendemain à Lorient... Nous rentrâmes donc à Carhaix.

Arrestation (6 juin 1943).

Vers minuit, des bruits de voiture et de bottes dans la cour me réveillèrent... J'aperçus LE NEVEU qui m'annonça que des aviateurs avaient été arrêtés à Pontivy... Mon frère m'assura qu'il venait d'apercevoir des soldats allemands dans la cour, et, de fait, il ne se trompait pas. LE NEVEU me dit alors : "Je ne suis pas de la Résistance, mais de la Gestapo" !... Nous fûmes évidemment arrêtés sur le champ. Mais Georges JOUANJEAN réussit à s'échapper du domicile d'Andrieux en sautant sur la toiture de la maison des LE BIHAN... Quant au Docteur LIGNON, il était absent pour cause d'accouchement en campagne... LE NEVEU enrageait : deux hommes lui échappaient!

A Pontivy, tous les membres du réseau étaient en état d'arrestation: nous trouvâmes là le Commissaire de police, l'Abbé MARTIN, le Père GWÉNAËL... Le fin mot de cette catastrophe, c'était le piège inventé de toutes pièces par LE NEVEU, c'est-à-dire cet étrange rendez-vous de Lorient avec un officier allemand...

LE NEVEU s'écria: "Maintenant qu'ils ont été pris la main dans le sac, il ne reste plus qu'à "nettoyer" !... "Les Allemands s'étaient donc emparés des aviateurs alliés, d'une tonne d'armes à... l'abbaye de Timadeuc, qui servait de lieu de... parachutage..."

Nous fûmes acheminés en car vers la prison Jacques-Cartier de Rennes.

Interrogatoires.

Les Allemands notèrent nos noms et nous attribuèrent un numéro matricule et une cellule... Quelques jours plus tard, les interrogatoires, menés par des gestapistes, commencèrent... Les questions portaient surtout sur les aviateurs.

Comme JOUANJEAN et LIGNON s'étaient échappés, nous les avions "chargés" : c'étaient eux, les instigateurs, les responsables. Le 6 août, je fus de nouveau interrogé par des S.S. en présence de LE NEVEU. On me demanda si j'avais dit la vérité ; après quelques coups de poing, je fus envoyé dans un cachot plus qu'humide, où on ne pouvait tenir ni debout ni assis...

Le lendemain, nouvel interrogatoire, question identique : "Avez-vous dit la vérité" ? J'acquiesçai... Alors, on tira un rideau et j'aperçus JOUANJEAN !!! Il me dit : "J'ai été arrêté à Paris, on est foutus" !. Nous fûmes durement et longuement bastonnés par les S.S.... Les soldats allemands qui nous surveillaient étaient beaucoup plus doux : ils se contentaient de surveiller la distribution de soupe, composée de rutabagas et de choux verts...

Évasion miraculeuse...

Un jour d'octobre 1943, grand branle-bas dans la prison... Après le rassemblement, nous fûmes embarqués dans des wagons à bestiaux gardés par des soldats de la Wehrmacht. Nous pensions partir pour l'Allemagne, mais à la gare du Mans, changement de direction vers le Sud et nous nous retrouvâmes à la prison d'Angoulême.

Le commandant de la prison ordonna la réquisition de cinq ou six détenus pour pelleter du charbon. Je fus du lot. On nous envoya près de la porte de la prison. Je vis celle-ci s'ouvrir et je m'écriai : "J'ai envie de foncer" ! ; mon voisin me répondit: "Tu es fou ! Il y a une sentinelle à l'extérieur". Toutes les semaines, un officier passait dans les chambrées pour affirmer que toute tentative d'évasion était vouée à l'échec... Je courus pourtant en pull et chaussons - il nous était interdit de porter ceinture et chaussures. Pas de sentinelle !!! A peine avais-je franchi la porte que la sirène se mit à hurler.



L e M a n a c h L o u i s,
28.5.20 Toul-Allée-en-Poullaouen/Finistère,
ist festzunehmen (s. Fahndungsnachweis).

J'ai pris mes jambes à mon cou vers la gare d'Angoulême... Près d'une maison, je vis un clapier à lapins où je pensai un instant me cacher. Mais je réfléchis qu'il valait mieux m'éloigner le plus vite possible : la ligne de chemin de fer était là, je l'ai suivie. Puis je l'ai quittée vers minuit...

J'ai gagné une route, j'étais en sang et fiévreux. Un homme qui passait me demanda ce qui m'était arrivé. Ayant répondu que je m'étais battu, il fit la moue et me demanda la vérité... Je répondis que j'étais hostile aux Allemands... Il m'accompagna alors chez le Maire de Rouillac qui me plaça dans une baraque où je fus surveillé par trois bonshommes.

S'étant renseigné, et ayant donc appris que j'appartenais à la Résistance, le Maire me fit conduire chez un paysan originaire de Josselin (Morbihan) qui m'hébergea.

Retour en Bretagne...

Je voulus revenir en Bretagne : on me donna pour tout viatique une grenade... A pied, par La Rochefoucaud, j'atteignis Nantes où les Feldgendarmen effectuaient des contrôles d'identité. Je me mêlai à eux et ils m'ignorèrent...

Je pris le train pour Pontivy par Auray ; je voulais retrouver des Résistants de ma connaissance... On m'avait dit que la meilleure façon d'échapper aux recherches à Auray était de me rendre dans un restaurant fréquenté par les Allemands. Alors que je demandais à être servi, le patron me répondit que le restaurant était réservé aux soldats allemands... Un officier se tourna vers le serveur et lui ordonna : "Servez Monsieur" !.

Je me dirigeai ensuite sur Pontivy et y appris que LE NEVEU s'y trouvait peu de temps auparavant. Je pris, à vélo, la route de Carhaix, n'y rencontrai âme qui vive. Ce n'est que parvenu au pont de la gare que je tombai sur une patrouille allemande : "Papiere, Monsieur" !. Je répondis : "Moi travailler à la gare" !. Je fus soulagé d'entendre un "Gut"!... Je repartis donc et joignis une de mes connaissances; il se sentait obligé de m'héberger, mais son épouse en colère prétendit vouloir se rendre dès le lendemain à la Kommandantur... Je n'avais pas d'autre solution que de fuir rapidement cette maison peu hospitalière. J'allai chez la famille L'HOSTIS et y resta huit jours. C'était en mars 1944.

Puis Robert DE BOISSIER me conduisit chez un de ses fermiers, M. QUÉMÉNER. Je portais un faux nom... Un jour, M. COLLOBERT, de Saint-Hernin, venu à la ferme, s'écria en me voyant : "Ah ! Tu es là Loulou MANACH" !. Je lui fis signe de se taire, mais QUÉMÉNER, qui avait entendu, m'autorisa à demeurer...

Le maquis de « Tonton »...

Six ou sept maquisards arpentaient le secteur de Saint-Hernin, se promenant et se prenant pour des "caïds", au point de nous tirer dessus...

J'ai retrouvé Simon LE BRAS, appelé Tonton et nous avons créé le maquis de Tonton. D'une dizaine au début, nous fûmes bientôt une trentaine... Notre rôle était, non d'abattre les Allemands, mais de les démoraliser. DE GAULLE et Jean MOULIN étaient en effet hostiles aux attentats. Nous étions chargés de rendre la vie impossible aux Allemands : déboulonner les voies ferrées, couper les lignes téléphoniques, cacher des armes parachutées. Le premier parachutage eut lieu à Langonnet...

Nous attaquâmes les Allemands une seule fois, au bois de Conveau.

Le Docteur LOHÉAC, chirurgien à Gourin, nous avait prévenus qu'un soldat allemand avait été blessé dans un petit accrochage. Des passants avaient été pris en otage... M. LOHÉAC, nous conseilla de nous rendre à sa clinique. Nous y fîmes prisonnier un Allemand venu visiter son camarade blessé. De retour au maquis, nous nous servîmes de lui pour faire pression sur les autres Allemands afin qu'ils se rendent. Mais ils tirèrent... Nous n'avions que deux ou trois malheureux fusils. Au bout d'un moment, les Allemands se retirèrent et se dispersèrent dans la nature ; peut-être pensèrent-ils qu'ils ne devaient pas surcharger une conscience déjà bien lourde...

Un transfuge...

L'Allemand que nous avons fait prisonnier, resta avec nous et nous rendit énormément service, car il connaissait admirablement l'organisation et les techniques de combat de l'armée allemande...

Il a aidé les troupes américaines en août 1944... Il est mort dernièrement à Carhaix.

La débandade de juin 1944.

Le 6 juin, des gens se rassemblèrent au Kergoat... En dépit des parachutages, nous n'avions que très peu d'armes, quelques fusils, révolvers et grenades... On nous donna l'ordre de tendre des draps, les Anglais devant parachuter des armes aux endroits "tapissés" de draps...

Tonton s'y opposa : "c'est démentiel" !...

Les Allemands vinrent au Kergoat peu après l'affaire de Lamprat. Ils fouillèrent partout. Nous étions prévenus et nous avions tout rangé pour ne laisser aucune trace, et puis ce fut la débandade : nous nous dispersâmes...

Bilan d'une expérience...

Si c'était à refaire, je ne le referais pas... Trop de choses m'ont dégoûté lors de la Libération.

Certaines personnes qui n'avaient pas levé le petit doigt, se vantèrent de leurs « actions »...

Je ne regrette cependant pas de l'avoir fait et je trouve qu'il est inutile d'éprouver de la haine. Tous les Allemands n'étaient pas les mêmes : il y avait les nazis et les autres...

J'ai vu certains Français aussi coupables que bien des Allemands...

Il y avait enfin cette querelle entre F.F.I. et F.T.P. qui nous semblait irréaliste, injustifiée...

Madame LE MANACH

L'exode de Carhaix, le 6 août 1944

Par Madame LE MANACH, née L'HOSTIS, quatorze ans à cette époque.

Carhaix ville ouverte...

Le 6 août 1944, la population a été invitée à se regrouper Place de la Mairie, afin d'évacuer la ville... Les personnes âgées et les malades devaient se rendre à l'hôpital. Il nous était demandé de laisser les portes des maisons ouvertes. Nous faisons nos adieux aux voisins : M. et Mme LE GAC, boulangers, non autorisés à nous suivre. Ils doivent faire le pain pour les Allemands et pour l'hôpital. Nous ne pensions jamais les revoir. Nous nous disions que les nazis allaient piller la ville et y mettre le feu ! C'était angoissant.

En direction de "la Mer Rouge" : le canal de Nantes à Brest

Il y avait là des hommes, des femmes, des enfants. Les gens poussaient des remorques et des landaus; quelques animaux nous accompagnaient... Marchant à pied, nous avons pris la rue Amiral ÉMERIAU, avons rejoint la rue Fontaine Lopic, puis "la rue de l'Exode" actuelle qui n'était qu'un étroit chemin. Arrivée entre la rocade actuelle et le canal de Nantes à Brest, cette masse humaine a été sommée de s'arrêter... Nous étions terrorisés. Nous pensions que nous avions laissé à Carhaix tout ce que nous possédions. Les biens matériels nous paraissaient secondaires. Nous nous

disions pourvu qu'on ait la vie sauve" !... Nous étions regroupés entre voisins, il y avait une grande solidarité entre nous.

Un Allemand, monté sur un cheval blanc faisait la navette entre le début et la fin de l'interminable colonne. Monsieur POSTOLLEC est monté sur un talus levant un drapeau blanc. Les Allemands qui nous suivaient lui ont tiré dessus. Il a été sérieusement blessé ! Nous continuons notre étrange périple - nous voici près de la côte de Kervoulidic. Le soleil tape dur et nous pensons que nous allons tous être massacrés ! Sûrement les Allemands nous ont poussés si loin pour nous tirer dans le dos ! La marche s'est ralentie, les soldats vont en profiter... Nous craignons l'arrivée de Russes Blancs. Nous traversons le canal, empruntant le pont... En descendant l'autre versant, nous marchions très vite, nous nous sentions plus en sécurité...

Le Havre de paix : Plévin

Après plusieurs heures d'une longue marche, nous entrons à Plévin. Nous sommes très bien accueillis par la population qui nous offre l'hospitalité. Nous nous restaurons, dormons dans les maisons ou dans la paille... Nous sommes entre voisins, la famille est là saine et sauve ! Le lendemain, bien reposés, nous escaladons les hauteurs du bourg et nous voyons des maisons brûler ! Certainement Carhaix est en feu !

Enfin chez nous !

Nous ne pouvons rester indéfiniment loin de notre ville. Nous voulons savoir ce qui ce passe là-bas ! Nous décidons donc de rentrer chez nous en passant par Paule et toujours à pied ! Certaines personnes sont angoissées, d'autres énervées. Une dame se trouvant près de nous - enceinte de sept mois - demande à une personne si elle peut monter dans sa charrette. On lui répond qu'il ne s'agit pas de "crever sa jument pour la prendre" !...

Arrivés à Carhaix, nous avons vu les maisons brûlées. Remontant avec plaisir fontaine Blanche, nous ne rencontrons pas d'Allemand. C'est avec plaisir que nous embrassons nos voisins M et Mme LE GAC. Les Occupants ont quitté la ville, sans faire de bruit, ils ont rejoint Brest...

Yves LE NEGOUET

Témoignage de Yves LE NEGOUET, du maquis de Locarn, recueilli par son petit-fils Jerome LE NÉGARET.

L'un des nombreux réfractaires au S.T.O. Je suis entré dans la Résistance en août 1943. Comme j'appartenais à la classe 42, désignée par l'occupant pour le travail obligatoire en Allemagne, le patron des ardoisières qui m'employait me prévint que je risquais d'être expédié dans le "Grand Reich" pour une durée indéterminée. Les Allemands devant opérer une rafle dans l'après-midi, je me cachai, dès

midi, en rase campagne. A Locarn, les Boches n'ont trouvé qu'une dizaine de jeunes gens, victimes donc de leur ignorance ou de leur inconscience...

Au maquis de Locarn.

Ayant pris le maquis, j'errais de village en village et je m'occupais à casser du bois, à faire le cidre, à fabriquer la litière des bêtes, dans les fermes. J'étais à l'abri, mais par précaution, je ne séjournais pas longtemps dans la même exploitation agricole, car des collaborateurs, appâtés par des primes, dénonçaient les réfractaires...

Nous effectuions des sabotages sur la voie ferrée, lacérations des affiches, préparions des terrains d'atterrissage pour les avions alliés. Le jour, j'étais agriculteur, la nuit, saboteur. Lorsque les Allemands perquisitionnaient dans les fermes, je dormais dans un tas de paille... En Février 1944, l'attitude de l'occupant s'est durcie et j'ai dû me cacher plus soigneusement.

Au maquis, nous étions entraînés au maniement d'armes par un second-maître de Maël-Carhaix, un premier-maître de Locarn et un gendarme de Callac. Nous étions installés au Stang et aidions parfois d'autres maquisards attaqués par les Allemands. Nous avions des mitraillettes et des grenades.

Les parachutages d'hommes et de munitions, qui avaient lieu à partir de minuit, étaient l'une des grandes activités du maquis. Chaque homme avait une tâche précise : baliser le terrain en allumant cinq grands feux, faire des signaux lumineux, aider le militaire ayant touché le sol à se débarrasser de son parachute et des soixante-dix kilos d'armes dont il était chargé.

Tout ceci se passait dans la précipitation, car les Allemands n'étaient parfois qu'à cinq ou six kilomètres... Parfois, cela tournait au drame: je me souviens qu'après avoir aidé un premier parachutiste, je m'apprêtais à assister un second, tombé à quelques trente mètres, quand son sac de munitions a explosé ; il fut tué sur le coup...

L'épreuve du feu.

Le 4 août au matin, le lieutenant parachutiste Robert nous a conduits, à pied, du Stang à Guingamp. Nous y sommes arrivés dans l'après-midi... Dès le 7 août, les Allemands nous ont attaqués dans un château où nous nous cachions... Nous avons été dénoncés.

Au moment où ils allaient donner l'assaut final, nous avons été sauvés par des aviateurs anglais. Un maquisard avait signalé notre présence aux Alliés en étalant un drapeau tricolore sur la pelouse du château.

Les avions anglais ont bombardé les positions allemandes, tuant la moitié des soldats. Forts de cette victoire, nous avons participé à la libération de Guingamp, poursuivant les Allemands jusqu'au centre-ville. Finalement, ce sont les troupes américaines qui ont eu raison de l'occupant et nous n'avons servi que de force d'appoint.

La bataille de Locarn - Kerhamon.

"Un convoi militaire allemand se dirige vers Maël-Carhaix. La voiture de tête, chargée de reconnaître l'itinéraire, installe des panneaux indicateurs. A peine est-elle passée qu'un patriote modifie l'orientation de ces derniers : c'est de bonne guerre. Les Allemands, parvenus à hauteur de Maël-Pestivien, tombent sur un panneau indiquant la direction du bois de Duault. C'est là que nous sommes cachés et nous n'avions pas subodoré leur arrivée...

Armé d'une seule carabine, je suis en première ligne en compagnie de KERVILLEC, armé d'une grenade incendiaire. La voiture allemande de tête arrive, précédant les camions transportant les soldats. Leurs officiers font halte au pied de la colline où nous nous cachons. Mon camarade lance sa grenade, qui tue les quatre gradés. Repéré lorsqu'il s'est levé pour expédier le projectile, KERVILLEC reçoit une balle explosive en plein front. Il tombe, je le traîne dans la bruyère sur une quinzaine de mètres, et il meurt.. Les Allemands me poursuivent, mais les patriotes cachés dans le bois ripostent. Cent soldats allemands succombent...

Le lendemain, nos ennemis - cent soldats russes "blancs" à cheval et cent Allemands - reviennent à l'attaque. Ils se portent sur une hauteur, d'où ils bombardent les maquisards au canon... Nous devons reculer vers l'orée opposée du bois. Une quinzaine d'hommes reste sur le terrain, dont le capitaine MOREAU et le lieutenant BOTELLA. Un autre capitaine, atteint à la cuisse, est poignardé par les Allemands. Nous nous partageons en deux groupes, l'un se rend à Kergrist-Moëlou et l'autre dans le Finistère proche.

Le lendemain, le combat se poursuit. La forêt de Duault est incendiée par nos ennemis pour venger les cent soldats allemands tués la veille. En représailles, une dizaine de fermiers de quarante-cinquante ans, sont emmenés dans la forêt de Malaunaie, et massacrés, sous prétexte qu'ils ravitaillaient les maquisards...'

Louis LIZIAR, de Carhaix

Pérégrinations d'un soldat français ayant traversé la "drôle de guerre" et subi "l'étrange défaite" (1939 - 40)

Né en 1913, j'avais vingt-cinq ans en 1939. J'étais cheminot à Carhaix. Mobilisé le 23 août, j'ai rejoint mon régiment à Versailles, puis à Marne-La-Coquette et y ai retrouvé un ami carhaisien, Auguste COLLOBERT.

Nous avons gagné Rouen dans des wagons à bestiaux, puis la région de Charleville-Mézières dans les Ardennes... Nous étions cantonnés dans des villages.

La "drôle de guerre" » ...

En octobre 1939, nous sommes montés au "front" en Lorraine, à Sarreguemines, tout près de la frontière. Tout était calme, hormis quelques tirs d'artillerie sporadiques et quelques passages d'avions allemands.

A la Noël 1939, nous avons abandonné notre cantonnement lorrain pour l'Alsace. Nous logions chez l'habitant, ou, sur de la paille dans des écoles, où nous nous sentions plus libres : nous pouvions sortir à notre gré, jouer au football.

L'attaque allemande...

Lors d'un retour de permission en Bretagne, le 10 mai 1940, j'assistai, près de Paris, à des bombardements : quelques bâtiments de gare étaient éventrés...

En camion, nous avons fait route sur le Jura (!), où nous sommes restés quelques temps. Ce fut ensuite Rouen et le front de la Somme... Les gens évacuaient les villages, lâchant vaches et lapins dans la nature.

Fin mai 1940, montés en ligne sur la Somme, nous rencontrons des soldats français abandonnés par leurs officiers. Nous étions déconcertés.

Les Allemands attaquèrent : au cours des raids aériens, nous entendions les bombes siffler au-dessus de nos têtes. Près de Chaulnes, quatre camarades des transmissions et moi transportons, dans un camion, un poste radio. Nous l'installons dans un petit bois et creusons une tranchée. Les Allemands nous ont attaqués, mais seul le poste radio a souffert : il était détruit. Privés donc de notre matériel, nous réintégrons notre compagnie à Chaulnes, où j'eus la joie de retrouver un ami carhaisien, Loulou DUVAL, employé à l'État-Major.

Le débâcle et le "repli sur ordre" (juin 1940)

Début juin, grande offensive allemande sur un front étroit de dix kilomètres : cinq mille Panzer, appuyés par l'aviation de bombardement en piqué... Cette ruée allemande a pour but la percée de notre ligne de résistance mise en place par Weygand...

Les Boches s'emparent de Chaulnes... Le repli commença : la nuit, à pied, nous reculions vers le Sud. Parfois, les Allemands étaient derrière nous, accrochés à nos basques, mais parfois, ils nous précédaient... Ce fut une angoissante partie de cache-cache.

Nous n'avions plus de capitaine ; de village en village, de pont en pont, nous descendions toujours davantage vers le Sud. Je me souviens avoir tremblé de peur sous un bombardement...

Nous avons reculé, sur ordre, vers Pont-Sainte-Maxence, Sentis, la Loire, le Cher, Romorantin... Le 17 ou le 18 juin, nous nous trouvions près de Cahors, dans le Lot.

Après l'armistice du 22 juin 1940, nous avons dû rendre nos armes « propres » ... J'ai tiré alors en l'air mon premier coup de fusil de cette guerre, afin de "déroutiller" l'arme...

Sur les dix-sept mille hommes que comptait ma division, deux mille sont parvenus à échapper aux Allemands : les autres étaient prisonniers ou dispersés on ne sait où...

J'ai obtenu la Croix de Guerre pour n'avoir pas fui devant l'ennemi, puisque je m'étais replié sur ordre...

Prises de contact avec des résistants...

Revenu à Carhaix après ma démobilisation, je repris mon travail à la gare et retrouvai mes amis : Jacques BEULZE, instituteur, et Paul GUILLOU, électricien.

Constitution d'un petit noyau de résistants F.F.I. liés par une amitié ancienne...

Dès l'automne 1941, Jacques BEULZE fut contacté par Libération-Nord. C'est autour de lui que se constitua un petit groupe de Résistants décidés à nuire à l'Occupant.

Il y avait là Maurice TROMEUR, lieutenant aviateur, Jean LE JEUNE, de Plévin, mademoiselle Marianne BELLEC - qui est devenue ma femme. La prise de contact entre les premiers Résistants fut longue, car ils étaient méfiants. Marianne BELLEC, agent de liaison entre Tromeur et Beulze, avait pour nom de code "Bella" ; elle correspondait avec Beulze, par cartes postales, en se faisant passer pour sa fille... Notre intérêt étant de coordonner nos efforts avec ceux d'autres groupes, nous prîmes contact avec d'autres organisations embryonnaires, dont celle de Guézennec, de Plévin.

Entraînement au maniement de notre unique mitrailleuse...

Pendant toute l'année 1942, je me rends ponctuellement à mon travail à la gare de Carhaix... Les ordres étaient de ne pas tuer les Allemands isolés, afin d'éviter les représailles.

Nous n'avions qu'une Sten, cachée à la Butte-du-Cheval chez CROISIER. Cette mitrailleuse passait de groupe en groupe. Quand c'était à mon tour de m'entraîner, avec Roger LE GUEN, je prenais ma bicyclette pour prendre l'arme, la plaçais sur le porte-bagage, gagnais Kergalet, puis Kergloff (M. LE BRIS).

Chaque fois que l'arme "voyageait", un incident qui pouvait tourner au drame se produisait. Ainsi, Tintin MOULIN, ouvrier des Chemins de fer, qui transportait la Sten enveloppée dans un chiffon et la tenait sous le bras, tomba, rue de la Fontaine Blanche à Carhaix, sur un groupe d'Allemands ; il passa, au culot, au milieu d'eux...

Jean JAOUEN, chef cantonnier, porteur de l'arme, est arrêté devant l'école des filles ; fouillé, il reçoit un bon coup de pied dans le postérieur ; mais les Allemands n'accordent aucune attention à la sacoche de la bicyclette qui contenait la Sten...

Que de peurs instantanées et rétrospectives, cette unique mitrailleuse nous a causées... !

MODELE N° 1.

OFFICE NATIONAL DES ANCIENS COMBATTANTS ET VICTIMES DE LA GUERRE

REPUBLIQUE FRANÇAISE

N° 127386

CARTE DE COMBATTANT VOLONTAIRE DE LA RÉSISTANCE

Office départemental FINISTÈRE

té délivrée à

M. LIZIAR, née Bellec

Prénoms : Marie Anne

Domicile Carhaix

Né le 15 Août 1919 Kergloff

A QUIMPER le 16 Septembre 1958

Le titulaire M. A. Liziar

Président de l'Office départemental Le Secrétaire Général de l'O.D. [Signature]



OFFICE NATIONAL DES ANCIENS COMBATTANTS ET VICTIMES DE LA GUERRE

REPUBLIQUE FRANÇAISE

N° 145305

CARTE DU COMBATTANT

Office d' [Signature]

Valable du 6-12-1958 au 5-12-1960

dé délivrée à

Monsieur Liziar

Prénoms Louis

Domicile rue J. Faurès Carhaix

Né le 22 Juin 1913

A Carhaix Départ

A QUIMPER le 6-12-1958

Le Président de l'Office, [Signature]

Le Titulaire, L. Liziar



~~Copie~~

Attestation.

Nous soussignés :

Raulze Jacques ex. capitaine fondateur du bataillon. La Tour d'Auvergne. responsable cantonal FFI (Lib. Nord) à Carhaix. Finistère. Titulaire de la médaille de la résistance.

Guillon Pierre. Responsable. Lignatour du bataillon. FFI. La Tour d'Auvergne à Carhaix

Certifions que le nommé LIZIAR Louis né le 6.5.1911 à Carhaix, a participé dès le début à la création du premier noyau de résistance à Carhaix, au début de novembre 1944. noyau qui devint depuis ensuite le bataillon. La Tour d'Auvergne. Liziar a pris part à de nombreuses réunions clandestines, et a été chargé de recruter et d'instruire les volontaires sur le maniement des armes et l'utilisation des explosifs. Il a dès 1944. commencé des actions de sabotage, notamment celle de la ligne téléphonique souterraine entre Carhaix et Poul. Lacomme a participé à l'organisation et la réception du parachutage de Suinty Landeleau, à la suite duquel tous les participants ont été arrêtés ou recherchés par la Gestapo, six de nos camarades, étant compris, en déportation ou quatorze sont morts. Liziar a continué à organiser son groupe de Ruzloff, pour entrer en action le 6 juin 1944. au moment du débarquement, et a suivi depuis lors tous les mouvements du bataillon, combats pour la libération de Carhaix et des environs, combats dans la poursuite de Brojez. A été cité et décoré de la croix de guerre

à Carhaix le 6.5.1946

à Quimper le 10.12.1946

Raulze inspecteur de la jeunesse et des sports
Quimper



1943 : résistance passive...

Notre but est d'empêcher les Boches d'utiliser les trains français.

Deux méthodes existent : le sabotage des machines et des wagons ; le refus d'un travail profitable aux Allemands.

C'est ainsi que je place du sable dans les moyeux des roues pour les faire chauffer et ainsi les détériorer et que je retarde au maximum l'exécution des ordres de mes chefs... Ceux-ci, non prévenus du but poursuivi, ne comprennent pas mon attitude, me rappellent à l'ordre. Des altercations nous opposent. Comme je réponds à mon chef d'équipe : "C'est ton travail de faire sortir les wagons le plus vite possible, mais c'est le mien de les saboter, car ils servent aux Allemands" ! Résultat : je suis puni : déplacement, pour trois mois, à Pont-l'Abbé...

Durant cette période, le Dépôt (locomotives, wagons, ateliers d'entretien et de réparations) du Réseau Breton à Carhaix fut la cible du Bataillon Guy MOQUET : ces résistants firent sauter quelques locomotives et - quelle dérision... - je fus désigné par mes chefs comme gardien de nuit de minuit à quatre heures du matin pour empêcher les sabotages...

Printemps 1943 : le parachutage du Penity-Landeleau...

Réussite apparente de l'opération...

L'exposition de la photographie du colonel LE NUZ dans la vitrine du photographe LE MAIGRE constituait le signal d'un parachutage nocturne imminent.

Nous fûmes nombreux à nous retrouver à l'heure et au lieu convenus: je reconnus Jean ROHOU, Charles LE GOFF, Roger LE GUEN, Maurice TROMEUR, Marcel CORVELLEC, Jean SOLU... La nuit est obscure, brumeuse... Vers trois ou quatre heures du matin, l'avion effectue un premier passage ; au second, il largue les conteneurs. Il doit aussi lâcher deux parachutistes, mais une fusée éclairante est tirée d'un champ voisin... Je me dis: "Voilà les Boches" ! Mes camarades s'emparent le plus vite possible des lourds conteneurs tandis que je ramasse les parachutes. Nous prenons la fuite vers le Bois-du-Duc et nous cachons chez M. BOURHIS, garde-chasse.

Échec en réalité catastrophique...

C'est avec douleur que nous apprenons le lendemain que les Boches ont trouvé les armes et procédé à l'arrestation de GUÉZENEC, TROMEUR et LE GOFF...

Six de mes camarades ont été déportés, dont quatre ne sont pas revenus des camps...

Ma cachette n'est pas sûre; ma belle-soeur me fait prévenir par un élève d'avoir à prendre d'urgence des précautions... C'est ainsi que je cache des papiers compromettants dans une cabane en plein champ, près du Château d'eau et que je prends le large vers Kergalet : nous sommes plusieurs à nous faire tout petits dans une maisonnette que je possède. Il y a là Roger LE GUEN, Ernest LORICQUER, Paul GUILLOU, Jean JAOUEN Jacques BEULZE. Nous dormons dans le foin... Nous sommes restés dans ce "loche" pendant un long moment.

Excédés, LORICQUER et LE GUEN décident de s'en aller... Le premier est victime d'une rafle opérée par la Gestapo à Trébrivan ; il est condamné à la déportation (Dachau).

Six mois de vie de taupe.

Recherché, je me terre donc dans ce "loche" pendant six mois, désertant mon travail...

Ma mère est convaincue que j'ai "mal tourné", que je suis devenu un "voyou". Je poursuis mes activités de résistant clandestin...

1944 : l'année décisive...

Juste après le Débarquement, nous devons aller prendre livraison d'armes à Coat-Nuz, entre la route de Châteaulin et celle de Port-de-Carhaix. Nous grimpons le coteau, atteignons la chapelle Saint-Roch (en Cléden-Poher) ; mais nous attendons les armes en vain.

Le 8 juin, Jean MADIEC nous apprend le drame de Lamprat. Une heure avant sa visite, nous avons rencontré, à Kergalet, un Allemand isolé, juché sur une motocyclette... Pendant un moment, l'envie nous a pris de "faire un carton". Si nous avions eu connaissance des pendaisons, nous ne l'aurions pas manqué...

Mariage en pleine Libération...

C'est le jour de l'attaque de la Pie, le 29 juillet 1944, que je me suis marié avec Marianne BELLEC ; j'étais toujours recherché, et nous étions une vingtaine de convives, ce qui constituait un attroupement interdit par l'occupant...

Exode et libération de Carhaix...

Les Américains étaient arrivés au Moustoir le 4 août. Ils ont contourné Carhaix par Plévin et Poullaouën. Les Allemands avaient édifié des fortifications autour de Carhaix et installé des chicanes dans les rues de la ville...

Le 6 août, alors que nous nous trouvions à Kergalet, Jean MADIEC nous apprend l'exode de la population carhaisienne... Nous nous rendons dans la ville, qui, effectivement, est vide... Au retour, les Allemands nous ont obligés à passer par Kervoulidic...

Le matin suivant, de bonne heure, nous sommes réveillés par des bruits de bottes : ce sont les Boches qui s'en vont. Ils font sauter le pont sur le canal de Nantes à Brest. Nous sommes inquiets... Pour nous défendre, nous creusons une tranchée derrière la maisonnette... Les F.T.P. approchent, nous le savons ; nous risquons donc d'être pris dans le combat entre Allemands et Résistants... J'aurais voulu fuir vers Motreff par l'écluse, mais ma femme s'y oppose : elle venait de faire des confitures qu'elle tenait à ne pas perdre...

Cachés, nous assistons à un spectacle drôle : les Allemands, venus pour faire sauter le pont de chemin de fer, n'y réussissent pas tant ils sont ivres... En effet, ils ont découvert les provisions et la cave de M. PINSON...

Le lendemain 8 août, Jean JAOUEN et moi, nous sommes rendus à Kervoasdoué pour y prendre des armes : un fusil et une mitrailleuse, cachés dans une ferme... Sur le chemin du retour, nous rencontrons Job COËNT... Ensemble, nous nous promenons dans Carhaix ; nous chargeons les cantonniers, MM. LÉVÉNEZ et AUFFRET de porter des messages à M. RIOU, à Port-de-Carhaix, et M. LE JEUNE, à Plévin.

Vers quinze heures, nous croisons, rue Fontaine Lopic, une compagnie de F.T.P. venant de Plévin. Vers dix-sept, dix-huit heures, les Carhaisiens sont revenus... Toutes les cloches ont sonné... La pagaille était à

III^o RÉGION MILITAIRE

ETAT-MAJOR

Bureau F. F. C. I. régional

N° 9562 BR FFCI/FI-N.

C. A. 3

16 Nov. 1949 - Rennes

MODÈLE NATIONAL — SÉRIE NORMALE

Références : IM. n° 10 EMGG/FFI du 8 Février 1945

IM. n° 4550 FFCI/FI du 9 Mai 1947

CERTIFICAT D'APPARTENANCE

AUX FORCES FRANÇAISES DE L'INTÉRIEUR

LE GÉNÉRAL COMMANDANT LA III^o RÉGION MILITAIRE, certifie que :

Monsieur LIZIAR Louis alias "Lilas"
né le 22 Juin 1913 à CARHAIX (Fre)
actuellement domicilié à Rue de la Tour d'Auvergne CARHAIX (Fre)

A SERVI DANS LES FORCES FRANÇAISES DE L'INTÉRIEUR

au titre des formations suivantes, ~~composés dans les unités de combat des unités F.F.I.~~ et dans les départements ci-après :

FINISTÈRE - Bataillon La Tour d'Auvergne du 15.5.44 au 10.2.44
..... du au *
..... du au

la dernière date indiquée étant celle de la libération de son secteur.

Circonstances particulières

Monsieur LIZIAR Louis a continué à servir dans sa formation
après la libération jusqu'au 20.9.44 date à laquelle
il est rentré dans ses foyers définitivement.

La présente attestation constitue un **Certificat de présence au Corps.**

A RENNES le 16 Novembre 1949

Le Général de C.A. ARLABOSSE
Commandant la 3^o Région Militaire
par délégation le
Chef du Bureau F.F.C.I.



Références particulières)
éventuelles)

NOTA. — La présente pièce est le certificat d'appartenance et contre reçu, dans les procédures administratives s'il y a lieu.

Final; le détenteur ne doit pas s'en séparer, sauf provisoirement

son comble... Quelques accrochages verbaux entre F.T.P. et F.F.I. ont éclaté : l'heure des règlements de comptes semblait venue... Quelques gars ont bousculé M. COÏC, mais, étant armés, nous avons pu rétablir le calme.

Remise en ordre...

Une réunion avait été organisée à Persivien pour regrouper les compagnies de Résistants présentes à Carhaix. J'ai participé à cette tâche.

Des problèmes de ravitaillement se posaient : il fallait nourrir ces hommes et veiller à l'indemnisation des fournisseurs.

En septembre 1944, Jacques BEULZE, Maurice TROMEUR, Jean JAOUEN et moi-même avons pris part à l'évacuation de Brest par la population civile de la ville. Étant armés, nous avons été chargés de la police...

Par la suite, je me suis trouvé dans la presqu'île de Crozon à Tal-ar-Groas. Étant venu en permission à Carhaix, j'ai échappé au bombardement de Telgruc par les Américains. C'était une méprise, beaucoup de Résistants furent tués...

J'ai refusé de faire partie du groupe du Comité d'épuration de Carhaix. Environ dix femmes furent tondues dans l'école. Je réprouvais ces pratiques.

Peu de temps après, je repris mon travail à la gare...

Victor LORVELLEC, de Plévin

Je m'appelle Victor LORVELLEC. Je suis âgé aujourd'hui de soixante-deux ans. A l'époque de la guerre et des maquis, j'avais donc environ treize ans...

La fibre patriotique paternelle...

Mon père avait fait la guerre de 1914-1918. Comme tous les anciens de la Grande Guerre, il avait les Allemands en horreur, il était patriote jusqu'au dernier de ses cheveux. Il aurait tout fait pour les maquisards et venir en aide à la France.

Les Résistants s'engageaient par patriotisme, non par vengeance ou pour l'argent des parachutages...

Le maquis du Moulin du Quinquis à Plévin.

A moins d'un kilomètre de la ferme de mes parents, s'était organisé un maquis. Je me souviens que mon frère et moi avons livré aux Résistants des pommes de terre, un veau, du cidre, dans une charrette... Toute la nourriture fournie était payée. Dans ce maquis, un boucher exerçait son art sur des bêtes achetées aux paysans.

M'étant rendu à deux reprises dans ce maquis, je pus l'observer à loisir... C'était un maquis presque imprenable. Il fallait connaître la topographie de l'endroit et les vieilles routes de campagne, disparues depuis le remembrement, pour y accéder... Les Résistants dormaient sur des paillasses, dans des tentes taillées dans la toile de parachute. C'étaient des conditions précaires... Tout autour, une ceinture de protection qu'on ne pouvait franchir sans accompagnateur...

La rafle du 29 juillet 1944...

Ce même jour où eut lieu le combat de la Pie, Paule, Plévin, Le Moustoir et Motreff subirent une rafle...

Un détachement d'Allemands voulut s'emparer du camp des Maquisards. Les deux premiers Allemands qui s'approchèrent furent tués, des Résistants aussi... Les Allemands rescapés battirent en retraite...

Un agriculteur fut chargé d'enlever dans une charrette un cadavre Allemand.

Au cours de leur retraite, les Allemands sont donc passés devant la ferme de mes parents. Tous les ouvriers agricoles étaient à la moisson, de même que mon beau-frère, un architecte parisien venu à vélo de la capitale en 1944.

Les Allemands, qui disposaient d'un interprète alsacien, demandèrent à voir les cartes d'identité. A la vue de celle de mon beau-frère, l'interprète s'écria : "Je vous connais, Monsieur, et pour preuve, je peux vous dire que vous étiez à l'École des Beaux-Arts à Paris et que vous mangiez à ce restaurant ».

Puis il montra la liste des maquisards de Plévin qu'il avait obtenue d'un traître dont les Allemands avaient payé les services. Sur la liste figuraient les noms de trois des ouvriers agricoles de mon père : COCHARD, FALCHIER et MAURICE. Ils s'étaient engagés quelques jours avant... L'interprète dit à mon beau-frère : "Puisque je vous ai connu par le passé, je ne dirai rien à l'officier allemand" !.

Les trois hommes ont eu la vie sauve grâce à cet interprète alsacien. C'est là un fait authentique et qui a dû se répéter assez souvent... Dans les Kommandantür, certaines personnes jouaient double jeu...

Mais ici à Plévin, un LE GOFF a été tué par erreur, en lieu et place d'un homonyme, membre de la Résistance.

Quelques années plus tard, nous nous demandions si, au cas où nous aurions été arrêtés, nous aurions « parlé »...

Germain MARC

Les pendus de Lamprat et l'affaire de Kergariou, en Plounévezel

"Je me nomme Germain MARC. Né à Carhaix le 6 juillet 1911, je fréquentais l'école publique de cette ville jusqu'à l'obtention de mon Certificat d'Études ; ensuite, j'entrai à l'École Préparatoire de la Marine de guerre. Deux ans plus tard, je revins chez mes parents. En 1928, après un apprentissage chez un forgeron, j'entrai à l'Ecole des Mécaniciens à Lorient.

Revenu au pays, je fus embauché au Réseau Breton, à Carhaix.

Lamprat

A l'appel du 6 juin, les groupes de Résistants furent formés par sections, chacune ayant son lieu de rassemblement. Notre groupe, composé d'anciens marins, rejoignit Pierre LE MARREC et la famille MEVEL de Kerguévarec en Plounévezel. Le groupe qui vint à Lamprat était dirigé par François L'HOSTIS.

Les Allemands vinrent chercher du matériel de transport chez le Maire de la commune, Youenn MEVEL, à Lamprat. Les quelques Résistants présents prirent peur. Ils se levèrent, au lieu de rester tranquillement à table. L'un d'eux, qui avait un pistolet, dut en laisser tomber le chargeur par terre. Les Allemands s'en aperçurent et cernèrent la maison. Ils capturèrent les plus jeunes d'entre les Résistants. "Genou" (Eugène) LEON essaya de s'enfuir, mais un Allemand l'abattit.

Les gens du village furent rassemblés dans le bois du Penhoat. Parmi eux se cachait un traître qui dénonça les Résistants en les désignant.

Les gens du village furent bastonnés. Quant aux Résistants, ils furent "condamnés" à être pendus.

Le premier supplicié fut Jean LE DAIN, domestique chez Pierre-Louis MÉVEL, à Kerguévarec. Au moment de quitter cette ferme, je l'avais mis en garde et lui avait recommandé de rester sur place, mais il insista pour faire partie du groupe de Résistants... Il souffrit le martyre lors de sa pendaison. La corde lâcha et il tomba dans le ravin. A demi-évanoui, il fut contraint de se relever et de remonter à l'échelle sous la menace d'une baïonnette. Un soldat lui remit la corde au cou, tira l'échelle, la mort s'ensuivit. Il avait vingt-trois ans.

De nombreuses pendaisons eurent lieu ensuite : Georges LE NAËLOU au Moustoir, Marcel LE GOFF à la Pie, Marcel BERNARD, qui mourut au lever du jour, à Rostrenen.

Kergariou :

M. COTTIN, garde-chasse, vint nous avertir qu'un groupe d'Allemands se cachait dans un bosquet à Kergariou : ils craignaient les Résistants. Après avoir contacté son gendre, Joseph HUITOREL, il vint me prévenir d'essayer de faire prisonniers ces Allemands.

Nous étions six dont Pierre MOYSAN, Raphaël SALAÛN et Jean CHAUVÉL qui portait le fusil-mitrailleur. Les Allemands étaient nombreux, une soixantaine environ. Nous avons grenadé, ils ont répondu avec leur mitrailleuse. Jean CHAUVÉL reçut une balle dans le ventre et s'affala sur la route. Une balle frappa Étienne à la poitrine, un cultivateur de Kergariou fut tué... Mon camarade François CONAN fut atteint au genou et de plusieurs éclats au visage... Le chef des Allemands était un adjudant de la S.S. ; il refusait de se rendre. J'ai tenté de l'abattre au fusil...

Diverses considérations :

Il y a cinquante ans, les Allemands étaient arrogants... Il n'y avait plus d'armée française, car on ne lui avait pas donné les moyens de se défendre.

Malheureusement, il y avait de nombreux collaborateurs et délateurs. Le premier à être victime d'une dénonciation fut le Docteur ANDRIEUX, de Carhaix. Je lui avais serré la main une heure avant son arrestation par la Gestapo le 11 mars 1942...

En mai 1944, je fus chargé d'acheminer un poste-émetteur jusqu'à la ferme de M. PINSEC en Plounévél. Je le dissimulai sur mon vélo. Je passai par Moulin-Meur, puis par Dourecam. Chemin faisant, je croisais des convois allemands et je les comptais anxieusement : ils devaient être plus de quarante. Si les Allemands avaient découvert l'émetteur, j'aurais été fusillé sur le champ... Cet émetteur était indispensable pour capter les messages de Londres. On apprit ainsi que le Débarquement devait avoir lieu prochainement.

S'il est une chose à préserver, c'est bien la paix et pour cela, il faut conserver en mémoire l'Histoire de son pays.

Il faut s'aimer les uns les autres, sans distinction de race...

Étienne MARREC

Itinérant

Par Étienne MARREC

La défaite - l'invasion

Originaire de Poullaouën - où je suis né le 17 août 1922 - j'ai mal vécu la guerre trente neuf - quarante cinq. J'ai été terriblement déçu quand les Allemands sont arrivés en Bretagne.

Nous pensions que la ligne Maginot nous protégerait. Le contraire s'est avéré. Hitler a déjoué le commandement français. Il est entré chez nous "comme une fleur" et nous en avons subi les conséquences...

L'occupation, les réquisitions, les brimades

Les vainqueurs ont commencé par faire des réquisitions. Ils ont obligé les vaincus à les entretenir et à les nourrir. Les paysans étaient contraints de leur fournir des bovins, des porcs, des chevaux, du blé... A la mairie de Poullaouën, sur ordre du gouvernement de Vichy, une personne assurait la liaison entre les réquisitionneurs et l'administration. Mon père, refusant de livrer des marchandises, reçut des menaces de la police française. Nous étions requis pour des travaux plusieurs fois par mois : creuser des trous pour des piquets, construire des abris pour les voitures, des Bunkers pour entreposer des armes. Nous ne pouvions plus vivre à notre guise. Le 14 juillet 1942, des amis et moi sommes allés au pardon de Saint-Thudec.

Nous avons organisé un bal sous un hangar. Des Allemands ont fait irruption, fin saouls, en tirant de tous les côtés ! Nous sommes rentrés chez nous.

Arrivé chez mes parents, j'entends le chien aboyer ! Un Boche est dans la cour. Je le fais entrer et asseoir. Je lui verse à boire - du vin et du lambig - il se met à tirer partout, à viser tout ce qui bouge ! Je décide de le reconduire sur la place du village. Il veut me frapper de la crosse de son pistolet ! Je lui assène une sévère correction. Sonné, il appelle sa mère. Je crois l'avoir tué, il est plein de sang et ne bouge plus... Pour éviter les représailles, avec les camarades nous le transportons en rase campagne... Le lendemain, j'y suis retourné, il n'était pas mort.

Les brimades étaient fréquentes. Un jour, un ami et moi, nous rendons chez le coiffeur. Deux Allemands nous suivent... L'un offre une cigarette à mon copain et puis lui donne une gifle ! L'autre me gratifie d'un coup de pied ! Nous décidons de rejoindre nos pénates, les Boches sont à nos trousses ! Ils nous tirent dessus... Nous les semons dans les petits chemins de campagne que nous connaissons parfaitement...

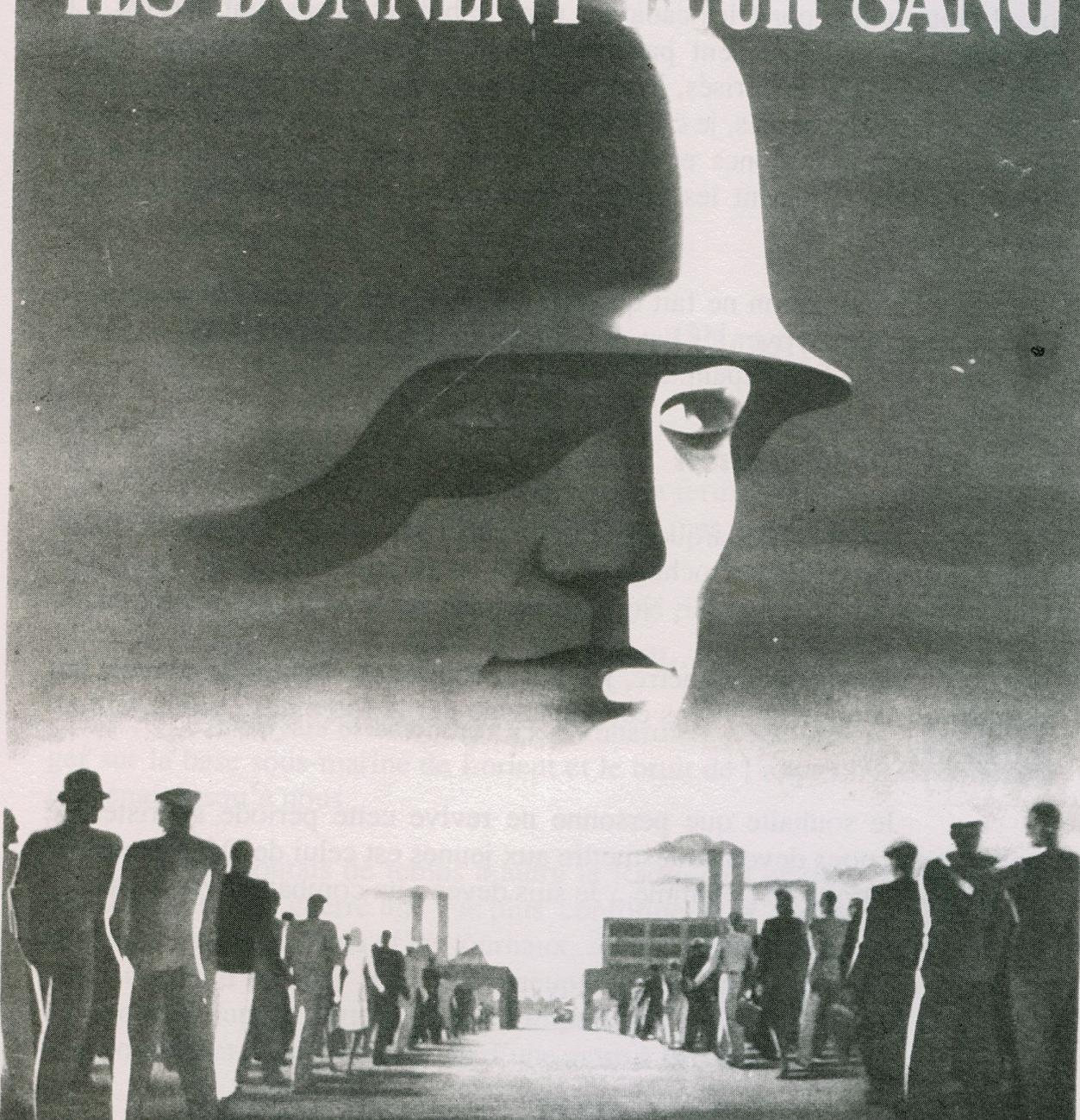
Réfractaire au S.T.O.

En 1943, j'ai été convoqué à la mairie, afin de signer un engagement pour le S.T.O. La personne en charge, me présente cela sur un ton péremptoire et comminatoire ! Je refuse d'emblée. Je claque la porte. Des camarades suivent mon exemple. Nous affichons notre détermination en défilant à Poullaouën, deux par deux, drapeau tricolore en tête ! Les Allemands et les gendarmes français vite prévenus, se présentent chez moi. A partir de ce jour, je ne peux vivre libre. Je me cache dans la famille, chez des amis. Je deviens un itinérant. Je travaille un peu partout pour me nourrir. Je m'aperçois bien vite que je dérange et de plus, je crains de nuire à mon entourage. Après quelques contacts, je rejoins la Résistance le groupe Arthus de Scignac, sans être plus nationaliste que d'autres !

Le maquis de Scignac

J'étais le numéro quatre vingt huit. J'ai changé de nom, me voici Stephen MARC. Un marin se chargeait de notre éducation militaire. C'était en mai - juin 1943. L'Occupation devenait de plus en plus difficile à supporter. Les rafles se multipliaient pour essayer de nous débusquer. Nous nous cachions dans les bois, attaquions parfois des convois allemands sur les routes, sabotions pylônes électriques et autres...

ILS DONNENT LEUR SANG



DONNEZ VOTRE TRAVAIL

pour sauver l'Europe du Bolchevisme

A Berrien, j'ai dû me servir de mon pistolet. Nous rendant à une réunion nous tombons sur une patrouille allemande. "Papiere" ! disent-ils. Nous sommes six, rangés sur une file. Le marin sort sa mitraillette et les tue tous ! Nous avons porté les cadavres dans le bois et avons tout nettoyé. Ce massacre n'a heureusement pas entraîné de représailles...

Pendant cette période, traqué par les Frisés, je me déplace beaucoup à pied et à bicyclette.

Si mes sabots sont cassés, je chemine pieds nus. Un jour à Carnoët, j'ai sauté dans un bosquet d'ajoncs et de ronces, mes vêtements étaient déchirés.

J'étais en sang... Rasant les talus, j'ai dû offrir un curieux spectacle aux autochtones !

La situation ne fait qu'empirer... Hitler a prélevé des soldats de l'Ouest pour les envoyer à l'Est. Il y a partout des "brèches". Nous en profitons pour nuire à l'Occupant...

La libération

Après le Débarquement du 6 juin 1944, nous avons attaqué partout. J'ai participé à l'accrochage de La Pie le 28 juillet. L'armée allemande a été stabilisée sur ce secteur. Nous avons tracé le chemin des Américains.

A la fin de la guerre, j'avais la conscience tranquille d'avoir fait mon devoir. J'ai été pris dans cet engrenage par la force des choses. C'était parfois très dur...

Je souhaite que personne ne revive cette période si triste. Le message que nous devons transmettre aux jeunes est celui de Démocratie, de Respect des Droits de l'Homme... Je suis devenu un combattant de la paix !

Yves MÉVEL, Plounévézel

Ma jeunesse s'est partagée entre la ferme familiale de Kerguévarec et l'école à Carhaix...
1944 était l'année de mes vingt-et-un ans.

La guerre et la résistance : un sujet de préoccupation...

Je voyais et entendais les bombardiers anglo-américains se diriger sur la base sous-marine de Lorient et le bruit de l'explosion des bombes parvenait jusqu'à nous...

J'écoutais de temps à autre la Radio de Londres, pour avoir du déroulement de la guerre une vue plus conforme à la vérité que celle que véhiculaient Radio-Paris et les journaux... La progression des Alliés fortifiait notre espoir d'en finir avec une occupation que nous détestions. Comme beaucoup d'autres, j'attendais avec impatience le Débarquement pour pouvoir contribuer d'une manière ou d'une autre à la Libération.

Mes parents hébergeaient presque constamment des hommes hostiles à l'Occupant : ce furent d'abord des réfractaires du S.T.O., puis des Résistants... Certains passaient seulement pour se restaurer et dormir une nuit ou deux, d'autres restaient plusieurs mois et travaillaient alors comme ouvriers agricoles.

L'un d'eux, Charles LE JONCOUR, m'a fait entrer dans la Résistance en janvier 1944 et, dès lors, j'attendis les ordres.

Un tournant décisif, puis traumatisant : les 6, 8, 10 juin 1944...

Dans la journée du 6 juin, nous entendions un bruit ininterrompu, ressemblant à celui du tonnerre : c'étaient les coups de départ des canons de la marine alliée... Enfin !

Le 8 juin, un groupe de vingt-deux Résistants de Carhaix est parvenu dans la matinée à Kerguévarec. Ils venaient de Goas-ar-Guélen où ils avaient passé la nuit. Ils ont joué de l'harmonica dans la cour, plaisanté, puis vers onze heures, deux groupes ont été formés.

Le premier, commandé par François L'HOSTIS, s'en est allé vers Lamprat. Il comprenait onze très jeunes gens, auxquels s'était joint Jean LE DAIN, ouvrier agricole chez mes parents ; âgé de vingt-trois ans, c'était mon ami ; il devait faire l'agent de liaison ; l'autre groupe, sous la direction de Germain MARC, est demeuré à Kerguévarec et y a déjeuné.

Nous sommes allés dans l'après-midi nous entraîner dans un bois des Côtes d'Armor... Nous apprîmes à nous coucher et à utiliser les talus pour éviter le tir de l'ennemi, bref le b.a. ba de la guérilla...

Vers seize ou dix-sept heures, nous avons eu connaissance du drame de Lamprat... Le groupe se dispersa aussitôt... Raphaël et Gilbert SALAUN et moi nous sommes cachés dans le Bois de Kersalaün et avons passé la nuit au coin d'un champ de blé...

Le 9 juin, je rentrai chez moi. J'appris la pendaison de Jean LE DAIN... J'étais atterré... Le lendemain fut tout aussi terrible. Aux Carrières Bleues, les frères Albert, Hervé, Yves et François-Marie LE GUERN, leur cousin Jean-Marie, sans en avoir conscience, commirent l'imprudence, étant donné les circonstances et la disposition d'esprit des Allemands, de discuter ensemble et de constituer ainsi un "atroupement" ; ils furent "ramassés" par des Allemands terriblement méfiants, venus en camion de la direction de Carnöet ; les soldats trouvèrent chez eux des pansements et des médicaments de première nécessité, déposés par une infirmière de Carhaix, et qui devaient servir à soigner les Résistants... On retrouva les cadavres des malheureux à Plestan, dans une fosse commune qui contenait trente trois corps, au mois d'août.

En deux jours, je perdis six amis.

Incertitudes...

Entre le 11 juin et le 5 août, des Résistants passaient à Kerguévarec et rapportaient des nouvelles... Nous entendions toujours les bruits des bombardements sur Lorient et la Normandie.

En juillet, nous vîmes très nettement de Kerguévarec la fumée des incendies de fermes de Duault. Le mitraillage de la Gare de Carhaix par les avions alliés nous fit grande impression. J'assistai, caché dans les ajoncs qui surplombaient la route de Carhaix à Guingamp à la destruction spectaculaire et instantanée d'un camion allemand par un Spitfire... Je vis un rescapé qui, après avoir puisé de l'eau dans l'Hyères, lavait le sang sur la route...



Un soldat F.F.I. sur le front de Lorient

La libération de Carhaix

Je fus appelé le 4 août et rejoignis le groupe de Résistants auquel j'appartenais à Lallunec, en Poullaouën ; il s'y trouvait une réserve d'armes et de munitions qu'on nous distribua. Notre mission était de libérer Carhaix, encore tenue par les Allemands, alors que Poullaouën était déjà aux mains des Américains.

Dans la nuit du 5 au 6 août, l'occupant a quitté la ville où nous sommes donc entrés le 6. J'étais logé, avec ma section, Salle Le Coz (actuellement le Bretagne).

Capture de soldats allemands à Plévin.

Les Allemands étaient en pleine débandade... Éparpillés en petits groupes, coupés de leurs unités qu'ils essayaient de rejoindre, ils ne voulaient évidemment pas se rendre aux Résistants français mais aux troupes américaines...

Un détachement d'une douzaine de Fritz s'était réfugiés dans la clairière d'un bois de Plévin. On nous chargea de les capturer...

Joseph TRÉGUIER (futur Maire de Carnoët) et MEUDEC s'approchèrent, sans s'y attendre, de deux douzaines de soldats bien armés qui déjeunait... Indécision vite rompue : "Moi, j'ai deux petits enfants..." dit MEUDEC. Les renforts arrivés, les Allemands furent cernés, alignés devant l'église, fouillés, ramenés à Carhaix.

Engagement...

J'ai repris mes activités normales d'agriculteur jusqu'à l'automne 1944. Le 7 octobre, je me suis engagé pour la durée de la guerre... On m'envoya sur le "front" de Lorient... Je réussis le concours d'entrée à l'École Interarmes des Sables d'Olonne et en suivis les cours jusqu'au 30 avril 1945.

Revenu en permission du premier au 8 mai, je fus affecté à nouveau au front de Lorient... Les Allemands se sont rendus, nous sommes entrés dans Lorient.

Bilan...

Si c'était à refaire ? Le contexte et les circonstances dictent notre conduite...

De belles choses ont été accomplies. La Résistance a eu une utilité indéniable en gênant la circulation des Allemands, leurs moyens de communication.

Je n'ai pas de haine particulière à leur égard. Cinquante ans après, il faut faire la part des choses...

René PÉRIN

Un résistant devenu parachutiste...

"Je m'appelle René PÉRIN, je suis né le 20 décembre 1922. De 1937 à 1941, j'ai fréquenté l'École d'Agriculture de Ploërmel (Morbihan). L'année 1942 me trouva employé en Seine-et-Marne, dans une grosse exploitation agricole achetée par une firme industrielle dans le dessein de ravitailler ses ouvriers.

Un réfractaire...

Un jour de 1942, je reçus une convocation pour le S.T.O. et me présentai à un responsable de cette organisation, auquel je déclarai : "Je me refuse à partir pour l'Allemagne, je voudrais regagner la Bretagne". Mon interlocuteur se montra compréhensif : déclarant qu'il ne me connaissait pas, il m'engagea à n'en faire qu'à ma tête. Je me suis alors rendu chez mes parents à Paris. Craignant des représailles à leur rencontre, j'hésitai à me camoufler en Bretagne... Après réflexion, ma mère me dit : "Vas-y, on verra bien". C'est ainsi que je revins à Ploërmel pour échapper au S.T.O.....

L'entrée en résistance...

Je connaissais beaucoup de monde dans cette petite ville du Morbihan, parce que j'y avais vécu pendant quatre à cinq ans... En particulier, le lieutenant de gendarmerie GUILLOT, qui me conseilla de me camoufler chez des amis - ce que je fis - puis me contacta pour entrer dans la Résistance, dont il était le chef pour cette partie orientale du département. C'était en février 1943...

Au bout d'une dizaine de jours, GUILLOT me rencontrant dans la rue, m'avertit qu'il était grand temps de me cacher vraiment, car je figurais sur la liste des personnes recherchées. Aussi, par l'entremise d'un marchand de chevaux qui s'engagea à me trouver un point de chute sûr, j'aboutis chez un paysan acceptant de m'embaucher comme ouvrier agricole et dont la ferme, située à une dizaine de kilomètres de Ploërmel, au Roc Saint-André, était proche du Canal de Nantes à Brest. Cette précaution coïncida avec mon entrée dans le mouvement créé par le lieutenant GUILLOT.

Peu à peu, nous recevions des armes qu'il fallait camoufler de nuit. Jamais - et ce fut un bon point pour tous ceux qui étaient impliqués - nous n'avons caché d'armes dans une maison. Nous utilisions des tas de fagots. En ce temps-là, les cultivateurs ébranchaient chaque année les arbres des talus et en faisaient des fagots qu'achetaient les boulangers.

Arrestation, torture, détention...

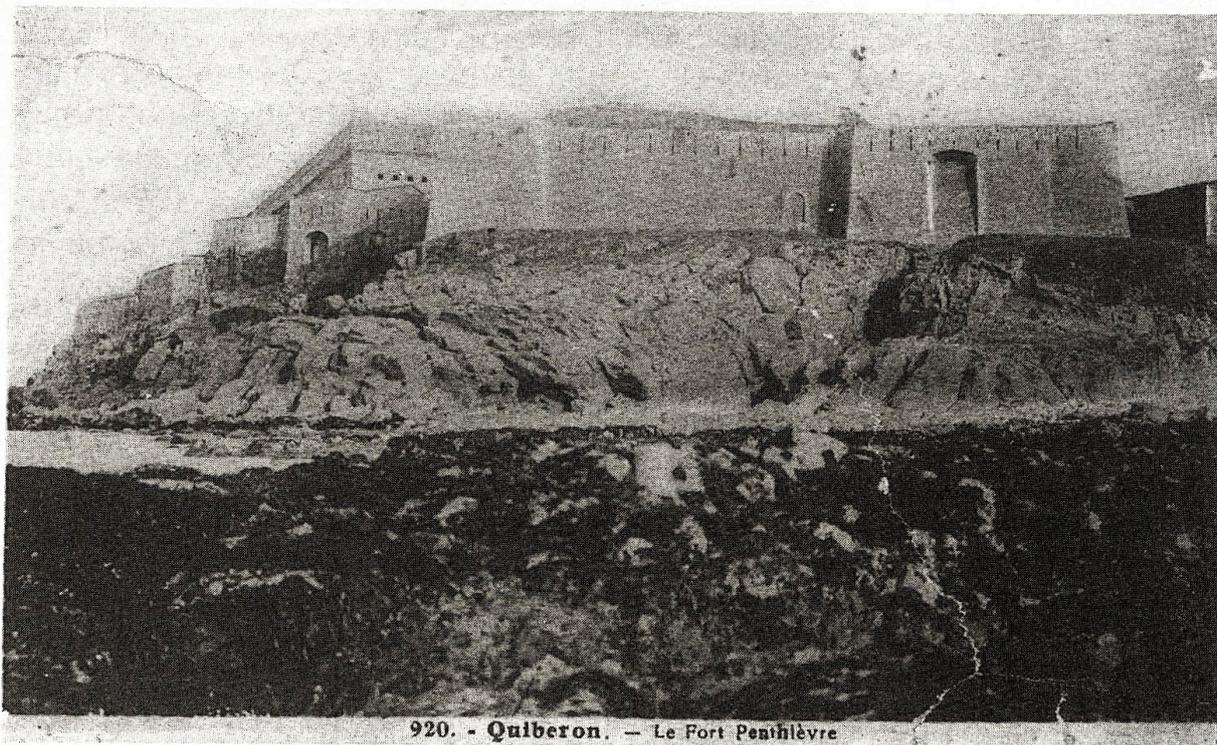
En 1944, j'ai été dénoncé par un des nôtres qui, arrêté, avoua immédiatement ce qu'il savait...

Le 8 mai, alors que je sortais de la maison après déjeuner, je m'aperçus que la ferme était cernée par les Allemands. L'un d'eux disait : "Der Blond ist der Chef". (Le chef, c'est le blond). Heureusement pour moi, en tenue de commis de ferme, je ne ressemblais pas à un Résistant combattant... Mais les Allemands ont "ramassé", outre moi-même, quatre ou cinq personnes...

A Locminé, interrogatoire : attachés aux poignets et aux genoux, le dos meurtri par les coups de nerf de boeuf, piqués aux cuisses à coups de baïonnettes si nous faisons semblant de nous évanouir de douleur... Cela dura trois ou quatre jours. Un Allemand eut pitié de moi. Me voyant bien "abîmé". il me demanda ce qui me ferait plaisir et alla me chercher une bouteille de vin.

C'était la Croix-Rouge française qui ravitaillait les prisonniers, aussi étions nous bien nourris à Locminé, parfois même mieux que nos geôliers !

Nous fûmes envoyés au Fort de Penthièvre, dans la presqu'île de Quiberon, où siégeait un tribunal militaire allemand... La procédure y était



920. - Quiberon. - Le Fort Penthlèvre

appliquée dans les règles. Les accusés disposaient même de l'appui - théorique ? - d'un avocat allemand... N'ayant pas avoué et en l'absence de preuves indéniables, je fus condamné à aller travailler en Allemagne. Toutefois, en raison de mon état physique, je devais effectuer un séjour de détention sanitaire à la Croix-Rouge de Vannes... C'était aussi le cas d'un sacristain de Locminé, torturé impitoyablement et dont les plaies étaient purulentes. De petite santé, il ne résista que peu de temps...

Vannes signifiait pour nous une sortie de l'enfer, c'était la "chance" qui se manifestait... De fait, je connaissais l'infirmière française qui me soigna. Elle était de Vannes et accepta bien sûr de téléphoner au Roc. Le fermier, le Maire et le secrétaire de mairie vinrent à Vannes et réussirent à me faire libérer parce que j'étais "indispensable à l'agriculture"... C'était vers le 15 ou le 20 mai 1944.

Le maquisard...

Aussitôt revenu au Roc, j'ai repris en main la section de F.F.I.... Le 8 juin marque le début du remue-ménage dans la région orientale du Morbihan. Le 12 ou le 13 juin, avec ma section, j'ai gagné Saint-Marcel, par la voie ferrée.

Nous étions environ cinq mille maquisards... Des bouchers abattaient les bêtes à cornes pour nourrir tout ce monde et il fallait cinq barriques de cidre par jour pour satisfaire tous ces gosiers. En trois ou quatre nuits, cent cinquante à deux cents parachutistes descendirent du ciel. Parmi eux, notre commandant, un manchot suspendu à un triple parachute bleu-blanc-rouge de circonstance...

Au cours de la bataille de Saint-Marcel, qui fut assez dure, nous perdîmes beaucoup des nôtres, mais les Allemands bien davantage.

Le 20 juin, les maquisards et parachutistes rescapés se dispersèrent, les premiers s'occupant de soustraire les seconds aux recherches de l'ennemi... Un de mes camarades et moi avons pris en charge un capitaine atteint d'une balle à la cuisse. Nous avons aussi fait sauter des ponts pour gêner les Allemands.

En juillet 1944, quand le Morbihan fut libéré, ma section de F.F.I. fut dirigée sur une caserne de Vannes. Un capitaine de parachutistes proposa à deux ou trois d'entre nous de prendre la place des paras tués à Saint-Marcel. J'ai accepté...

La libération d'une partie de la France...

Nous partîmes, en août 1944, en campagne, vers la Loire, afin de couper retraite aux Allemands remontant du Sud de la France... A Nevers, notre capitaine interdit de faire sauter le pont, l'un des rares qui enjambaient encore le fleuve. Il fallait déjà penser aux problèmes de l'après-guerre...

Les quatre à cinq mille Allemands que nous vîmes arriver, étaient désorganisés et démoralisés. Notre capitaine se porta à leur rencontre en jeep, fit tirer quelques rafales de mitrailleuse pour les impressionner, et nous interdit de parler français... Les Allemands nous ont pris pour les éléments avancés d'une division américaine et ont alors accepté de se rendre à nous qui n'étions que soixante-dix !.

Cela se passait à Saint-Pierre-Moûtier. Nous avons contraint les Allemands à déposer leurs armes et à lâcher leurs vélos... Les habitants de la petite ville ont fait provision de bicyclettes pour le restant de leurs vies.

Je me rappelle que l'on nous accueillait avec des fleurs et des sonneries de cloches... Un curé vint au-devant de nous dans un village et

nous convia à partager une gigantesque omelette de sa façon... Nous avons aussi vendu comme souvenirs de guerre, aux Américains, des révolvers confisqués aux Allemands. Cela nous procurait de l'argent de poche... Puis nous sommes parvenus à Epernay...

L'Angleterre.

Fin novembre 1944, nous sommes partis accomplir un stage de parachutisme en Angleterre... Tout était organisé, prévu : dans n'importe quel village, quelle gare, des pancartes "NAFI", "YMCA" vous renseignaient... Les protestants anglais prenaient bien soin des "Frenchies". On payait un shilling la nuit, et, pour ce prix modique, on dormait dans des draps propres, on était réveillé et nourri. Dans les bus, nos voisins anglais payaient volontiers notre place de leur poche. Quand on allait au cinéma avec une jeune fille, elle prenait toujours les places les moins chères ou même payait sa propre place... Dans les trains de voyageurs, il y avait toujours des places pour nous. Bref, nous avons été choyés. La nuit de Noël, des dames protestantes en manteau de fourrure nous ont apporté du thé et des gâteries.

Physiquement, l'entraînement était dur, mais efficace... Nos entraîneurs étaient des champions d'athlétisme, de course à pied. Au bout de très peu de temps, on nous lâchait à vingt-cinq, trente kilomètres du camp, sans nous indiquer où nous étions. Le but était de rentrer le plus vite possible par nos propres moyens. Il fallait éviter les routes, sous peine d'être refoulés par des officiers anglais qui nous lançaient des grenades d'entraînement dans les jambes... On revenait à la boussole, à travers champs et jardins. Aucun propriétaire ne nous faisait de remarque désobligeante. Ce n'était pas toujours facile, mais c'était amusant. nous avons appris à courir, à tirer, à plastiquer, en faisant sauter des souches, à poser des pièges. En décembre 1944, nous avons obtenu notre brevet de parachutiste.

On nous a mis au secret dans un camp spécial ; cette mise à l'écart derrière des lignes électrifiées annonçait une mission en territoire ennemi et constituait une précaution contre les "bavardages"... D'ailleurs, cet isolement n'a duré que quatre ou cinq jours et le camp comportait cinémas, snacks, bars...

La Hollande

Nous n'avons appris notre destination de combat que la veille de notre départ. En nous remettant nos armes, les officiers nous ont communi-

qué le lieu de largage : la Hollande. Dans la nuit du 7 au 8 avril 1945, nous fûmes parachutés au-dessus de Elp, à deux kilomètres au sud de la ville, à quatre kilomètres du point prévu ; pour certains, ce fut pire : ils tombèrent en pleine ville... Des "sticks" de quinze hommes ont ainsi été décimés... Nous devions faciliter la progression des Canadiens en conservant intacts les ponts. Pendant huit à dix jours, nous nous sommes lancés dans des attaques parfois bizarres... Dans une usine de bouteilles, nous avons fait des prisonniers. Ce fut une erreur : le temps de les désarmer et de les fouiller, les Allemands se sont ressaisis, un des nôtres a été tué, un autre blessé. Trois jours après, nous avons accompagné des soldats canadiens au sud de Groningue. Nous avons des chenillettes.

Les Canadiens ne prenaient pas beaucoup de risques... Un jour, des Hollandais sont venus nous avertir que les Allemands les prenaient pour cibles. Le capitaine canadien a refusé de traverser un canal pour aller "nettoyer" la rive opposée. Il a fait mettre les chenillettes en batterie le long du canal, hausse à un mètre cinquante. La ferme hollandaise a brûlé...

Retour en France.

Revenus en Angleterre, nous avons attendu l'ordre de participer à un défilé à Paris en août 1945. Du Havre à Paris, on nous a transportés dans des wagons à bestiaux... Il faisait si froid que nous avons allumé des braseros. Nous avons pris le métro ; les gens nous regardaient comme si nous étions des sauvages : la fumée nous avait complètement noircis... A nouveau l'Angleterre, puis Nantes et Pau.

Un camarade du Morbihan et moi avons alors demandé à être démobilisés... La vie de caserne en France ne nous attirait pas, et il y avait trop de frictions entre les diverses catégories de militaires, frictions provenant des origines des uns et des autres...

Un bilan.

La Résistance, ce fut une aventure, ce furent mes plus belles années, j'y ai fait la connaissance de mes meilleurs amis. Entre anciens, on se retrouve souvent... Nous avons fait ensemble de très beaux voyages. Nous formons une grande famille...

Je n'éprouve pas de rancune à l'égard des Allemands : c'est le passé.

Roger PÉRON, Locmaria-Berrien

Un 18 juin 1940 parmi d'autres...

En juin 1940, je suis dans ma seizième année et travaille au Huelgoat dans une boulangerie.

Arrivée des Allemands.

Le 18 juin, les Allemands, à peine arrivés, nous avisent, un camarade et moi, et nous réquisitionnent dans le but de mettre hors d'état de nuire, des fusils Lebel appartenant à des soldats français de la « coloniale »...

Envoyés le matin même au Huelgoat pour freiner la progression allemande, ces soldats sont évidemment faits prisonniers et désarmés...

Destruction, puis récupération de fusils.

Les fusils sont en tas, au bord de la route. Deux soldats allemands nous montrent la manière de les détruire : un, enlever la culasse, deux, briser la crosse, trois, jeter les débris dans un ravin. Nous nous y mettons, cela dure un bon moment... Le travail achevé, nous partons...

Le soir même, nous revenons pour nous emparer chacun, au fond du ravin, d'un fusil intact... En possession d'un fusil de guerre depuis ce 18 juin jusqu'à la Libération, je suis passible de la peine de mort... Je me suis servi de cette arme, mais, les balles étant en mauvais état, le coup ne partait qu'une fois sur deux...

Ce 18 juin, j'ai trompé l'Occupant en ne détruisant pas tous les

fusils français et je lui ai désobéi... Sans mesurer encore pleinement la portée de ces actes, j'entre en rébellion...

Il n'est pas de plus cruelle épreuve morale qu'une défaite.

A mon retour à la maison, je trouve mon père complètement effondré, désespéré, anéanti par l'ampleur de la défaite et sa conséquence : la présence physique des Allemands. Pour un ancien de Quatorze-Dix-Huit, cette débâcle est insupportable...

A la vue de mon fusil, il s'émeut et me morigène. Mais je n'ai pas peur des Allemands... J'ai pris conscience qu'ils m'enlèvent un peu de ma liberté...

Les années passent, fertiles en évènements, que nous découvrons par la presse.

Entrée en résistance (juillet 1944 : j'ai vingt ans)...

L'occasion : un parachutage à Kerlivet, en Locmaria-Berrien.

Nous nous trouvons chez nous, tard dans la soirée, lorsque nous parvient le bruit d'un avion volant très bas. Aussitôt sortis, nous nous apercevons que nous avons laissé dehors une lampe à carbure allumée... De toute évidence, cet avion cherche une lumière signalant un terrain de parachutage. Je m'empare de la lampe, l'avion décrit aussitôt un cercle pour revenir au-dessus du village et nous entendons un bruit de ferraille : les conteneurs sont tombés sur la voie ferrée Carhaix - Morlaix, les parachutes suspendus aux fils téléphoniques forment des taches blanches...

Les Allemands sont en position à environ deux kilomètres de Kerlivet. Nous attendons un peu, puis l'un d'entre nous s'en va chercher du renfort. Nous ramassons d'abord les parachutes, ouvrons ensuite l'un des conteneurs. Par chance, il est rempli d'armes. Nous prenons chacun un fusil. Les jeunes gens du renfort nous aident à charger les caisses sur une charrette : ce travail nous occupe de minuit à sept heures du matin.

J'ai prévenu la Compagnie Bir-Hakeim ; ses membres sont venus prendre possession des armes. Je fus par la suite félicité par un capitaine anglais chargé de l'instruction des patriotes et en guise de récompense, j'ai hérité d'un uniforme britannique...

Combat personnel au bourg de Poullaouën.

Mon arrivée au maquis se situe à la fin de juillet 1944. Il y a là une bonne centaine de jeunes gens, venus d'un peu partout, travaillés par l'envie de se battre, d'autant que les armées Alliées avancent...

Nous avons attaqué un convoi d'Allemands venus pour incendier le village de Lémézec en Poullaouën. Puis nous nous sommes installés à Restparcou... Notre présence est bientôt connue des Allemands en raison d'une dénonciation... Nous devons donc nous attendre de leur part à un assaut... Il nous faut d'avantage d'armes... Il s'agit donc de récupérer celles que nous avons cachées... J'accepte, avec d'autres, de me charger de cette tâche...

Après avoir réquisitionné une charrette, nous partons en plein jour... Les Allemands nous ont repérés, suivis... Comme éclaireur, je suis cent mètres en avant de mes camarades et pénètre le premier dans le bourg de Poullaouën.

Je tombe nez à nez avec des soldats allemands. Nous nous observons un bref instant... Je pense à tirer, mais une vieille dame se trouve entre nous...

Je m'engouffre dans la première maison ouverte. Les balles allemandes sifflent... Les soldats me poursuivent... Le premier d'entre eux pénètre dans la maison, tire sans m'atteindre ; je riposte, il tombe... Cela me secoue... Les Allemands, apercevant dans la maison une vieille dame occupée à éplucher des pommes de terre, ont l'intelligence de lui demander de sortir...

Je subis alors un mitraillage en règle, des explosions de grenades... Les balles m'éraflent le bras, et je crache du sang en raison des gaz d'explosion des grenades... Un second soldat se présente à la porte, tire de longues rafales au jugé... Réfugié au coin de la cheminée, je réponds... Blessé, il se replie... J'étouffe de plus en plus, je m'ankylose...

Un moment d'incertitude, d'attente, puis un officier entre, je l'abats... Je bondis vers l'escalier, monte vers la soupente, observe par la lucarne : plus personne... Je redescends l'escalier, tombe sur la vieille dame qui contemple sa vaisselle cassée, lui demande où sont les Allemands : partis !

Dehors, pas même un cadavre ; rien, sauf un calot que j'ai conservé comme souvenir ou comme trophée... La mort de leur chef a découragé les Allemands.

J'entre dans une maison boire un verre d'eau ; en raison de mon uniforme anglais, des jeunes filles s'écrient: "Maman ! Ce sont les Américains" !...

Cette affaire a fait parmi nous un mort... Le soir même, je participe, à la barbe des Allemands, à un nouveau parachutage.

Le lendemain, 5 août, arrivent à Poullaouën, les Américains...

Bilan.

Pour moi, ce fut une période traumatisante... J'ai eu longtemps un sommeil très agité et j'ai aussi éprouvé du regret d'avoir dû tuer... Cependant, je n'avais pas le choix...

Il me reste une certaine haine à l'égard des Allemands, en raison de l'évènement suivant... Alors que je me rendais, avec des camarades, à l'une des dernières séances de cinéma au Huelgoat, nous fûmes assaillis et cernés par un détachement de soldats allemands en tenue de camouflage... Mains sur la tête, nous fûmes conduits à la Kommandantur. J'essuyais des coups de tabouret sur la tête et le dos, des coups de botte dans les fesses. C'est un interprète qui nous sortit d'affaire. J'eus du mal à oublier l'humiliation due aux coups...

Cependant, lorsque je vis mon propre fils de vingt ans jouer au football contre de jeunes Allemands, aussi blonds que leurs grands-pères, cela m'a donné à réfléchir. Français et Allemands, ils se congratulaient... A leur âge, moi je me battais... La guerre est absurde...

Au fond, je n'en veux plus aux Allemands, et je demanderais même pardon d'avoir tué un ou plusieurs d'entre eux...

Roger QUÉMÉNER

Monsieur Roger QUÉMÉNER, né le 22 juillet 1922 à Kerrifaut en Paule.

Je demande aux lecteurs de bien vouloir me pardonner quelques imprécisions concernant les dates. Les évènements que je raconte se sont passés il y a cinquante ans.

Je suis entré dans la Résistance en juin 1943. Ma première motivation a été de combattre le Nazisme en refusant le S.T.O. (Service du Travail Obligatoire).

J'ai été enrôlé par Jean LE JEUNE, un des grands organisateurs de la Résistance au plan départemental: Responsable du mouvement F.T.P. (Francs Tireurs Partisans).

La jeunesse sportive Pauloise.

Ayant été scolarisé au Cours Complémentaire de Rostrenen, j'avais conservé des liens avec mes anciens camarades de classe et c'est donc tout naturellement que je pris contact avec eux.

Mon premier travail a consisté à recruter des jeunes étant dans la même situation que la mienne, c'est-à-dire réfractaires au S.T.O., sur les secteurs Paule, Maël-Carhaix, Rostrenen, Plouguernével, Plounévez-Quintin et Plouguernével.

Nous faisons presque tous partie de l'équipe de foot-ball « la Jeunesse Sportive Pauloise », ce qui facilitait grandement les contacts et la transmission des informations tant au sein de l'équipe elle-même qu'avec les équipes adverses. Au début, nous n'étions qu'une trentaine dans le canton,

puis nous nous sommes rattachés au groupe de Callac qui faisait partie du bataillon Guy MOQUET.

Un village en résistance

Nous ne disposions que de très peu d'armes et notre rôle consistait à coller des affiches et à effectuer des sabotages.

Nous avons coupé le câble souterrain reliant Carhaix à Vannes.

Nous cachions des armes. Durant l'Occupation, les Allemands procédaient à des réquisitions de bétail et de fourrage. Un jour, ils sont venus chercher de la paille chez nous. Je les regardais faire, caché derrière un talus. Par chance, ils n'ont pas découvert les armes "planquées" sous les bottes de paille. Nous avons tous poussé un soupir de soulagement quand ils sont partis : les conséquences auraient été dramatiques pour le village de Kerrifaut !

Un ami Guillaume LOHÉAC, prenant d'énormes risques, hébergeait deux Résistants possédant un poste émetteur. Nous avons pu ainsi participer à la réception des armes parachutées à Glomel. Elles étaient destinées au Bataillon Guy MOQUET.

Dans la nuit du 23 au 24 janvier 1944, à la suite de l'arrestation d'un membre de notre réseau Albert LE GOFF, nous avons dû, mon frère Germain et moi, quitter précipitamment Kerrifaut. A cinq heures du matin, la milice et la police française encerclaient notre maison. Nous nous sommes réfugiés chez Louis MICHEL à Rostrenen, puis chez des amis Résistants M. et Mme François TANGUY de Plounévez-Quintin et puis un peu plus tard chez M. Jean LE MEN de Plouguernevel.

Nous avons attendu quatre semaines et avons repris de plus belle les collages d'affiches et les sabotages !

Les combats de Paule

A partir de mai 1944, les accrochages s'intensifient. Le Centre Bretagne est une zone d'insécurité pour les troupes allemandes qui veulent anéantir les poches de résistance.

Le 29 juillet 1944, elles encerclent la région de Paule. Le combat s'engage dans la matinée. Les Résistants, ayant une parfaite connaissance du

terrain, occasionnent des pertes dans les rangs allemands à la Pie et à Paule. Nous sommes aidés par une compagnie de Callac. Quatre camions ennemis et deux voitures d'officiers sont anéantis.

Le lendemain, un officier allemand a demandé à mon père Maire de Paule - de lui fournir des otages. La secrétaire de mairie Mademoiselle LE SCOUR, qui s'exprimait en allemand et quelques bouteilles d'eau de vie ont ramené le calme...

L'arrestation

Le 3 août 1944, je colle des affiches invitant les Allemands à se rendre quand je suis surpris au lieu-dit la Pie. J'ai juste le temps de mâcher mon affiche... Interrogé, je soutiens que mon père m'a ordonné de décoller les affiches à cause des représailles. Ils ne me croient pas et me voilà le dos au mur du café CABORET, ils ajustent leur tir de l'autre côté de la route...

Un officier survient en side-car et, dans un français parfait, me demande les raisons de ma présence à cet endroit. Je maintiens que M. le Maire, mon père, m'a chargé de détruire les affiches. Il répond poliment : "vous l'avez échappé belle. Quelques secondes de plus, vous étiez fusillé. Rentrez chez vous" ! Heureusement, les Allemands ne m'ont pas fouillé : j'avais un revolver dans ma poche !

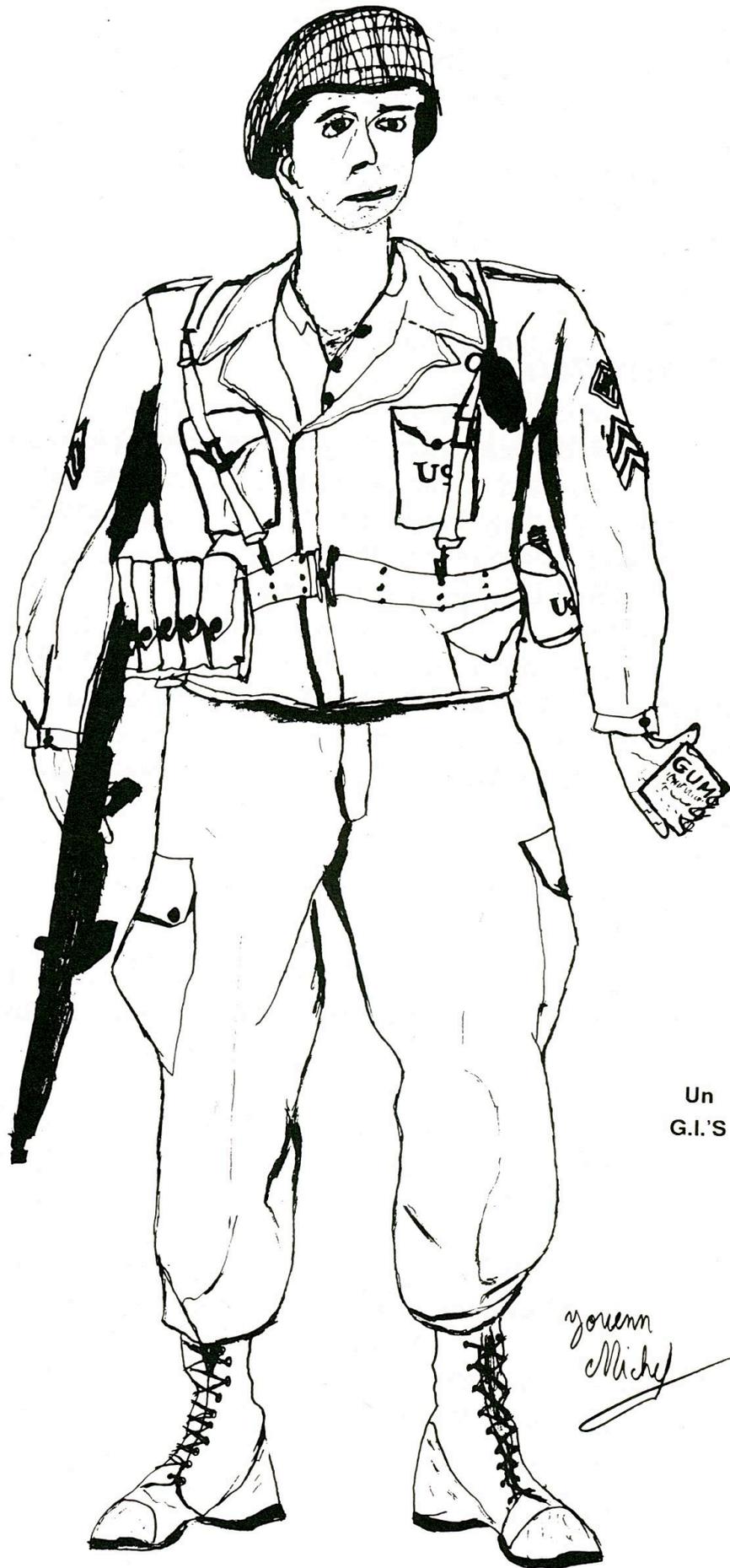
Conclusions

Pendant quatre ans, nous avons vécu dans la terreur. Les Allemands passaient régulièrement dans le village. Pourtant, nous avons une certaine insouciance liée à notre jeunesse.

Certains moments étaient pénibles : avec mon camarade Robert LETORT, j'ai décroché le corps de Marcel LE GOFF pendu par les Allemands à la Pie. Nous l'avons ramené à sa veuve...

Parfois nous essayions de mener une vie presque normale, organisant des bals champêtres et des rencontres de foot-ball.

Cinquante ans après, je n'ai gardé aucune rancune à l'égard des Allemands, mais je redoute toujours une renaissance des mouvements néo-nazis qui apparaissent ici ou là...



Un
G.I.'S

*youenn
Michel*

Pierre PLONÉVEZ

Apparition inopinée d'un capitaine de l'armée américaine à Plévin

Par Pierre PLONÉVEZ, vingt ans en 1944.

Un ballet aérien

En 1943, un samedi, au marché de Carhaix, j'ai assisté à un combat aérien. Un bombardier américain - un B 17 : une forteresse volante - volait au-dessus de cette ville en direction de Lorient. Deux ou trois avions de chasse allemands : des Messerschmitt 109 l'ont attaqué. Ce ballet aérien dramatique s'est poursuivi deux heures sur un rayon de dix kilomètres autour de Carhaix...

L'avion américain a été touché. Nous pensions qu'il s'était écrasé sur le flanc de la Montagne Noire... où j'habitais justement.

Je suis rentré à la maison... Un certain remue-ménage régnait dans le secteur. Certains allaient voir ce qui se passait, d'autres commentaient. Nous avons appris qu'il y avait deux rescapés et sommes allés à leur recherche à travers champs et landes... Après une heure, je suis revenu bredouille à mon point de départ. Quelle ne fut pas ma surprise de voir un militaire américain, assis chez moi, au coin du feu ! C'était le capitaine de l'avion... Ne parlant pas anglais nous avons recours aux services de François LE DU. A l'écoute de sa langue maternelle, son visage s'est éclairé, mais chaque visite des gens des villages voisins provoquait chez lui une réaction instinctive de défense !

Il nous a raconté son odyssée. Ayant été éjecté chez nous, il ne savait pas s'il était en pays ami ou ennemi... On lui avait dit que la nourriture était rationnée en France et il avait rempli toutes les poches de son battle-dress de rutabagas, trouvés dans les champs !

Ma mère s'est empressée de lui préparer des oeufs, d'ouvrir un pot de rillettes. François LE DU, servant d'interprète, lui a trouvé une filière, celle de la frontière espagnole.

Rétrospectivement nous avons peur. Beaucoup de voisins étaient venus chez nous... Serions-nous dénoncés ? N'y aurait-il pas des représailles ?

Cet épisode ayant eu une issue heureuse, je vais relater un événement dramatique qui s'est déroulé le 29 juillet 1944.

Le miraculé de Saint-Emilion

Les Allemands étaient virulents à cette époque, ils assiégeaient le secteur entre Carhaix et la Montagne Noire en Plévin où de nombreux Résistants avaient trouvé refuge. Ils mettent le feu au village de Saint-Emilion et embarquent deux habitants. Ils arrivent à Kerhoz, où j'habite. Je travaille au champ. Ils réclament mes papiers d'identité. Je cours les prendre dans le buffet de la maison. "Gut" je ne suis pas un résistant... Ils s'en vont...

Un quart d'heure après, nous entendons des coups de feu dans un champ à deux cents mètres du village. Nous nous rendons sur les lieux... Quatre cadavres gisent au pied du talus. Ils ont reçu une rafale de mitraillette en pleine poitrine et le coup de grâce dans la tempe... Regardant mieux, nous voyons que l'un d'eux bouge encore : Basile POHER. Ramené chez moi, couvert de sang, il est soigné par le docteur de Carhaix et conduit à l'hôpital. Il a survécu à ses blessures. Voici ce qui s'était passé. Les quatre ouvriers agricoles binaient des betteraves. Apercevant les Allemands, ils ont voulu détalier ; ces derniers les ont repérés, ont ajusté leur tir et voilà...

Ce 29 juillet 1944 est à marquer d'une pierre noire. Les Allemands ont "ramassé" de nombreuses personnes. Ils ont entrepris un périple en camion; de temps en temps, ils en faisaient descendre une et la fusillaient devant les autres ! Ils sont allés de Plévin à Paule en passant par La Pie. Quelques rares compatriotes ont été relâchés et sont morts quelques années plus tard de façon mystérieuse. Ils avaient été complètement traumatisés !

Pierre RANNOU,

de Locmaria-Berrien

La période de l'avant-Libération est celle de ma jeunesse, de mes vingt ans. J'étais élève de l'École Normale de Quimper.

**Décor et acteurs du drame de Pâques 1944.
Au Nord, dans la Montagne d'Arrée,
des Résistants. Au Sud, dans le bassin,
des parachutistes allemands...**

Lorsque je revenais chez mes parents, au village de Kerliou-Vraz en Locmaria-Berrien, mes camarades de prime jeunesse me parlaient du passage de Résistants armés, basés à Trédudon en Berrien, à Brennilis et La Feuillée...

Alors que la "montagne" semblait inviolée par l'Occupant, en revanche Locors a été surveillée par des groupes de soldats allemands, commandés par un capitaine de parachutistes, installés à Plouyé et à l'école de notre bourg...

Trois pôles : les villages de Kerliou-Vraz, regroupant des agriculteurs, de la Mine, village ouvrier, vieil héritage des mines de plomb demeure des argentifère des 18€ et 19€ M. COCHENNEC, cultivateur, mais aussi du Maire pétainiste Labigou, qui avait l'habitude de participer aux réquisitions imposées par l'Occupant.

Le point de départ du drame : un attentat contre un Allemand...

Ce dimanche de Pâques 1944, trois résistants rencontrent près de la ferme de la Haye, un vaguemestre allemand qui, venant de la gare de Locmaria, se dirige vers Plouyé...

Ils l'abattent, le dépouillent de son arme, examinent le courrier, prélèvent ce qui à leurs yeux présente de l'intérêt, traînent le corps jusqu'au bois, et l'abandonnent à une dizaine de mètres seulement de la limite du couvert forestier : le cadavre n'est donc pas invisible de la route. Deux personnes l'ayant aperçu, viennent nous en prévenir. Ce qui ne laisse pas de nous inquiéter.

De fait, surpris de l'absence d'un des leurs, les Allemands se mettent à sa recherche. La nuit n'interrompt pas leur fouille systématique des bois... Le lundi matin, ils découvrent du courrier éparpillé au bord de la route...

Que faire ?

Nous avons la conviction que des représailles sont inévitables.

Deux solutions s'offrent à nous... Fuir, mais ce serait interprété par les Allemands comme une preuve de culpabilité, ou rester sur place... Nous retournons ce dilemme sous toutes ses facettes, mais ne parvenons pas à adopter une position commune. Aussi, certains, espérant franchir l'Aulne, fuient-ils vers Pont-Miquel, sur la rivière d'Argent ; d'autres essayent de tirer au large vers Camblan.

Trop tard !!!

Mais les Allemands ont bientôt fait encercler la région, intercepté les fuyards, et vers quatorze heures, cerné notre village... Après avoir fouillé tous les bâtiments, étables, maisons, crèches, ils rassemblent jeunes et vieux au milieu du hameau, y compris Albert KERLOEDEN, pourtant malade et alité.

Nous avons dû courir, sous la menace des mitraillettes, jusqu'à la Mine. Les habitants de la "cité ouvrière" était déjà regroupés dans une pâture, en deux alignements distincts : les femmes et les enfants d'un côté, les hommes de l'autre, tous à genoux...

Interrogatoires à coups de crosse.

A notre tour de nous aligner sur deux rangs, face à une mitrailleuse, dont les servants n'attendent que l'ordre de tirer ...

Les soldats nous battent à coups de crosse, visant surtout la tête, le sang coule... Au bout d'une heure environ, arrive un Allemand en civil : c'est SCHAAD, chef de la Gestapo pour la région de Brest, venu de Landerneau pour mener les interrogatoires...

D'une certaine manière, l'irruption de ce personnage est pour nous une bonne chose, car il s'exprime assez bien en français et est assisté d'un interprète alsacien. Mais si nous pouvons nous faire comprendre, nous n'éviterons pas pour autant, au cours des trois interrogatoires serrés que nous subissons, les coups, d'autant que l'un d'entre nous a lâché que mes parents ont hébergé et nourri deux résistants de passage; mon frère et moi sommes particulièrement visés ; au terme de cette distribution d'horions, ma mâchoire s'est littéralement décrochée. Quant à mon frère, le crâne fendu, la guérison de ses plaies s'est étalée sur de longs mois...

Un pantalon rouge.

Parmi nous, un réfugié de Brest, M. ADAM, arbore un superbe pantalon rouge ; le prenant, à tort ou à raison, pour un communiste, les Allemands, en fureur, le rouent de coups.

Une attente interminable, angoissante...

Les heures s'écoulent, nous sommes debout, les mains sur la tête, attendant qu'on statue sur notre sort... Les Allemands décident de faire venir des explosifs et des produits incendiaires afin de brûler le village...C'est M. COCHENNEC qui, avec charrette et cheval, est chargé de cette tâche.

A son retour, une discussion assez sèche oppose les Allemands, apparemment en désaccord. L'interprète alsacien s'est peu à peu convaincu que le coupable de l'assassinat du vaguemestre n'est pas parmi nous. Mais le capitaine de parachutistes semble partisan de notre exécution immédiate et envisage de jeter les corps dans le puits de la mine. Finalement, ils s'en remettent à l'arbitrage d'un supérieur, logé

chez le docteur CLASSE au Huelgoat, et qu'il leur faut donc aller consulter... Il est près de dix-neuf heures et je me souviens avoir observé le coucher de soleil au-dessus du domaine de la Haye. C'était un spectacle magnifique et j'ai pensé ne jamais en revoir de pareil... Le dernier coucher de soleil auquel il m'est donné d'assister, cette idée s'impose à moi comme une certitude.

Miracle...

Revenus vers dix-neuf heures trente, les Allemands nous considèrent désormais comme des otages. Nous l'avons échappé belle. A qui le devons-nous ? Nous avons pu rentrer chez nous, nettoyer nos blessures. Mais nos noms sont inscrits sur une liste affichée à la mairie de Locmaria-Berrien.

Il est stipulé qu'au premier accrochage entre maquisards et troupes d'occupation, nous serons immédiatement exécutés. Chaque otage a dû fixer un carton sur la porte de sa maison, afin que les Allemands puissent s'assurer de sa présence continue. Peu à peu, les Allemands relâchent leur surveillance et j'ai pu rejoindre le lycée de Quimper...

Maquisard à Poullaouën...

A mon retour, j'ai attendu l'ordre de rejoindre un maquis... Les quinze jeunes gens de mon village, dont je fais partie, se sont bientôt installés dans le bois de Lémézec, proche du village de Parcellou en Poullaouën. C'est un site malaisément accessible, sis sur une hauteur, et desservi par un seul chemin creux, d'ailleurs très encaissé.

Parachutage d'armes à Plounévezel.

Nous avons eu connaissance d'un parachutage imminent sur le champ de courses du Frostel en Plounévezel. Nous disposons des brassées de paille aux quatre coins et au centre du champ. Il fait un magnifique clair de lune. Nous allumons les feux, qui doivent s'apercevoir de Carhaix. Et nous redoutons d'être repérés par les Allemands. Mais, par chance, nous ne sommes pas inquiétés. En revanche, novices comme nous le sommes, nous recevons les containers sur le crâne... Nous réquisitionnons des charrettes

pour transporter les armes à notre repaire...

Ayant quelques notions d'anglais, c'est à moi que revient la tâche de traduire les indications fournies avec les armes. Mais nous ne parvenons pas à percer le mystère de l'utilisation des grenades à plastic...

La vie dans ce bois est assez pénible, en dépit de l'aide matérielle de quelques familles paysannes des environs, particulièrement de Monsieur et Madame BLAISE, de Resthouarn, qui, pourtant, ne sont pas particulièrement acquis à la Résistance.

Autre problème : les chaussures. Comme nous marchons beaucoup, les semelles de bois s'usent vite... J'ai pris alors le parti d'aller pieds-nus. On s'y habitue vite, surtout par beau temps...

Accrochage et débandade...

Un jour, un groupe de maquisards de Scrignac s'installe à Kerguinen... Signalé aux Allemands, il est bientôt attaqué.

Les deux jeunes gens en position au bord de la route, à l'entrée du village, ne se replient pas... Ils abattent de nombreux Allemands au fusil-mitrailleur... Les rescapés, voyant qu'ils ont affaire à des adversaires décidés, reculent...

Notre groupe, redoutant une prise à revers par Pen-ar-Hef-Dû, se met en position de défense sur l'Aulne, à Pont-ar-Gorret...

Mais lorsqu'il s'est agi de porter aux défenseurs avancés des pommes de terre que nous avons fait cuire, nous nous apercevons que les positions sont abandonnées. Pire, les armes sont parfois laissées sur place.

Explications : la peur, l'inexpérience : nous ne sommes, il est vrai, que des soldats d'occasion, la faim et la soif...

Tro Poullaouën (le "tour" de Poullaouën):

Nous nous sommes réfugiés au Ty-Meur, pour une journée seulement...

En effet, à la vue de gendarmes français venus nous prévenir de

déguerpir par prudence, deux d'entre nous, chargés de surveiller la route, crient: "sauve qui peut ! Les gendarmes" ! Nous voilà donc à Pen-Feunteun, entre la grande route et la gare, puis dans le bois du Liorzou où nous nous arrêtons pour quelques jours.

Imprudence.

Nous avons voulu récupérer nos grenades, cachées dans le bois du Ty-Meur. Un petit groupe, dont fait partie Roger PÉRON, en est chargé. Au retour, au lieu de passer subrepticement par Pen-Feunteun, quelques uns, voulant faire les braves, passent par le bourg. De là, le drame que raconte Roger PERON...

Nouveau Parachutage (fin juillet 1944) : de l'imprudence d'utiliser un cheval « entier ».

Je suis chargé de préparer un parachutage à Lescom, un très mauvais endroit en vérité - terrain découvert, sol mou. Parmi les juments réquisitionnées pour assurer le transport des armes, un cheval « entier ». Quels hennissements... Ce vacarme s'entend à un kilomètre... Autre désagrément, les containers s'enfoncent dans le sol... Aussi fait-il jour quand le chargement est achevé. Par la Mine, nous gagnons, à découvert, le bois du Liorzou; les habitants de Poullaouen perçoivent très bien le bruit infernal des roues de charrette cerclées de fer... Mais le convoi atteint sa destination sans être inquiété... Il y a de quoi équiper un bataillon entier.

Ils arrivent !!!

En position d'attente dans le bois du Liorzou, nous sommes renforcés par des Résistants carhaisiens et des rescapés du maquis de Bir-Hakeim (Trédudon), qui vient d'essuyer un assaut allemand.

Alors que nous allons nous ravitailler en pain au Guilly, nous tombons sur un parachutiste allemand. Abattu, il est enterré au Liorzou...

Du côté de Leimburel se fait entendre un bruit de moteur : ce sont des jeeps... Nous nous efforçons de faire comprendre à ces soldats américains que, les Allemands tenant le bourg et ayant installé des mitrailleuses à la Croix-Neuve, il serait préférable qu'un char précède résistants et G.I.'S... Mais le lieutenant américain, qui se fait fort d'obtenir des

Allemands leur reddition, se rend au bourg en jeep, et est "descendu" à son arrivée... Un char entre alors en action dans le bourg : il mitraille les Allemands, en écrase quelques-uns, et, sur sa lancée, traverse un hangar, puis un champ de betteraves, le toit du hangar en équilibre sur la tourelle...

Les Américains nous demandent de les accompagner, pour les "protéger" !! Pour les guider serait plus exact, car notre valeur combative est des plus médiocres...

En presqu'île de Crozon...

Là encore, nous devons "protéger" les chars américains. Mais certains d'entre nous, pris de peur, traînent les pieds ou même retournent chez eux, à cheval.

Se produisent de terribles méprises : l'un d'entre nous est tué par les Américains : il est vrai qu'il portait des bottes allemandes. D'autres poussaient l'inconscience jusqu'à revêtir des uniformes allemands...

Vers l'île Longue, nous traversons imprudemment un champ de mines : pas une explosion !!! Je me demande encore comment j'ai pu en réchapper...

Leçons d'une expérience...

D'abord, les Allemands ont surestimé notre valeur militaire de Résistants. Nous n'étions pas suffisamment organisés, encadrés, mais surtout nous manquions de la plus élémentaire prudence... Certains d'entre nous dormaient, des grenades anglaises attachées à la ceinture... Péchés de jeunesse, inconscience, comme on voudra... J'ai eu beaucoup de chance de m'en tirer sans trop de mal...

Ensuite, j'éprouve encore aujourd'hui, à l'égard des Allemands, un sentiment mitigé... J'étais germanophobe, comme mon père, ancien combattant de la Grande Guerre... J'ai longtemps conservé une haine extrême envers ce peuple allemand... Lorsque je suis entré en Allemagne en 1945, c'était avec l'intention de me venger. C'est Roger PÉRON qui m'a empêché de tuer nos premiers prisonniers de guerre.

Cependant, un soldat allemand a racheté, à mes yeux, le comportement inadmissible de bien de ses compatriotes... Nous avons installé au

bourg de Locmaria-Berrien une table de ping-pong. Ce soldat jouait, sans méfiance aucune, après avoir retiré son ceinturon, et donc son arme. Il nous devint presque familier... Un jour, alors qu'un détachement allemand nous menaçait et se livrait au pillage dans le village, ce soldat est intervenu en notre faveur au péril de sa propre vie... Aussi nous arriva-t-il de l'accompagner de Kerliou-Vraz au bourg afin de le protéger en cas de rencontre avec des maquisards.

J'ai évité de raconter toute cette expérience à mes petits- enfants.

Enfin, si c'était à refaire, je ne referais pas le même parcours, tout au moins de cette façon-là...

Guillaume RIVOAL

Les rafles de mai-juin 1944 à Spézet

Témoignages de Guillaume RIVOAL (ancien secrétaire de mairie) et de François LE BAUT (ancien Maire).

De nombreuses rafles ont eu lieu à Spézet à la fin de l'Occupation, en raison de la proximité du maquis. La première se déroula le vendredi 5 mai 1944. Les personnes étaient arrêtées, sans raison, puis rassemblées sur la place de l'église. Quelques unes étaient transportées par camion à l'école Saint-Trémeur de Carhaix pour un interrogatoire durant toute la nuit... Les réfractaires au S.T.O. étaient transférés à la prison Saint-Charles de Quimper et déportés en Allemagne...

La grande rafle du 21 Juin 1944 par Guillaume RIVOAL

La commune de Spézet a été encerclée par les Allemands vers quatre ou cinq heures du matin. J'ai été arrêté à mon domicile à huit heures, alors que je me préparais à partir au travail. Je suis conduit sur la place de l'église soi-disant pour un simple contrôle - Nous sommes une centaine d'hommes dont une majorité de résistants ! L'officier allemand cherche à nous faire peur : "Vous savez que nous frapperons fort, mais si nous revenons, nous frapperons encore plus fort" !... Nous sommes convoqués par trois dans la boucherie HÉNAFF, située sur la place de l'église, près de la mairie. Des officiers allemands, dont certains sont en civil, vérifient notre identité, nous demandent notre profession, notre religion...

Quelques rares compagnons sont relâchés. Je suis retenu dans la

boucherie ; mes yeux se portent sur les crochets de boucher ; et s'ils allaient s'en servir pour nous empaler ? Nous ne sommes plus que vingt-quatre. Les Allemands nous mènent à l'ossuaire et nous rangent en "suspects numéro un" et "suspects numéro deux" dont je fais partie. Les "numéro un" gardent les mains levées et sont torturés un par un dans la boucherie... J'ai encore leurs cris dans les oreilles ! Ils sont ensuite embarqués dans la camionnette réquisitionnée, de M. Émile LE GALL de Gourin...

Les "numéro deux" se rendent à pied - sous bonne escorte de Spézet à Roudouallec, de Roudouallec à Scaër. Ils sont conduits à la prison Saint-Charles de Quimper; cette dernière étant pleine, ils se rendent dans un centre d'hébergement et sont libérés la semaine suivante...

J'ai appris plus tard l'odyssée de mes camarades. En effet - par pur hasard - j'ai quitté la boucherie libre, ma mère ayant pu faire la preuve de mon statut de Pupille de la Nation.

Les fusillés du Faouët

Les "numéro un" sont considérés comme otages ; et internés dans le sous-sol ou le grenier de l'école privée de Scaër. Certains sont dirigés vers la prison de Fresnes à Paris - en particulier M. Y. BRENIEL qui, torturé atrocement, (on lui a arraché les dix ongles des mains) ne parle pas. Les autres sont condamnés à mort au Faouët le 23 juin 1944 et fusillés le 24. Ils sont dix neuf. Leurs corps ont été déposés dans une fosse commune à la ferme de Rosengat en Lanvénegen. Selon la population du Faouët, les chefs allemands sont le colonel HÉA, le capitaine FILO, les lieutenants BANOBUCH et NAP...

La chance de M. LE BAUT (par Guillaume LE BAUT)

Par une sorte d'instinct, j'ai quitté Spézet la veille de la grande rafle. Je me suis caché dans une ferme près de Châteaulin pendant un mois. Je binais les betteraves. Aujourd'hui, j'ai la certitude que les Allemands me recherchaient. La veille de la rafle, un homme est venu me voir, m'a proposé une cigarette et s'en est allé...! Un rescapé de la rafle, torturé à Fresnes m'a confié que ses bourreaux lui ont demandé : "où est le petit instituteur blond avec une balafre sur le front" ? ... A cette époque, j'avais une blessure au front ... précisément.

La lettre de dénonciation

La grande rafle du 21 juin 1944 à Spézet est le résultat d'une lettre de dénonciation, interceptée par une femme de service des maquisards de Spézet. Elle est adressée à la Feldkommandantur de Châteaulin :

« Monsieur,

Voici un renseignement au sujet des Francs-tireurs de Spézet, ayant CAPOT comme chef de file, secondé par Joseph SCOTET du Castel. L'équipe comprend : CAPOT, SCOTET, LUCIEN, BAZANE, GEORGES, CHARLOT, etc...

Tous doivent être connus de la police allemande, car ils ont commis de nombreux attentats contre les soldats allemands. CAPOT se vante d'avoir tué deux soldats allemands entre Roudouallec et Spézet dans le bois de Kerbiquet. A présent, leurs quartiers semblent être Kerbars, chez LANNUZEL, Resménez chez GUYOMARCH Louis, dont le fils Jean me semble aussi faire partie de la bande. Il y a encore GUÉLAFF, de Kerivin, instituteur réfractaire. On peut voir ces hommes-là passer à travers la campagne avec des fusils et des mitraillettes sur le dos.

SCOTET semble être le plus dangereux, car c'est un garde mobile réformé et c'est bien la faute de la gendarmerie de Carhaix s'il n'est pas arrêté. Car le jour où la police allemande est venue le chercher, un gendarme est venu spécialement pour lui dire de partir parce que les Allemands le cherchaient. A chaque fois que la police allemande venait pour arrêter des terroristes, chaque fois un coup de téléphone de la brigade de Carhaix donnait l'alerte. Les gendarmes de Carhaix connaissent tous bien les terroristes de Spézet, mais seulement ils ne veulent pas les arrêter. Pour être sûrs de les arrêter, il faudrait fouiller dans les villages suivant : Kerbars, ..., Kerménez, ..., et... Tous sont dans les mêmes secteurs. Il faudrait être de bon matin pour les prendre au lit. Ils sont affiliés, paraît-il aux F.T.P. et ils sont nombreux à Spézet.

Je certifie exact ce que je dis.

Signé : un ancien Franc-garde de la Légion.

Telle était la lettre de dénonciation qui a déclenché la rafle du 21 juin 1944.

Nous en avons une copie certifiée conforme à l'original, faite à Carhaix le 10 décembre 1944.

Il y a donc eu des délateurs à Spézet, mais aucune preuve formelle n'a permis de les identifier. Ces cas ont été très rares, car l'ensemble de la commune avait pris position contre l'occupant. La mairie a longtemps conservé, avant qu'il ne tombe en lambeaux, un certificat de témoignage de reconnaissance signé du colonel BERTRAND, de la Résistance, qui attestait, à propos de Spézet : "pays où les gens et les choses étaient hostiles à l'Occupant ».

Jean ROHOU

Fournisseur de fausses cartes d'identité

par Jean ROHOU, né à Kergloff, le 10 juillet 1921.

Réfractaire au S.T.O.

En 1943, je suis appelé pour le S.T.O. Refusant de travailler pour l'Occupant, je me cache tant bien que mal... pour me faire oublier. Affecté à la mairie de Kergloff, je me charge des fausses cartes d'identité destinées aux personnes recherchées par les Allemands. Pour établir une fausse carte d'identité, on prend le nom d'une personne décédée... Le Bourg étant envahi par les Boches, ne pouvant même pas voir mes parents librement, je rejoins Poullaouën !

Le maquisard de Chateaugal (en Landeleau)

Comment entre-t-on dans la Résistance ? C'est le fait du hasard. On se rassemble, personne ne connaît rien, il faut tout apprendre. C'est une chance d'être entraîné par un militaire de carrière. Pour ceux d'entre nous qui ne connaissent rien à l'armée, c'est dramatique...

Quelques camarades et moi formons le maquis de Chateaugal. Notre activité est celle de beaucoup d'autres : renseignements, recherche d'armes, sabotages... Très souvent, je chemine, de nuit, à travers champs... Les contacts avec les autres organisations et mon propre groupe ne sont pas toujours simples. Je rencontre parfois des excités. Sur la route mes camarades ont "ramassé" un pauvre hère accusé de collaboration. Ils creusent un

trou à Chateaugal, lui donnent une cigarette et disent : "Écoute, c'est ta dernière chance, dis ce que tu as fait ou ce que tu n'as pas fait" !. Ils lui donnent un coup de matraque dans le dos, un coup de poignard dans la tempe - les méthodes des Allemands ! - Ils le déshabillent, le déchaussent et partagent ses affaires... et le recouvrent de terre...

La vie d'un maquisard est difficile; parfois il est dénoncé par ceux à qui il a rendu service. J'avais établi une fausse carte d'identité pour un commerçant de Cléden, recherché pour le S.T.O. Réfugié à Gourin, il a été pris dans une rafle. Les Allemands lui disent : "Tu ne t'appelles pas NÉDELLEC - c'est une fausse carte d'identité" ! Questionné sur l'auteur de cette dernière, il me nomme... Cinquante ans après, j'ai pardonné.

De nombreux membres du maquis tombent sous les balles ennemies lors d'accrochages.

Nous avons peu d'armes, quelques grenades. Durant l'été 1944, les Allemands qui remontent sur Plévin et Paule sont comme enragés ! Les combats font de nombreux morts. Certains abandonnent et rentrent chez eux. Je n'ai pas tiré un seul coup de revolver ou de fusil, l'occasion ne s'est pas présentée. Aujourd'hui encore je pense aux fanatiques Français ou Allemands qui tiraient pour s'amuser...!

Un peu plus tard, revenu à Carhaix, je suis arrêté à la Croix-de-mission pour un contrôle. J'ai sur moi une feuille de papier où figurent des noms de Résistants. J'ai dû avaler cette liste ! Une personne charitable m'a apporté un verre de cidre qui l'a fait "descendre". C'est un cantonnier qui a toute ma reconnaissance !

Vers le milieu de l'été 1944, toujours recherché par les Allemands ; M. PERRIEN me fait savoir qu'une jeune fille veut me voir. Originnaire de Noisy-le-Sec, elle se trouve à Kergroas en Plounévél. Je m'y rends, accompagné d'un camarade... Je lui dis "C'est gentil ça" ! Visiblement, elle n'a pas de bonnes intentions à mon égard. Nous la désarmons et réalisons bien tard qu'elle voulait me livrer aux Allemands ! J'étais bien jeune et bien niais ! Nous la conduisons chez le curé qui ne peut s'en charger. Péniblement, nous arrivons au maquis de Saint-Hernin, puis au Kergoat ; Ne nous connaissant pas, les maquisards s'apprêtent à nous tirer dessus ! Nous nous expliquons et leur laissons ce cadeau encombrant.

Plus tard, j'ai appris que cette jeune fille avait été exécutée...

CARTE D'IDENTITÉ	
	Nom : <i>Péron</i>
	Prénoms : <i>Yves</i>
	Né le <i>20 août 1919</i>
	à <i>Gouesec</i>
	Département : <i>Finistère</i>
	Profession : <i>cultivateur</i>
Domicile : <i>Bourg de Lothey</i>	
	
SIGNALEMENT	
Taille : <i>1 m 68</i>	Nez : <i>moyen</i>
Cheveux : <i>blonds</i>	Forme générale du visage : <i>ovale</i>
Moustache : <i>néant</i>	Teint : <i>clair</i>
Yeux : <i>bleus</i>	
Signes particuliers : <i>Scarification à gauche</i>	
Signature du Titulaire : <i>Péron</i>	Le <i>20 nov^{bre} 1942</i> à <i>Lothey</i> , <i>Chaire</i>
Carte N° <i>645</i>	

Liquidateur du bataillon de la Tour d'Auvergne

Le maquis de Chateaugal s'étant dispersé - nous ne sommes plus que deux sur quatre vingt - je suis nommé liquidateur du Bataillon de la Tour d'Auvergne à vingt trois ans. C'est une tâche ingrate, parfois douloureuse. Je m'engage et rejoins le dix-neuvième régiment à Pontivy. Étant chef de service des effectifs, je me rends très souvent sur le Front de Lorient...

Cinquante ans après, je n'ai pas de regrets. J'ai fait ce que j'avais à faire. Il est possible que certains jeunes aient eu du mal à choisir leur camp. Il fallait trancher, prendre position, c'était délicat... Je ne me suis jamais posé la question de mon engagement dans la Résistance. Pour moi c'était clair.

Casbah le 1^{er} septembre 1964

*Le Page, de la Compagnie Guéguen,
section Jean LeBun, a rendu au Magasin
Coignat, 1 chemise et 1 pantalon*

*Le chef de la récupération
J6jal*

Raphaël SALAÛN

Baptême du feu à Kergariou en Plounévezel

Témoignage de M. Raphaël SALAÛN

L'oppression

J'ai passé ma jeunesse au village de Goas-ar-Guelen, en Plounévezel. L'Occupation était pesante, nous avions hâte que les Allemands s'en allent. Au fur et à mesure que nous écoutions Radio Londres, nous prenions conscience que nous devions chasser les Nazis.

Le jour de la foire du 13 mars 1943, Charles LE JONCOUR m'a contacté. Je suis entré dans la Résistance dans la compagnie LE MAIGRE.

Un lieutenant allemand de la Kommandantur de Carhaix logeait chez ma tante en ville et venait deux fois par semaine prendre du lait à la ferme. Mon père avait fait la guerre de Quatorze-Dix-Huit. Il refusait de le servir. Il disait : "si vous voulez du lait, vous le prendrez vous-même" ! Ce lieutenant, au demeurant fort correct, allait à l'étable, se servait et repartait...

Bien qu'entré en Résistance, je demeurai passif. J'effectuais pendant cette période le contrôle des pommes de terre de sélection. J'avais un laissez-passer. J'ai été contrôlé plusieurs fois par les Occupants, mon numéro de Résistant était écrit sous le timbre fiscal de ma carte d'identité ! A partir de juin 1944, les événements se sont précipités.

Ma mère mêlée au drame de Lamprat

Le 7 juin 1944, mes parents et moi apprenons que Goas-ar-Guelen est choisi comme lieu de rassemblement pour trente-six jeunes Résistants de la région de Carhaix. Ils dorment donc chez nous. Après le petit déjeuner, le 8 juin, nous sommes répartis en groupe de trois. Le premier groupe reste ici, le deuxième se rend à Kerguevarec et le troisième à Lamprat. Mon groupe déjeune dans le hangar. Il nous est interdit d'entrer dans les maisons.

En début d'après-midi, nous entendons plusieurs rafales de mitrailleuse. Ma mère prend son vélo pour voir ce qui se passe à Lamprat, se cache derrière un talus... Surprise, elle est emmenée comme otage ainsi que tous les gens du village. Nous apercevons de la fumée. Lamprat brûle ! Nous nous séparons. Nous sommes allés vers Carnoët et avons passé la nuit dans un champ de blé.

Revenu à la maison le lendemain matin, j'apprends que ma mère est prisonnière : elle se trouve au Château Rouge avec les familles MÉVEL et FAILLER... Nous étions atterrés. Nous pensions avoir provoqué indirectement le drame, nous nous sentions inutiles... J'apprends que le lieutenant dont je vous parle, serait allé chercher du secours ou serait revenu à Lamprat et aurait sorti les animaux des étables...

Après avoir été informés de l'assassinat sauvage de nos amis Jean LE DAIN et Marcel GOADEC, nous nous cachons dans la campagne. Je me consacre aux travaux agricoles.

Le combat de Kergariou

A partir de juillet 1944, alors que les Allemands sont en déroute, nous sommes rassemblés à l'école de l'Enfant Jésus à Carhaix. Nous sommes initiés au maniement d'armes : mitraillette STEN, grenades anglaises.

Le 7 août 1944, nous apprenons que quelques Nazis se trouvent à Kergariou. Nous sommes chargés de les déloger et de les capturer. Nous suivons le chemin qui présente le tracé d'une voie charretière, là où se trouve la maison de Jean-Michel BERNARD actuellement. Nous ne savons pas où les Allemands sont cachés. Nous protégeant derrière les talus, nous nous scindons en deux groupes de trois hommes. Nous gagnons le champ de blé surplombant le chemin et nous réfugions derrière les javelles. Mes trois autres camarades longent le talus, en contrebas, dans la prairie, au bord de l'Hyères. Les Boches sont au milieu ! Nous tirons dans le creux du chemin, à genoux, afin de ne pas nous montrer. Je n'ai qu'un ou deux chargeurs : c'est mon baptême du feu; j'ai la gorge sèche ! sur le talus, M. CADIC crie : "amañ emaint" : "ils sont ici" ! Il voulait nous aider, il est tué ! Mon camarade François CONAN est blessé par des éclats de grenade. Les Allemands s'enfuient. Ils sont des dizaines ! Nous tremblons rétrospectivement. Leur chef est jeune, inexpérimenté. N'ayant plus de munitions, nous ne les poursuivons pas. Nous retournons au cantonnement : l'école de l'Enfant Jésus où nous restons jusqu'à l'automne.

Sur le front de Lorient

Le 7 octobre 1944, je me suis engagé pour la durée de la guerre. Il fallait détruire la poche de Lorient où restaient encore vingt mille Allemands. Nous étions dans la région de Rédéné. Un no man's land nous séparait des Occupants. Au sein de la Compagnie RIOU, j'effectuais des patrouilles en compagnie de Joseph SCHREIBER un tchèque qui a déserté l'armée allemande. L'adjudant DURAY, Joseph SCHREIBER avaient été chargés de réclamer la reddition des Allemands. Ils sont revenus bredouilles, ces derniers refusant de se rendre à un sous-officier !

A pied, revêtus de la tenue américaine, nous avons participé à la libération de Lorient. L'ennemi avait beaucoup de munitions, mais manquait d'essence. Il avait réquisitionné de nombreux chevaux. Quand il s'est rendu,

seuls les murs étaient debout, les rues étaient remplies d'herbe... Lorient redevenue française, je suis rentré à la maison...

Si c'était à refaire ? Nous étions jeunes, inexpérimentés, pleins de bravoure... Les évènements ont décidé pour nous... Quand tout un village se soulève, on le fait aussi. On mesure la bravoure ou la témérité devant le danger. Je ne garde pas de haine envers les Allemands. Mes parents ont employé par la suite un allemand en tant qu'ouvrier agricole : ils l'ont bien traité...

Joseph SCOUL

L'action du maquis F.T.P. de Spézet

Interview de Joseph SCOUL, né en 1927, à Trévily, en Spézet

Au mois d'août 1943, je travaillais dans une entreprise de bâtiment brestoise qui avait été réquisitionnée par les Allemands pour des ouvrages de maçonnerie au Portzic, près de Brest. En effet, des canons de soixante-quinze devaient être installés sur des socles de béton en bordure de mer.

Nous accédions au chantier par un chemin dont les bords étaient minés, et des sentinelles allemandes étaient postées tous les cents mètres, depuis la route du Conquet jusqu'à notre lieu de travail. Malgré les risques d'une surveillance étroite des agents de l'organisation Todt, nous faisons en sorte qu'une partie du sable et du ciment que nous devons utiliser disparaisse régulièrement et "malencontreusement" dans la mer, par une trappe ouverte au bon moment. Après quelques semaines de travail, conscient du danger qu'aurait présenté la découverte de ces sabotages, j'ai prétexté une maladie pour obtenir un laissez-passer et revenir à Brest. De là, je me suis rendu chez mes parents, à Trévily, en Spézet.

Deux jours plus tard, j'ai reçu une lettre m'intimant l'ordre de retourner au Portzic, mais je n'y ai pas répondu. Après une deuxième lettre, les gendarmes de Carhaix sont venus à plusieurs reprises contrôler si j'étais à mon domicile. A ce moment, j'étais parti dans une ferme de Saint-Goazec pour échapper aux recherches.

Le groupe des "héros de l'ouest"

En mars 1944, un camarade, Jacques GUÉGUEN, en relation avec Auguste LE GUILLOUX, m'a contacté pour entrer dans un groupe de Résistants. Ce groupe, appelé "les Héros de l'ouest", comprenait huit personnes, dont les âges s'échelonnaient entre seize et vingt-quatre ans. Quant à moi, j'en avais dix-sept. Mon frère m'accompagnait.

Nous n'avions pratiquement pas d'armes, seulement deux fusils : le fusil de chasse de mon père, et un vieux Mauser allemand, que j'avais découvert dans une cache à Saint-Goazec, au cœur d'un chêne creux. Cette arme devait être une prise de la guerre Quatorze-Dix-Huit que son possesseur avait ensuite abandonnée. Elle était rouillée, mais avec beaucoup de pétrole et de travail, j'ai réussi à la remettre en état et à utiliser les munitions qui l'accompagnaient. Comme nous n'avions pas de formation militaire, d'autres maquisards nous entraînaient dans un endroit isolé, à la tourbière de Spézet. Ils nous apprenaient le maniement des révolvers, des fusils, des grenades. Ces séances ne duraient jamais très longtemps, car les Allemands étaient tout près, au château de Trévarez, en Saint-Goazec. Notre entraînement s'est poursuivi jusqu'au débarquement du 6 juin. Dès le lendemain, nous avons entrepris notre première action.

Combat au Nivernic

Dans l'après-midi du 6 juin 1944, notre chef nous a rassemblés pour élaborer un plan d'attaque d'un baraquement allemand au Nivernic, occupé par une soixantaine de soldats, mais rempli d'armes que nous convoitions.

Trois groupes de maquisards participaient à cette opération. Une sentinelle montait la garde, et nous devions la neutraliser avant l'attaque. nous sommes allés dans la nuit reconnaître les lieux, et nous avons traversé le canal de Nantes à Brest en barque. Mais juste au moment où nous nous préparions, un autre groupe de maquisards, conduit par LE MAIGRE, a fait sauter les rails du chemin de fer tout proche, à Port-de-Carhaix, beaucoup plus tôt que prévu. Les Allemands se sont réveillés, ils ont riposté par des tirs nourris, mais ils ne nous ont pas vus et, grâce à la barque, nous avons réussi à fuir en nous abritant un temps au château du Kergoat, en Saint-Hernin. Nous étions toujours presque sans armes.

La rafle du 21 juin 1944

Les Allemands, excédés par nos actions, ont organisé une grande rafle à Spézet, à la suite d'une dénonciation. Plusieurs membres de mon groupe de Résistants ont été appréhendés à l'aube du 21 juin, mais j'ai réussi à y échapper : une jeune fille du village voisin est venue avertir que les Allemands nous recherchaient. Je me suis sauvé dans les bois du Voacier. Quant à mes camarades, ils ont été conduits au Faouët, interrogés et fusillés le 24. Un de mes frères, qui n'était pourtant pas dans le maquis, a été également arrêté ce jour-là et a été conduit à la prison Saint-Charles à Quimper. Il n'a

été relâché qu'après trois semaines d'interrogatoires et de tortures. Trois membres seulement du groupe ont échappé à la mort, dont BRÉNIEL, qui a été conduit à la prison de Fresnes à Paris. Là, il a subi toutes sortes de tortures : on lui enlevait un ongle par jour. Il a pu finalement être libéré quand la division Leclerc est rentrée à Paris. Nous n'étions plus que trois, mais nous avons reconstitué un autre groupe de Résistance qui a regroupé bientôt douze membres.

L'attaque de Poulodron

Après la percée d'Avranches, notre mission était d'empêcher les mouvements des Allemands, et nous avons attaqué un de leurs convois. A ce moment-là, les Résistants avaient bénéficié de trois parachutages, et nous étions très bien armés.

Notre groupe a décidé d'attaquer à Poulodron, sur la route de Châteauneuf. Nous avons pris position le 2 août pour repérer le terrain, et nous avons choisi une petite ligne droite qui permettait de mettre en batterie un fusil-mitrailleur dans l'axe de la route. Nous avons mangé chez des paysans et nous avons pris position le lendemain, le 3 août. Le fusil-mitrailleur prenait la route en enfilade, et nous, nous étions espacés sur le côté, derrière le talus. Trois étaient avant moi, j'étais le numéro quatre, juste au niveau où le convoi devait être arrêté, et je devais donc commencer le tir. Quand j'ai vu le premier camion allemand arriver, j'ai vidé un chargeur de mitrailleuse dans la cabine et le camion a stoppé net. Le véhicule suivant a failli le percuter. Le caporal qui était un peu plus loin que moi, a tiré lui aussi. Quand nous avons été à court de munitions, nous avons lancé des grenades, trois, plus une Gammon : tout a explosé. Les Allemands étaient sur la route, ils criaient et pleuraient. Le fusil-mitrailleur et les camarades tiraient. On ne voyait plus rien à cause de la fumée. Au cours de l'attaque, notre chef, qui était descendu vers la route, a été blessé, et nous l'avons tiré dans les champs. Il a pu être soigné dans une ferme.

Un Allemand, que personne n'avait vu, a pu s'échapper en se couchant dans le fossé. Alors que j'arrivais le long du talus, j'entendis une détonation et je vis un de mes camarades tomber. J'avais gardé ma mitrailleuse et mon fusil et j'ai pu sauter derrière lui. Il était couché et s'est retourné en faisant croire qu'il était blessé. Ma rafale de mitrailleuse l'a tué sur le coup. Pendant ce temps-là les autres Allemands s'étaient enfuis et les camions continuaient à brûler.

Pendant que les autres récupéraient les armes des ennemis, nous avons enterré provisoirement notre camarade sous un tas de trèfle près d'une ferme voisine. Il s'appelait André CHABATTE, c'était le parisien réfugié à Spézet. La veille, en partant de la ferme où nous étions hébergés, et où il connaissait une des jeunes filles, il lui avait dit qu'il avait le pressentiment qu'il ne reviendrait pas. Il pleurait quand il l'a quittée.

D'autres convois allemands ont vu le feu sur la route de Carhaix, ils sont passés par d'autres chemins. Ils ont longé la route de Châteauneuf en lançant des grenades dans les maisons, et ils ont pris des otages. Les Allemands ont dû en fusiller une dizaine.

La libération

Le lendemain, à quatre heures et demie du matin, on est venu me réveiller, car j'étais désigné pour aller chercher le corps de notre camarade tué la veille. Je suis parti avec un autre Résistant qui conduisait une voiture. Il croyait qu'il fallait se rendre au Voaquer, et quand je lui ai expliqué que le corps se trouvait à Kerberstrick, il a eu peur, c'était en plein milieu des convois allemands qui pouvaient continuer à circuler. Il a finalement accepté, mais nous avons pris le chemin de halage. Quand nous n'avons pu continuer, je suis allé demander à un paysan, dans le village près de l'écluse de Vosilik, s'il pouvait nous conduire plus loin en charrette. Malgré ses réticences, il a finalement accepté. Quand nous sommes arrivés dans le champ, on a chargé le corps de notre camarade, ainsi que des munitions prises aux Allemands, et nous avons caché le tout sous un tas de trèfle. Nous n'avions qu'une seule peur, celle de croiser des Allemands, car ils auraient déchargé le trèfle et tout découvert. Heureusement, tout s'est bien passé.

Arrivés à Saint-Goazec, où était notre base arrière, nous avons mis le corps dans le presbytère, et j'ai dû le garder seul, pendant que les autres partaient en opérations. A trois heures de l'après-midi, j'ai entendu des gens qui couraient à travers le bourg en criant "les Allemands arrivent !, les Allemands arrivent" ! Je me suis caché et j'ai regardé à travers les ronces du talus. J'ai constaté que ce n'étaient pas les mêmes voitures que d'habitude : c'était un convoi américain qui s'était trompé de route. Je leur ai dit que les Allemands étaient partis, mais on entendait des bruits de combat plus loin. Effectivement, il y a eu de sérieux accrochages près du vieux pont de Saint-Joseph, mais les Américains ont pu avancer grâce à leur puissant matériel...

Les semaines suivantes, avec les camarades, nous avons participé aux combats de la presqu'île de Crozon, puis à ceux de la poche de Lorient : toute la Bretagne n'était pas encore libérée.

Daniel TRELLU

Un idéal : Résister

Par Daniel TRELLU

Une jeunesse engagée

Né, il y a soixante quatorze ans, dans la commune de Quéménéven, en 1939 je suis étudiant à l'École Nationale d'Instituteurs de Quimper. J'ai été mobilisé... En 1940, les forces allemandes traversent la Belgique et envahissent notre pays. A la Rochelle, je suis fait prisonnier. Mon père, ancien combattant de la Grande Guerre, m'avait toujours recommandé de ne pas tomber aux mains des Allemands. Pendant cet hiver rigoureux, dans un camp de jeunesse, je grelotte dans des baraques en bois par moins vingt cinq degrés. Je décide de m'évader.

Je n'admets pas que la France soit vaincue. Notre pays étant à cette époque coupé en deux, j'entre clandestinement en zone occupée. Étant militant des Jeunesses Communistes je recherche mes amis de l'École Normale et entre en contact avec des Résistants. Avant même l'invasion allemande nous étions clandestins et la Résistance m'apparaît comme la suite logique de mon Engagement. Le Général de GAULLE avait refusé la capitulation et lancé son appel à la Résistance, le 18 juin 1940 depuis Londres; nous qui étions sur le terrain, avons décidé d'agir afin de montrer que la France ne pouvait être asservie !

Résistant dès 1941

Pour moi l'engagement dans la Résistance a coulé de source. Le gouvernement du Maréchal PÉTAIN avait mis en place un système de répression qui traquait tous ceux qui n'étaient pas favorables à la collaboration avec l'Allemagne. "L'organisation spéciale" émanant de la Jeunesse Communiste est la seule reconnue comme première organisation de la Résistance dans le Finistère.

Nous diffusions des journaux clandestins et distribuions des tracts, incendions des camions allemands, faisons sauter un mess d'officiers, récupérons armes et matériaux pour la fabrication d'explosifs. Nous étions prêts à donner notre vie et bon nombre d'entre nous avons déjà été fusillés en 1941 - 1942. Aujourd'hui, je me considère comme un miraculé...

Responsable départemental d'un maquis de Bretagne

Au début de 1943, je suis devenu responsable départemental des F.T.P.F.

La situation internationale évoluait : l'armée allemande avait essuyé des revers sérieux en Union Soviétique. La bataille de Stalingrad de décembre 1942 fut un tournant important pour une armée qui se croyait invincible...

La situation en France a alors changé : comme il n'y avait plus assez d'ouvriers en Allemagne pour faire tourner les usines et les chantiers, les dirigeants ont imaginé de faire venir des jeunes Français en Allemagne pour le S.T.O. En contre-partie, certains prisonniers seraient libérés...

Beaucoup de jeunes de dix-huit - vingt ans, réfractaires au S.T.O., ont "disparu dans la nature" et c'est ainsi que s'est constitué le premier maquis de Bretagne, dont j'ai été l'organisateur.

Nous avons accompli un changement quantitatif et qualitatif. La Résistance prit un plus grand essor. Je changeai de noms, d'abord « Ray » puis « le colonel CHEVALLIER ». Mon quartier général se trouvait dans le réseau de Saint-Nicolas-du-Pélem dans une petite ferme. Notre action était variée.

La guerre en Bretagne a toujours été présente du fait des arsenaux de Brest et de Lorient dans lesquels les Allemands fabriquaient du matériel et construisaient des bases de sous-marins qui allaient intercepter les convois sur l'Atlantique en provenance des États-Unis, destination l'Angleterre. Les bombardements alliés étaient permanents, des avions abattus. Chaque fois que nous le pouvions, nous récupérions des équipages.

Pendant cette époque, les réquisitions agricoles étaient nombreuses ; les paysans s'en plaignaient. Nous avons mis le feu à un dépôt de fourrage allemand...

Nous faisons sauter les cornières des poteaux électriques pour gêner l'arsenal de Brest.

Nous provoquons des déraillements de trains. Nous devons nous armer en capturant des soldats allemands ; les parachutages d'armes n'étaient pas toujours faits à bon escient - il existait une certaine méfiance envers nous.

Le sang-froid de mon agent de liaison

Je voudrais rendre hommage à tous ceux des maquis et particulièrement aux plus humbles.

Elle avait vingt ans. A bicyclette elle devait se rendre de Saint-Nicolas-du-Pelem à Rennes pour les coordonnées d'un parachutage. Elle devait rapporter de l'argent et du tabac pour les "gars" du maquis. Deux S.S. l'arrêtent, fouillent sa valise où ils trouvent argent et tabac et lui réclament ses papiers. Elle affirme qu'elle s'occupe de l'aide aux prisonniers... Ils ne la croient pas et la tiennent chacun par un bras. D'un geste brusque, elle se dégage, saute sur sa bicyclette et file par le chemin creux... Elle pense qu'elle va s'écrouler une balle dans le dos... Ils perdent du temps à prendre leurs armes. Ils tirent, mais elle est déjà loin !

Elle nous est revenue saine et sauve...

Bilan d'une expérience

Je ne suis pas passéiste. J'essaie de transmettre un message : il faut trouver une gouverne dans sa vie, une sorte d'idéal.

La guerre est une chose atroce. L'esprit de Résistance, cet engagement est exaltant. Il faut bannir la peur, la haine, la guerre pour toujours.

Il faudrait tenter de bâtir un monde où le blé pousserait sans que coulent les larmes... Je finirai mes jours avec cet immense espoir d'un monde où les jeunes auraient le plaisir d'être jeunes; les vieux, celui d'être vieux...

C'est peut-être une utopie, mais il faut savoir aller à l'utopie.

La vie, ce n'est pas du chacun pour soi, c'est du tous pour tous.

La Résistance nous a appris cela !

TABLE DES MATIÈRES

Préface	3
Une pédagogie de terrain	4
Amis lecteurs (préface de René LASTENNET Principal du Collège Beg Avel)	6
Actes qualifiés de Résistance	7
Le Centre Ouest Breton ou Poher	8 - 9
Appel du Général de GAULLE	10
TÉMOIGNAGES :	
Germaine MÉVEL	11
Rapport détaillé sur le drame de Lamprat	17
Yves MORVAN	29
Auguste BARGUIL	37
Guillaume BRIAND	41
Ernest BROCHER	45
Marie FAILLARD	47
François LE BAUT	53
Yvon LECLERC	57
Paulette LE DAIN	61
Albert LE GOFF	65
Armand LE GOFF	73
Auguste LE GUILLOU	75
Louis LE MANAC'H	83
Madame LE MANAC'H	91
Yves LE NÉGOUET	93
Louis LIZIAR	97
Victor LORVELLEC	107
Germain MARC	109
Etienne MARREC	111
Yves MÉVEL	115
René PÉRIN	119
Roger PÉRON	125
Roger QUÉMENER	129
Pierre PLONEVEZ	133
Pierre RANNOU	135
Guillaume RIVOAL	143
Jean ROHOU	147
Raphaël SALAÛN	151
Joseph SCOUL	155
Daniel TRELLU	159

Le Principal, les Professeurs responsables de ce petit livre et les Élèves de Quatrième D du Collège Public de Carhaix-Plouguer tiennent à remercier :

Les témoins, acteurs ou spectateurs des évènements souvent douloureux de ces "années noires"... Ils ont, en effet, accepté de conter une tranche de leur vie et fourni des documents... Sans eux, cet ouvrage n'aurait pas vu le jour.

Monsieur Jean-Claude Le Breton, qui a pris sa tâche d'imprimeur particulièrement à cœur et fourni notamment le document inédit de la couverture.

Youenn, Élève de Terminale, pour son dessin.

Carhaix, ce 21 mai 1994

Les photos et documents de ce livre, ne sont pas le reflet d'un choix,
ce sont les seuls dont nous disposions,
bien qu'il en existe d'autres.

Achévé d'imprimer
Juin 1994
a.J.C. Conceot
51. avenue du Général de Gaulle
9Q970 CADLAIY
Té 08 02 77 04

Dépôt légal Juin 1994
Toute reproduction, même partielle de ce livre est interdite



La classe de 4^e D 93 - 94 du Collège Beg Avel, qui a recueilli les témoignages

Plounévezel Drame de Lamprat. La mémoire entretenue

Relater des événements historiques aux enfants demande force détails et précision. Le drame de Lamprat a marqué à jamais la vie de Plounévezel et de ce village où de jeunes résistants ont été capturés, torturés et pendus sur la route de Plounévezel, à Saint-Caradec.

Un exposé des enfants

Cet épisode tragique est l'objet d'un exposé des élèves de CM2 consacré à la vie quotidienne sous l'Occupation et au drame de Lamprat.

Samedi, un petit groupe d'élèves du CM2, accompagné d'Aurélie Ménez, qui leur enseigne l'histoire, est allé à la rencontre de Marie-Louise Baron, qui habite toujours au village, dans l'habitation où surgirent les soldats allemands qui étaient venus réquisitionner charrettes et chevaux.

Marie-Louise Baron a raconté avec beaucoup d'émotion cette journée du 8 juin 1944 avec force détails et souvenirs sous-jacents.

« Je suis contente et émue de pouvoir transmettre cette histoire aux plus jeunes. Cela s'est passé il y a 72 ans,



Marie-Louise Baron, entouré de quelques élèves du CM2 et d'Aurélie Ménez, leur enseignante ; au mur, le portrait de son père et sur la table, son chapeau.

mais je m'en souviens comme si c'était hier ». Elle a pu ainsi répondre aux questions des enfants, très touchés par son

récit, qui, sans nul doute, restera un moment très fort d'une rencontre humaine hors du commun.

